LE

PÈLERIN

PAR

Le Vte d'Arlincourt

TOME II.

BRUXELLES.
MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE
[illegible]

1842

LE

PÈLERIN.

LE

PÈLERIN

PAR

Le vicomte d'Arlincourt.

TOME SECOND.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

XI

A peu de distance de Bade est *Salsbach,* où pé-
rit *Turenne*[1]. Un obélisque en granit s'y élève ; et le carré de terre où il est placé a été réservé et déclaré *territoire français,* par un article du traité de Vienne. On y arrive par une longue allée au bout de laquelle est une maisonnette habitée par un sous-officier chargé de la garde du monument. Là est le noyer sous lequel déjeuna Turenne avant sa dernière bataille, et où son cheval le ramena mourant. Là on montre encore le boulet

[1] Le 27 juillet 1675.

qui tua l'immortel capitaine. Là on rêve gloire et patrie.

J'avais visité le Mercure [1], l'Yberg [2], la Chaire du Diable [3], et les Trois Chênes ; il ne me restait plus à faire que l'excursion d'*Eberstein-burg*. J'y fus au lever du soleil. J'avais trois compagnons de voyage, le comte de la Garde, le baron de la Roche et M. Mathéus. Nous gravîmes le rocher avec enthousiasme ; nous avions présente à la mémoire la vieille légende d'Augsbourg. Je questionnai l'espèce de sorcière et le jeune garçon qui demeurent dans ces ruines ; et leurs réponses, à notre grande surprise, me confirmèrent ma légende.

— Monsieur ! me dit la vieille en un langage à peine intelligible, ici est la place où les *neuf chevaliers* jouaient aux quilles chaque nuit. Leur boule était d'or, vous savez !

— Et les quilles étaient d'airain, continua le jeune concierge. C'était épouvantable, messieurs : on en frissonne encore au pays. Le diable présidait au jeu.

[1] La plus haute montagne des environs de Bade. Elle est à droite des rochers de *Schlossberg* et s'appelle aussi *Stauffenberg*. Il y avait là un autel à Mercure. La vue y est admirable.

[2] Superbes ruines où habitent, dit-on, des lutins qui y ont été portés dans des sacs par des moines.

[3] *Teufelskausel*. Plusieurs chemins mènent au vieux château d'Eberstein. L'un y conduit par la Chaire du diable.

J'écoutais et j'étais ravi : le fond de ma légende était là. En voici maintenant les détails.

Le Jeu de quilles d'Eberstein-burg.

Or, il y avait en ce temps-là, au beau pays de Bade, un vieux fort nommé *Eberstein-burg*. Bâti avant la naissance du Christ, sur un rocher de six cents pieds de haut, dominant les vallées du Rhin, ce fort était l'effroi du canton. Et pourtant de ce castel, naguère, était sorti plus d'un héros. De ces murs partit en l'an 934, le vaillant *Louis d'Eberstein* pour aller combattre les Hongrois avec *Henri l'Oiseleur*. Le comte *Éberhard,* peu après, assiégé par le roi *Othon,* s'y était couvert de lauriers [1]. Pourquoi donc, maintenant, les villageois d'alentour évitaient-ils de passer sous les remparts d'Eberstein-burg? Pourquoi faisaient-ils le signe de la croix lorsque, seulement, il en était question devant eux. Ce lieu terrible était-il donc habité par des bandits, ou hanté par l'esprit malin? La suite éclaircira ce mystère.

Le fait est que les portes du château étaient fermées depuis nombre d'années, qu'il n'y logeait

[1] Othon fit la paix avec lui et lui donna sa sœur en mariage.

aucun être vivant, et que les hautes tours d'Eberstein-burg ne voyaient plus ni nobles suzerains ni belles dames. L'œil y cherchait inutilement les plis d'une bannière ; l'oreille y guettait en vain le cri des sentinelles : il n'y planait que des hiboux, il ne s'y promenait que des ombres.

La contrée se lamentait journellement de la position d'isolement où la mettait le fatal château ; personne n'osait approcher de ses fortifications ; et, loin d'y posséder un riche et puissant seigneur, ouvrant sa bourse aux malheureux, les hameaux d'alentour n'avaient là qu'une citadelle frappée d'anathème qui repoussait les voyageurs. Oh ! qu'ils eussent voulu l'abattre !

Mais, selon de vieilles prédictions, Ebersteinburg ne devait commencer à tomber en ruine, et cesser d'être un épouvantail pour le pays qu'au jour où un infâme sacrilége aurait lieu sur sa plate-forme. Or, comme il n'y entrait aucun individu, il ne s'y commettait aucun crime.

D'où venait donc que ce castel était si cruellement abandonné de Dieu et des hommes ? Le bruit public l'expliquait ainsi : Neuf chevaliers de haut parage, revenant un jour des plus célèbres tournois d'Augsbourg, y avaient établi leur résidence. Qui leur avait livré le manoir ? A quels titres y régnaient-ils ? L'histoire se tait sur ce point. La seule chose incontestable, c'est que ces

chevaliers, criblés de dettes, un peu gens de sac et de corde, y menaient fort joyeuse vie. L'argent roula d'abord à grand flots ; peu à peu il diminua : puis il manqua complétement. Que faire? l'embarras croissait. Les preux se changent en bandits. Ils sortent à la picorée de leurs remparts pour aller s'approvisionner de toutes choses. Il leur faut vivres et gibier, de bons vins et de jolies filles. Leurs rapines et leurs brigandages soulèvent d'indignation les seigneurs voisins. Plusieurs s'arment et les combattent ; mais les guerriers d'Eberstein - burg étaient d'invincibles athlètes, de véritables foudres de guerre. Ils triomphent de tous côtés. Force est de se soumettre à leur loi.

Tant que les chevaliers n'avaient eu affaire qu'à des puissances de robe ou d'épée, la fortune leur avait constamment souri. Mais les bandits, perdant toute mesure, osent s'attaquer à l'Église ; ils pillent un saint monastère : c'en est fait ! leur perte est jurée. L'abîme va s'ouvrir sous leurs pas.

Une excommunication est lancée. Leurs armes sont frappées d'anathème ; et, tombés dans une embuscade, les neuf félons sont massacrés. Qui donc a opéré ce prodige ? Quelles sont les vaillantes troupes qui purent ainsi dompter les *invincibles* d'Eberstein-burg? Les chroniques n'en disent rien. La tradition même est muette.

Les châtelains n'existant plus, les portes du château se fermèrent; et alors commencèrent les effroyables récits, les terrifiantes visions. Les neuf chevaliers, maudits du ciel, n'avaient pu reposer en paix dans leur tombe. Ils étaient condamnés, en expiation de leurs forfaits, à surgir chaque nuit de leurs cercueils, et à venir, armés de pied en cap, jouer aux quilles sur le plateau de leur manoir, depuis l'heure où commencent les ténèbres jusqu'aux premiers rayons du matin. Les neuf quilles étaient d'airain, et la boule était d'or massif. Hélas! le jeu était horrible. Chaque quille représentait un bandit; et lorsqu'il en tombait une frappée par la brillante boule, il tombait un des chevaliers. La commotion et la chute était d'une violence à tuer; et aucun n'y eût survécu, si, d'avance, il n'eût été mort. Il y avait quelque chose d'atrocement plaisant dans cette infernale partie où chaque joueur frémissait de ce qu'allait renverser sa boule; en vain s'efforçaient-ils tous de mettre un soin extrême à faire ce qu'en termes de l'art on appelle à ce jeu, *chou-blanc;* la malicieuse et perfide boule allait, heurtant et renversant : quilles et guerriers culbutaient. Il en partait des cris lamentables. C'était un vrai champ de bataille où le péril était inévitable, où la torture était permanente, et où il ne manquait... que la gloire.

Souvent un malheureux joueur, dont la main

mal assurée tremblait d'épouvante, se persuadait en visant, que la boule bien dirigée passerait sans toucher *une seule* quille. Vain espoir : il en tombait *neuf;* et tous les combattants renversés gisaient sur le carreau l'un sur l'autre. Le diable présidait au jeu ; et, à chaque cri de douleur, il joignait un éclat de rire.

Les villageois d'alentour, du pied de la vieille forteresse, entendaient le nocturne jeu. Quelquefois, au clair de la lune, ils voyaient *les chevaliers noirs*, les *quilles d'airain* et *la boule d'or* s'escrimer ensemble et conjointement. Au sommet du roc, une chauve-souris monstrueuse y voltigeait de droite et de gauche ; des exclamations de souffrance et de fureur parvenaient jusqu'à eux ; et, le sang glacé dans les veines, ils soupiraient après le jour de l'infâme sacrilége qui devait être, selon des oracles certains, le grand jour de la délivrance.

Deux jeunes troubadours, un matin, joyeux enfants du *gai savoir*, arrivent à Eberstein-burg. Bons vivants, pèlerins d'amour, et de tournure gracieuse, ils allaient de château en château chantant les héros et les belles ; ils savaient des tensons admirables. L'un d'eux était alerte, égrillard ; l'autre était gente demoiselle.

Ils entrent gaiement à la première auberge du hameau.

— Bon vieillard ! dit Théolin, le jeune trou-

vère, au maître de l'hôtellerie, m'est avis qu'il y a un beau château de ce côté. Quel chemin prend-on pour s'y rendre?

Le villageois ébahi ouvre des yeux immenses, demeure un instant sans parole, et fait dévotement le signe de la croix.

— Jésus, Maria! répliqua-t-il. Est-ce que vous penseriez à monter là-haut?

— Pourquoi donc pas? repartit Brigitte, la compagne du troubadour.

— C'est que, balbutia le vieillard, cette forteresse est maudite. Il n'y entre que des esprits.

— Que font-ils là?

— Ils jouent aux quilles.

Théolin éclata de rire.

— Par ma foi! C'est original. Nous irons faire leur partie.

— Mais, reprit le villageois scandalisé d'une pareille gaieté, ce sont de *mauvais* esprits.

— Tant mieux : nous fraterniserons. J'irai présider à leur jeu.

— Vous prendriez la place du diable?

— Comment! le diable est là?

— En personne.

— Ah! je grillais... de le connaître. Voilà une excellente occasion. Je tendrai ma main à sa griffe.

— Elle brûle!

— J'aime le feu.

Le maître d'auberge frissonna de la tête aux pieds.

Quant à Brigitte, elle avait, alternativement, pâli et ri. Cette jeune fille, vive et légère, était un miroir qui réfléchissait toutes les impressions et qui n'en gardait aucune. Elle fait résonner sa mandore.

— Les malins esprits ! le démon ! se prit-elle à répéter d'un ton insouciant et folâtre. Ce doit être curieux à voir. Nous leur ferons de la musique. Mais peut-être n'aiment-ils pas les visites ; Théolin ! s'ils allaient nous mal recevoir ?...

— Comme un chien dans un jeu de quilles ! interrompt le troubadour.

— Ce serait le cas en effet, répliqua Brigitte en riant aux éclats. Mais, pourtant, si le diable a été bien élevé, ce qui me paraît présumable, vu qu'il est de bonne maison, il ne doit pas être grossier. D'ailleurs, je chanterai un air à sa gloire.

— Et Dieu ?

— Chacun son tour, mon ami. Dieu ne peut pas éternellement accaparer à lui seul toutes les hymnes : cela doit même l'ennuyer. Il est assez juste que, de temps à autre, on fasse aussi quelque chose pour ce pauvre Satan qui, du reste, a pu être calomnié dans beaucoup de circonstances. Et puis, il a aussi son *chez-lui*, où il est souverain seigneur. Il est bon d'avoir des amis partout.

— Voudrais-tu te donner au diable?

— J'ai juré de n'être qu'à toi.

Les troubadours sortaient de l'auberge. Le vieillard, qui les avait reçus, les voyait s'éloigner sans regret ; il leur trouvait l'air si libre et si gaillard qu'il lui tardait de s'en débarrasser. En ce moment, un troisième enfant de la *gaie science*, une espèce de barde à longue robe, à ceinture flottante, à chevelure noire et à figure dramatique, aborde Théolin et Brigitte.

— Frères! salut! dit l'étranger.

— Compagnon! sois le bienvenu, répondit le premier trouvère. D'où arrives-tu?

— D'Italie.

— Beau pays! Ton nom?

— Farelli.

— Et tu chantes?

— J'ai là ma harpe.

— Veux-tu faire route avec nous? Joignons nos accords!

— Volontiers. Où allez-vous?

— A l'aventure. Quand nous sommes mal nous partons; nous restons quand nous sommes bien. Notre loi c'est l'indépendance, et notre route le plaisir. Vie joyeuse te convient-elle?

— Je ne puis en supporter d'autre.

— Es-tu libre aussi?

— Comme l'air.

— Bien. Le jeu, le vin et l'amour!

— L'argent, la bombance et les belles !

— C'est cela. Ta main, camarade !

— La voici.

— Partons !

— Je te suis.

— Encore un de la même trempe ! se disait tout bas l'aubergiste : et ils vont tous les trois... au diable ! La volonté de Dieu soit faite !

Théolin revient sur ses pas.

— Ami ! dit-il au maître d'auberge, nous allons décidément demander un gîte à la forteresse hantée. Y aura-t-il à manger là-haut ?

— Oui, si vous y portez des vivres.

— Quoi ! les amateurs de quilles n'ont pas de cuisine ? Ils jouent à jeun, le ventre creux ? Tes esprits sont de pauvres diables.

— Voulez-vous pâtés et jambons ?

— Donne-nous de quoi faire ripaille. Nous aimons aussi le gibier. Voilà de l'or : tue tes volailles. As-tu du vin ?

— Non.

— Quel dommage !

Le villageois s'empresse de leur livrer ses provisions ; et les troubadours gravissent le mont d'Eberstein-burg. Théolin, le long de la route, interrogeait son compagnon.

— Où as-tu couché l'autre nuit ?

— A Baden, répond Farelli. Je n'y ai vu de curieux qu'un magicien de Bohême qui y demeure

au pied d'une montagne nommée *Stauffenberg*, où il prétend que *le corbeau enchanté* du *château des Rochers* vient lui communiquer l'avenir [1].

— Ah! lui as-tu parlé?

— Sans doute. Tu sauras que ce vieux fou s'imagine que la petite vallée de Baden jouera quelque jour un grand rôle. Je m'en suis moqué à sa barbe. Tel fut notre risible entretien. *Nécromantissime devin !* viendra-t-il, sur ces hautes plages, les princes et chevaliers de *la Table ronde ?*—*Troubadourissime chanteur !* il y aura quelque jour ici des *tables rondes* où s'assiéront tous les princes et les chevaliers de la terre. — Aurez-vous l'enchanteur *Merlin ?* — Non. Mais nous aurons beaucoup mieux : l'enchanteresse... à *nom semblable.* — Et *non pareille ?* — Justement.

Le chemin peu frayé que suivaient Théolin, Brigitte et Farelli, offrait à chaque pas des obstacles ; et leur conversation s'en trouvait forcément suspendue. Des arbres renversés, des ravins profonds, et des rochers à pic, coupaient les communications. Il faisait un soleil ardent. La sueur coule de leurs fronts, la fatigue brise leurs membres ; et pourtant ils ne se découragent point ; ils arrivent au vieux castel.

[1] Le grand *Stauffenberg* est plus connu maintenant sous le nom du *Mercure*. Les ruines du vieux château, et les rochers du *Schlossberg* ont encore aujourd'hui pour dominateur, selon la tradition, ce même corbeau enchanté.

Les portes en étaient fermées.

— Enfonçons-les ! dit Théolin.

Ils frappent à coups redoublés. Ils s'ouvrent un passage, ils entrent.

Le manoir est entièrement désert. Les troubadours parcourent avec une curiosité moitié tremblante et moitié gaie ses appartements intérieurs. Leur aspect est lugubre ; les oiseaux de proie y ont seuls établi leur demeure. Tout tombe en vétusté sous ces murailles redoutables. Une humidité sépulcrale y pénètre jusqu'aux os. On dirait qu'il s'y respire un souffle d'anathème et de mort. Vainement Théolin et Brigitte ont essayé plusieurs fois, en traversant ces salles désertes, d'entonner de gais refrains ; leurs voix n'ont eu que des modulations funèbres ; et leurs rires leur ont fait peur.

Arrivés à la plate-forme d'Eberstein-burg, ils aperçoivent, dans un coin, un vieux jeu de quilles abandonné. La boule avait dû être fort belle ; elle était de métal doré. Quant aux quilles, elles étaient d'airain ; mais il n'en restait plus que trois. Les six autres se sont perdues.

Qui l'aurait imaginé! un inconcevable désir, une irrésistible envie de jouer aux quilles s'empare des trois voyageurs ; et, bien qu'il n'y eût rien là de complet pour satisfaire à ce besoin, les voilà commençant la partie.

— A vous, Théolin! dit Brigitte.

Le trouvère lance la boule. Elle atteint avec vi-

gueur une des quilles, et, chose inconcevable, la fait sauter en l'air hors du jeu. Par malheur, en retombant, elle atteint Farelli à la jambe, et le renverse à l'improviste. L'homme et la quille roulent à terre.

— A mon tour! a repris Brigitte.

Et tandis que Farelli se relève à demi boiteux de sa singulière chute, Théolin s'établissait sur un petit tas de pierres voisin, pour être à l'abri des accidents et y dominer la partie.

— D'ici, je jugerai les coups, disait-il.

Brigitte a dirigé habilement sa boule; mais le pied lui a glissé par suite du violent effort qu'elle s'est donné; et la jeune fille est tombée le front sur la poussière. Théolin se précipite à son secours. Hélas! les pierres sur lesquelles il était monté s'éboulent à l'instant sous lui: il dégringole et roule avec elles.

— J'ai gagné, dit Brigitte en se relevant d'un air médiocrement charmé. Regardez ce qu'a fait ma boule!

Elle avait abattu deux quilles.

— L'impertinent jeu! s'écrie Farelli en ramassant Théolin, dont le nez s'était désagréablement endommagé en se frottant contre des objets infiniment plus durs que lui. Pour moi, j'en ai assez: j'y renonce. Ma jambe est comme raccourcie.

— Mon nez s'est au contraire allongé, réplique avec humeur Théolin.

— Je n'ai rien d'allongé ni de raccourci, reprend la fille du *gai savoir*. Mais j'aurais, le cas échéant, assez de force pour m'y faire. Sur ce, point de soucis! et chantons!

Pas un ne se trouvait en voix. Ils reprennent leurs excursions; ils visitent les donjons et les galeries; la solitude y est profonde, l'abandon complet, et le délabrement général. Ni gardien, ni concierge. Il est évident que la forteresse a été frappée de malédiction, et que nul être humain n'a osé y fixer sa résidence. Eberstein-burg appartient à l'abîme.

Ils s'arrêtent dans la salle des banquets, où jadis les neuf célèbres chevaliers savouraient les délices de la bonne chère. Ils vont furetant dans les buffets et bahuts qui garnissaient l'enceinte. O surprise! il s'y découvre encore une quantité de vins fins. De nombreux flacons de liqueurs y sont rangés avec ordre et symétrie. Il y a de quoi griser cent personnes.

Tout cela, sans doute, a été abandonné le jour où l'anathème de l'Église voua ce lieu à l'exécration publique. Nulle âme chrétienne, depuis, n'aurait eu l'audace impie de jeter un œil de convoitise sur ces provisions de débauche; elles ne conviennent qu'aux damnés.

— Quel bonheur! le vin nous manquait, dit Théolin à Farelli; j'avais justement une soif... !

— Soif du diable!

— Précisément.

— Cette salle, interrompt Brigitte, a une odeur fétide et lourde. Sortons! l'air me manque : j'étouffe.

— Moi ! j'ai faim, reprit Farelli.

— Dressons une table au dehors! dit Théolin. Montons sur le plateau de la tour! et buvons-y le vin des maudits, à la lumière du soleil !

— Et à la barbe du Seigneur.

Farelli, prononçant ces mots et sorti de la sombre enceinte, avait l'œil levé vers le ciel, en provocateur indomptable. Son visage, d'une beauté mâle, avait un caractère sinistre. Brigitte le trouvait superbe; et pourtant il l'épouvantait.

Les deux troubadours et la jeune fille sont au sommet de la grande tour; ils y portent leurs vins et leurs vivres : l'orgie aura lieu en plein air. Devant eux quel admirable spectacle! A leurs pieds un précipice et des rochers à pic. Du nord à l'ouest les vastes et fertiles campagnes du Rhin, terminées dans un lointain bleuâtre par les hautes montagnes des Vosges. Ici et là de vieilles cités: les clochers de *Rastadt* et de *Spire* [1], les castels de *Schauenbourg* et de *Fursteneck,* les tours crénelées d'*Ullembourg*. A l'est, la vallée de la

[1] On y voit de plus, aujourd'hui, Carlsruhe et beaucoup d'autres villes nouvelles.

Mourg, le mont et l'autel de *Mercure*. Au midi, *la Chaire du diable* [1].

En ce moment, selon la légende, Satan, revêtu d'un habit de moine, était installé dans *cette chaire*, et y prêchait une multitude de villageois accourus pour l'entendre ; on le prenait pour un homme de Dieu. Cette chaire était taillée dans le rocher en manière de tribune, et planait avec majesté sur une vallée paisible et riante. L'habile souverain des ténèbres, ayant pris la forme et la tenue d'un ministre du ciel, débitait là au peuple ébahi, une foule de maximes étranges qui, sous de pieuses apparences, recélaient des hérésies monstrueuses. Un affreux poison coulait de ses lèvres de miel ; et d'infernales pensées ressortaient de ses religieuses paroles. Un démon de petite taille était blotti au fond de sa chaire ; et, faisant l'office de diacre, il lui soufflait, dit-on, ses harangues.

Tout à coup Satan s'interrompt. Il a perdu le fil de son discours ; son oreille (et il l'a très-fine) était ailleurs qu'à son sermon. Son regard même était absent.

— Qu'est-ce qui me trouble? dit-il tout bas, d'un air goguenard, en se penchant vers le diablotin.

[1] On ne l'aperçoit pas de la plate-forme d'Eberstein-burg ; mais on en distingue la place.

Celui-ci, qui était chargé d'aider aux idées de son prince, lui tire humblement sa calotte, ainsi que cela se devait, et ayant fait la révérence :

— Monseigneur ! lui répond-il à demi-voix, ce sont deux troubadours mécréants, et une gentille ribaude, qui s'emparent d'Eberstein-burg.

— En es-tu bien sûr, moinillon ? dit Satan jouant avec les grains de son rosaire... *non bénit.*

— Ne plaisantez pas, monseigneur ! La chose est grave.

— En vérité !

— Est-ce que j'oserais mentir à Votre Majesté ! Ce soir, aux murs d'Eberstein-burg, j'en ai la conviction intime, il se verra d'étranges choses.

— Bien ! reprit Satan ; partons vite !

L'assemblée villageoise n'avait rien vu ni rien entendu de cet *aparté*. Elle croyait que *le saint homme* ne s'était interrompu un instant que pour puiser, dans le silence d'un court recueillement, les inspirations du génie. Désappointement général ! Sa Majesté infernale coupe court aux exhortations commencées ; il croise les bras sur son sein ; et, après une parodie de bénédiction donnée à la foule hébétée, il salue prestement et s'échappe. La légende assure que lui et son compagnon, se changeant en chauves-souris, furent se pendre par la patte au chapiteau d'un vieux pilier sur le plateau d'Eberstein-burg.

Cependant Brigitte et les deux troubadours avaient mis le temps à profit. Une table était déjà dressée à l'extrémité de la grande plate-forme du castel. Ils y avaient posé des siéges ; rien n'allait manquer au repas : car les insensés avaient découvert, dans de vieux coffres, des couteaux, des verres, des plats et jusqu'à du linge de table. D'invisibles agents les secondaient : ils feront payer cher leurs services.

Théolin, Brigitte et Farelli, tout en préparant leur festin, avaient goûté les vins du manoir. Quel parfum et quel goût exquis ! Leurs terreurs se sont dissipées. Ils couraient, riaient et chantaient, déjà la tête un peu perdue. Ils ne voient plus que les plaisirs du banquet ; ils ne sont qu'aux joies de la vie. Pas un d'eux ne remarque que le soleil s'est obscurci ; qu'un gros nuage noir s'avance pesamment à l'horizon, et que l'air s'est chargé de vapeurs sulfureuses. Aucun péril ne se présente à leur idée. On leur eût dit : *Voici la tempête !* qu'ils n'en eussent ri que plus fort. Les trois extravagants sont à table.

— Or çà ! mes joyeux camarades ! dit Farelli d'une voix creuse : chantez donc ! nos flacons se vident. Ne devons-nous faire que boire ?

— Faisons de tout ! s'écrie Théolin. Je suis en train : par où commencer? il n'est rien, foi de gai luron ! dont je ne me sente capable.

— Moi de même ! reprend Farelli en passant

son bras autour de Brigitte, avec un regard enflammé. Et toi, ma belle enfant?...

— Moi de même.

— Compagnon! poursuit Théolin. Elle et moi nous allons te chanter notre ballade favorite. C'est celle des jours de licence; elle sera ici à sa place.

Brigitte aussitôt prend sa lyre.

I

La vertu, parmi les humains,
Qu'est-elle ici bas? *Duperie.*
Que font triompher les destins?
La perfidie.
Quant à Dieu, pourquoi le prier?
Dieu prend parti pour le coupable,
Et l'humanité doit crier :
Honneur au diable!

Les acclamations de Farelli saluent les accords de Brigitte. C'était au tour de Théolin.

II

Le Très-Haut défend le plaisir :
Satan nous prescrit le contraire.
Satan nous crie : *Il faut jouir!*
On le préfère.
L'un dit : *Bombance et volupté!*
L'autre : *Amour saint, frugale table!*
Ma foi! je n'ai point hésité :
Vive le diable!

La foudre commençait à gronder et accompagnait les impies. Farelli saisit sa harpe. Son front audacieux, comme inspiré par de noirs génies, rayonnait d'un éclat sinistre. L'écho va répéter ses blasphèmes.

I

Je crois aux têtes couronnées.
Je crois à l'astre souverain.
Je crois aux tristes destinées
Qui pèsent sur le genre humain.
Je crois au bonheur des rebelles.
Je crois aux délices du jeu.
Je crois au vin, je crois aux belles.
Je crois à tout... hormis à Dieu !

II

Je sais me faire à la souffrance.
Je me ris des infirmités.
Je me permets l'intempérance
Et j'appartiens aux voluptés.
Ni parjures, ni perfidies,
Ne m'alarment, j'en fais l'aveu ;
Car, en ce monde de folies,
Je tolère tout... hormis Dieu !

III

Il est partout des jouissances.
Il en est jusque dans les maux.
Plaisir naît parfois des souffrances ;
Et nuit fait valoir les flambeaux.

Pour mon cœur tout a donc des charmes :
Hiver et printemps, glace et feu.
Repos et bruit, rires et larmes,
J'aime tout... je hais que Dieu !

Les longs roulements du tonnerre et les feux qui sillonnaient la nue, répondaient au blasphémateur.

— Bravo ! bravo ! s'écrie Théolin. Il y a parfait accord entre nous. Mêmes pensées, mêmes délires.

— Et pourtant, reprend Farelli, nous ne nous connaissons pas encore. Il me semble que le moment serait venu de nous révéler mutuellement qui nous sommes. Je parierais qu'il y a eu dans nos destinées l'analogie qu'il y a dans nos sentiments. Voyons ! Théolin, qui es-tu ?

— *Qui je suis?* tu vas le savoir. Farelli ! J'étais chevalier ; je partais pour la terre sainte ; et j'avais fait serment au pied de je ne sais quel autel, de ne déposer les armes qu'après m'être agenouillé à Jérusalem devant le tombeau du Christ. Eh bien ! je rencontrai Brigitte ; elle s'empara de toute mon âme ; j'étais déjà las, je l'avouerai, de mon projet d'expédition en Palestine. Les chefs qui m'exerçaient aux armes, m'avaient paru insupportables. Mon élément n'était pas la guerre ; j'avais la discipline en horreur. Il me fallait une vie de liberté, une existence d'amour, une carrière de plaisirs. J'étais de nature gaillarde et de

tempérament déréglé. Il me fallait de folles aventures et de poétiques désordres. Bref : je désertai mes drapeaux avant que d'entrer en campagne. Je jetai l'épée pour prendre la mandore, et le casque du chevalier pour la toque du troubadour. Une nuit j'enlevai Brigitte ; et nous voici, courant çà et là, oiseaux de printemps et d'amour, sans devoir, sans joug, sans souci. *Au diable serments et bannières !*

— Et toi ? dit Farelli à Brigitte.

— Moi ! j'avais été vouée à la Vierge ; et ma mère m'avait fait promettre, aux jours de mon enfance, d'entrer dans un saint monastère ; mais je préférais un mari. Le premier qui m'offrit sa main, je l'acceptai malgré mes parents ; et ma pauvre mère en mourut. Elle était tout à fait dans son tort. Par malheur, je n'aimais pas le moins du monde celui que j'avais épousé. Il avait des vertus, j'en conviens : mais quoi de plus ennuyeux que les vertus ! Il me parlait morale et piété : moi, je voulais amour et fêtes. Alors m'apparut Théolin : je ne vis plus que lui sur la terre. *Viens !* me dit-il : — *Allons !* répondis-je ; et nous partîmes radieux. Théolin, le long de la route, m'avait composé ce refrain : *Au diable famille et mari !*

— A toi maintenant, Farelli ! dit le ravisseur de Brigitte.

— Soit. Ma carrière vaut la vôtre. Je m'étais fait moine en Calabre ; chaque jour je disais ma

messe ; et, dans mon cloître révéré, j'étais réputé pour un saint. Puis , j'avais une admirable voix ; et quand je chantais à l'église , on venait m'écouter de dix lieues à la ronde. Un jour, une noble et belle dame que j'avais souvent remarquée sous les saints parvis de mon monastère , m'appelle à la ville voisine. Je m'y rends , c'était un devoir. *Vous m'avez charmée,* me dit-elle ; enivré je tombe à ses pieds , le cœur se prend , la tête se perd ; j'oublie et ma robe et mon cloître. La dame était des bords du Rhin : elle m'enlève à l'Italie. Je pars pour son château d'Allemagne où nos jours s'écoulent au milieu des délices. Hélas ! elle meurt peu après, et l'on me chasse de chez elle. Que devenir? que faire ? où aller ? J'avais ma voix, je prends ma harpe ; et le prêtre devient trouvère. J'avais jeté le froc aux orties ; je ne me souciais nullement de me lancer dans la voie des remords , de la pénitence et des macérations ; je préférais amour et bombance. *Au diable autels et sacristies !*

Un singulier éclat de rire est parti du pilier de la plate-forme.

— Nous amusons les chauves-souris ! s'écrie la ribaude surprise.

Mais de bruyants coups de tonnerre accueillent aussi les trois confidences. Chacun , reprenant la parole , résume en quelques mots sa vie : l'une avait trahi son mari, l'autre avait trahi son drapeau ; le dernier trahissait son Dieu.

— Quoi ! Farelli ! dit Théolin, tu sors d'un couvent?...

— J'étais prêtre.

— Adorable ! délicieux ! reprend le troubadour complétement ivre, il me vient une idée sublime. Tu es prêtre !... eh bien !... marie-nous !...

— Mais j'ai un autre époux ! dit Brigitte.

— Qu'importe ! s'écrie Théolin.

— Raison de plus ! ajoute le moine.

Il se lève, la tête en feu ; et, vidant un nouveau flacon :

— Dressons un autel ! poursuit-il. Vite ! un crucifix ! une chape !... Enfants ! je suis l'église... et le ciel.

Il croise les bras et se courbe avec le geste de l'humilité chrétienne. Puis, étendant ses mains sur eux à la façon d'un saint apôtre, il reprend d'un ton solennel :

— Dieu et moi, nous vous bénirons.

A cette moquerie sacrilége, Brigitte et son ravisseur n'ont répondu que par de nouveaux transports et de nouvelles acclamations. Ils font à la hâte un semblant d'autel avec la table de l'orgie ; ils l'élèvent sur un tréteau ; ils y adjoignent une marche ; ils y placent deux grands bâtons qu'ils arrangent en manière de croix ; ils coupent le linge de la table pour en fabriquer une espèce de surplis dont ils revêtent l'ancien moine ; ils n'oublient aucun détail d'impiété pour que rien ne

manque à la scandaleuse parodie. Le prêtre monte ensuite à l'autel ; et les deux amants s'agenouillent.

En ce moment l'orage éclatait : la foudre, en traversant les montagnes, avait embrasé l'atmosphère. De tous côtés accouraient, comme des bataillons ennemis, sur la vallée d'Eberstein-burg, des nuages chargés de tonnerres, qui, se ruant les uns sur les autres, étendaient le chaos dans l'espace. Tout est flammes et tourbillons, tout est incendie et ravages. L'ouragan, chargé des vengeances divines, et messager sans miséricorde, a traversé les plaines du ciel. Il fond sur la tour d'Eberstein-burg, déracine en passant les arbres, renverse maisons et murailles. C'est l'affreux géant des tempêtes, le génie des destructions, la colonne de mort, *la Trombe.*

Farelli, Théolin, Brigitte, aveuglés et déjà maudits, couvraient de leurs imprécations impies les mugissements de la tourmente. Le moine, en guise d'eau bénite, avait du vin dans une coupe : il en asperge les époux. Sa voix entonnait un cantique... O Dieu juste! quel coup de foudre! Plus d'autel, d'époux ni de prêtre. La trombe, en tournoyant sur le fort, a tout saisi, tout emporté. L'abîme a englouti sa proie.

Farelli, Théolin, Brigitte, où êtes-vous, infortunés!... Autel, table, siéges, et même vieux pans de murailles, ont roulé au pied du roc

d'Eberstein-burg. Ces débris glacent de terreur. Mais les mécréants foudroyés, où est leur sang? Où sont leurs corps?...

Le démon seul eût pu répondre.

Vers l'aurore, le jour suivant, que de joies éclataient dans la contrée! L'ancien fort tombait en ruine; le sacrilége, à la suite duquel Eberstein-burg devait cesser d'être la désolation et l'effroi du pays, avait été consommé pour la délivrance générale; le supplice des neuf chevaliers, condamnés à l'affreux jeu de quilles, était terminé pour jamais. Un vieux berger, pendant l'orage, avait assisté de loin à l'épouvantable catastrophe. Il la raconta en ces termes :

— J'ai vu, au milieu de la trombe, et pour s'emparer des trois victimes, le diable lui-même en personne. Il en prit une sur un bras, sur l'autre il avait la seconde; et, pour enlever la dernière, n'ayant pas un troisième bras, il l'avait tortillée dans sa queue [1].

[1] Une chose assez curieuse, c'est que, maintenant encore, sur le plateau d'Eberstein-burg, il se remarque une boule et des quilles. A quel propos les tient-on là? Certes personne n'a envie d'aller grimper au haut de cette montagne et dans ces ruines inhabitées pour faire une partie de quilles; et, d'ailleurs, avec qui la ferait-on? Il n'y a là qu'une vieille femme et un jeune garçon qui ne pensent guère à se donner cette récréation. On dirait qu'il est resté dans l'air et dans les traditions du lieu, je ne sais quoi de singulier qui y impose un jeu de quilles. Je pris la boule entre mes mains et fus tenté de

la lancer... Du reste, personne n'y joue; la vieille me l'a affirmé.

On m'avait assuré aussi qu'il se trouvait une pierre, sur la tour, où s'était empreinte une des griffes du diable au moment où il s'envolait avec le trouvère et la ribaude sur les bras, et l'apostat roulé dans la queue. En effet, M. le comte de la Garde, M. le baron de la Roche, M. Mathéus et moi, nous sommes parvenus à la trouver; et, sur le livre d'Eberstein, nous l'avons constaté et signé.

XII

Une nouvelle inattendue était venue consterner Bade. S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux avait éprouvé un accident grave. Son cheval s'était renversé sur lui dans une promenade et lui avait cassé la cuisse. De promptes nouvelles, par bonheur, avaient tranquillisé l'Allemagne : mais princes et peuple s'étaient émus au récit de ce funeste événement ; et, à l'exemple de la France, l'Europe entière avait tremblé.

Je m'étais dirigé vers Schaffouse. *Kirchberg* était le but lointain vers lequel se tournaient mes regards ; mais l'état de l'illustre prince, bien que rassurant, ne lui permettant pas encore de rece-

voir de visites, il fallait allonger ma route : je choisis celle du Tyrol.

Faut-il l'avouer? Après le bruit, le mouvement et les plaisirs de Bade, j'éprouvais un bien indicible à respirer enfin sans contrainte au milieu d'un pays tranquille et sur des plages isolées. Pèlerin fatigué, je me reposais délicieusement de la foule élégante et merveilleuse des bains d'Ems, de Wisbaden et de Bade, en passant libre et à mon aise au milieu d'une population étrangère, où je ne courais plus le risque d'être coudoyé et reconnu à chaque pas par des privilégiés de la mode. C'est qu'il est, parfois, si bon de se replier sur moi-même, de penser à autre chose qu'aux futilités de la terre, de ne plus appartenir entièrement au monde, et de se dire enfin : *Je suis seul.* Hélas! et pourtant ces mêmes mots m'avaient glacé jadis au bois de *la Haye* alors que je quittais famille et patrie! Ces mêmes mots seraient horribles, s'ils devaient être ceux du reste de la vie!

Je suis devant la chute du Rhin.

Quel spectacle que celui d'un fleuve entier, se précipitant de toute sa largeur, et avec le bruit du tonnerre, de quatre-vingts pieds de hauteur [1]! Ce ne sont plus ici les nappes jaunes et sales d'une

[1] Cette immense cascade est à une petite lieue de Schaffouse, entre Neuhausen (village du canton de Schaffouse), et le château *Ballival de Lauffen* (du canton de Zurich); le tonnerre produit par la chute s'entend d'une lieue à la ronde.

quantité de cascades suisses ; ce sont des torrents de cristal où se jouent, aux feux du soleil, toutes les couleurs prismatiques de l'arc-en-ciel. Quoi de plus prestigieux sur ces pittoresques rivages, que ces flots brisés en poussière qui tombent, se relèvent, tourbillonnent ; et que, çà et là, les vents éparpillent dans l'air en paillettes rose et argent, en émeraudes et saphirs ! Puis, qu'il est grand et solennel ce roulement continuel du fleuve courant à l'abîme des mers depuis la création du globe, et devant sans doute poursuivre ainsi sa course jusqu'à la consommation des temps ! Que la pensée s'arrête, petite et tremblante, devant ce tableau sans interruption, et cet infini sans limites !

Des rochers, couverts d'arbrisseaux et de mousse, dressent leurs crêtes hardies en travers de la cataracte, et la divisent en trois parties, dont la principale tombe avec tant d'impétuosité, qu'un vieux château qui la domine en ressent une sorte de tremblement perpétuel. Ce spectacle, au premier coup d'œil, est d'un désordonné sauvage : mais que la réflexion survienne, et l'enthousiasme grandit. Ces tourmentes de la nature, ces commotions de l'atmosphère, ces renversements à fracas, ces pluies d'écume blanche et ces nuées de poudre d'iris, tout cela, immuable dans son désordre même, marche comme la création entière, mesurée, soumise et sublime.

Les maisons du canton de Saint-Gall ont leur cachet particulier. Elles sont revêtues, à la manière des poissons, de petites écailles en bois. La capitale du pays se prétend la plus haut placée en Europe, non à l'envisager sous le rapport politique, mais à la prendre du niveau de la mer : ce qui n'est pas la même chose. Au milieu de cette cité est un couvent catholique ; à l'entour du couvent catholique est, en guise de ceinture, une ville entièrement protestante ; et à l'entour de cette ville protestante, est un pays tout catholique. Cela fait des cercles bizarres [1].

Je courais la poste aux bords du lac de Constance. J'avais traversé la ville où fut brûlé *Jean Huss*. La solitude était profonde. Le soleil, se couchant à l'horizon, reflétait ses rayons dorés sur le tranquille miroir des eaux. Le site avait un charme sauvage, et la nature un éclat mélancolique. Transportant ailleurs sa pensée, on y rêvait du ciel et des hommes, de la souffrance et du bonheur, de la patrie et de l'exil. *De l'exil!* J'allais à Kirchberg !...

J'avais vu autrefois le lac *bleu* de Genève, j'examinai avec attention le lac *vert* de Constance : un *noir* m'attendait à Ischel. Pourquoi ces couleurs différentes entre les eaux de ces bassins?

[1] Près de Saint-Gall est le pont, fort admiré, de *Siter*. L'aspect des monts, couverts de neige, d'Appenzell, est là d'un effet admirable.

Les savants leur en demandent la raison : mais les lacs, jusqu'à ce moment, y ont mis peu de complaisance. Ils refusent de s'expliquer.

Je soupai à *Rheineck;* j'y retrouvais encore le Rhin que je suivais depuis Rotterdam. Je touchais aux monts du Tyrol; et, remonté dans ma voiture, je m'endormis profondément.

Peu après, je me réveillai. Mes chevaux allaient bride abattue. Il était nuit; de pâles étoiles s'éteignaient au firmament; et, au milieu de l'obscurité qui couvrait la terre, je n'apercevais que des gorges profondes au fond desquelles j'entendais bouillonner des torrents. Le vent mugissait tristement à travers des forêts de sapins suspendus sur des rocs escarpés; quelques oiseaux de proie, à larges ailes noires, sortis des excavations de la montagne, voltigeaient à travers les ombres. C'était un lugubre désert où rien ne signalait la présence de l'homme; et pourtant cela me paraissait d'un grandiose admirable; c'était une magnifique horreur. Glacé de surprise et de froid, je plongeais avidement mes regards sous les crevasses volcaniques et les déchirements convulsifs de cette nature farouche, et je me sentais hors de moi. Le postillon, selon la coutume, sonnait du cor par intervalles. L'air était lent et monotone; on l'eût dit imprégné de larmes. L'écho des torrents et des bois répétait ces accords plaintifs. Cet ensemble était saisissant. J'élevai mon âme

vers Dieu. Oh ! il y a trois choses bien inspiratrices pour la prière : la nuit, le ciel et les montagnes.

Je m'étais doucement endormi ; le jour avait reparu lorsque je rouvris les yeux. Changement de scène total ! J'avais gravi les monts du Tyrol ; d'épaisses et lourdes ténèbres ne m'environnaient plus. Je me trouvais au sein des nuages : blanche et vaporeuse région. Ce n'était plus un cauchemar au bord des précipices, mais un songe aux palais d'Ossian. Du reste, je n'y voyais pas plus distinctement d'une façon que de l'autre ; je n'avais fait que passer d'une fantasmagorie noire à une fantasmagorie blanche. Des tourbillons de vapeurs, semblables à des flocons de neige réunis, couraient au-dessus de ma tête et se déroulaient sous mes pieds. Parfois, ils s'entr'ouvraient soudain ; et, à travers des portiques aériens, j'apercevais un angle de rocher, un coin de forêt, un fragment de vallon, un bout de hameau, une portion de ruines. Puis, tout cela disparaissait pour m'offrir une montagne coupée en travers par une ceinture de fumée, une cascade interrompue dans sa chute par une barre de nuées, des arbres à tige pyramidale d'un vert foncé, traversés par de fuyantes lignes d'albâtre et ressortant de ces espèces de linceuls comme les ifs d'un champ funèbre. Toutes ces découpures variées, ces prismes à mille facettes, se succédant sans relâche et troublant jusqu'à l'intelligence, formaient je ne sais quel

pays chimérique au milieu duquel je courais moi-même, avec la rapidité de l'éclair, moitié homme et moitié nuage.

Une lutte sérieuse était engagée entre le soleil et le brouillard. Le premier en sortit triomphant. Il parvint à dégager l'atmosphère de ces exhalaisons magiques ; et, le reste de la journée, je pus contempler, sans voile aucun, les hautes chaînes du Tyrol que je franchissais comme un trait. Je n'aurais osé m'arrêter ; car le pays qui m'enchantait se fût emparé de moi aussitôt ; et je ne serais plus reparti.

La nuit me surprit au village de *Steuben*. J'y demandai l'auberge du lieu, ce gîte est impossible à décrire. On m'y prépara un repas, le repas ressemblait au gîte. Steuben se compose d'une masse de baraques, enfumées par la pipe et bâties le long d'un torrent. Dominé par des rochers à pic, il n'a qu'une heure de soleil par jour dans la plus belle saison ; et ses habitants ne tiennent à l'espèce humaine que par la forme corporelle. La réunion de toutes ces choses était repoussante et difforme. On respirait, chez cette peuplade, de fétides vapeurs qui faisaient partie de ses habitudes d'existence. J'y mangeai quelque chose de long, de coriace et de noir, qui me parut être des tiges de bottes, bouillies dans une sauce au tabac, avec assaisonnement de fenouil. On appelait cela du chamois.

Je repartis au grand galop.

Mais, en Allemagne, il est un fléau auquel on ne peut se soustraire : fléau qui est partout : c'est la pipe. Nul remède contre cette peste ! l'Allemand est inhérent à sa pipe ; elle fait partie de son individu et de sa vie. Il se promène en fumant ; il boit, il mange, il dort en fumant. J'en ai vu un qui, sur douze heures, en avait *onze* la pipe à la bouche, et regrettait ses privations de la douzième. J'en ai vu un autre, dans l'exercice des mêmes fonctions, qui avait à peine *cinq ans*. En certains endroits de l'Allemagne, la pipe est, pour l'étranger qui ne fume pas, *la fatalité* des anciens. Elle le poursuit comme les Furies poursuivaient Oreste. Elle est au théâtre, à la promenade, aux salons, aux tables d'hôte, aux chemins de fer, aux voitures publiques, aux bateaux à vapeur. On a beau crier, *de l'air! de l'air!* il faut subir la peste d'autrui ! et devenir peste soi-même ; car, bon gré malgré, l'on s'imprègne du miasme national. L'Allemand du dix-neuvième siècle, placé, relativement à la pipe, au degré de civilisation du sauvage enfumé sous sa hutte, vous impose son tabac sans égards, sans politesse, et n'ayant pas même l'idée qu'on puisse préférer un air pur à de puantes haleines. Il brûle des herbes pourries, et les croit d'excellents tabacs. J'ai rencontré un Allemand, sur un bateau à vapeur, qui, pendant trois heures, a fumé devant moi deux énormes pipes turques et

trois cigares, sans jamais laisser sortir la moindre exhalaison de sa bouche. Il aspirait et avalait toutes les bouffées de son tabac avec une sorte d'extase religieuse; que devenaient-elles ensuite? Je ne m'en suis pas enquis. Ce fumeur-phénomène, cette cheminée sans tuyau, devrait se montrer en public, derrière une toile et aux foires, comme perfection de l'espèce. On m'a dit qu'il était de Bohême, et que cela se voyait dans plusieurs tribus sauvages. Quel progrès... vers la barbarie!

Inspruck, capitale du Tyrol, est une ville remarquable[1]. Son église de Saint-François possède un des plus beaux monuments funéraires qui existent : le tombeau de Maximilien Ier[2]; 28 statues colossales en bronze l'entourent. Cette assemblée de héros et de rois est de la plus majestueuse

[1] L'architecture de ses maisons est assez singulière. La plupart, au lieu d'avoir des façades plates et unies, se festonnent en petites tourelles rondes, ou pavillons carrés, qui font avancement sur la rue. Inspruck est traversée par l'*Inn*.

[2] Il est en marbre rouge et blanc, entouré de vingt-quatre bas-reliefs en marbre blanc, achevés en 1565, qui sont, la plupart, des chefs-d'œuvre, et qui représentent les faits les plus célèbres de la vie de l'empereur. Vingt sont du sculpteur Alexandre *Collin*, de Malines, et les quatre autres des frères *Abel* de Cologne. Au-dessus du monument est agenouillé Maximilien en habits impériaux et de grandeur au-dessus de nature. (Cette statue fut coulée en 1582 par un Sicilien.) Quatre anges l'entourent, symbole des quatre principales vertus du monarque : *la justice*, *la prudence*, *la force* et *la modération*.

solennité. Godefroid de Bouillon y figure, Charles le Téméraire en fait partie. Clovis y est appuyé sur un bouclier orné de fleurs de lis. L'ensemble est d'un effet magnifique [1].

L'église fut commencée en 1553. La coupole en est élégante. Le saint le plus vénéré en Styrie, saint Wolfgand y est représenté. On raconte que le peintre qui y travaillait recula d'un pas sur son échafaud pour voir l'effet de son ouvrage : il achevait la main de l'élu. Tout à coup l'échafaud s'enfonce ; et le peintre va périr. O prodige ! la main qu'il a tracée sur la toile s'avance et saisit la sienne. Il est retenu et sauvé. *Damien Asam* avait donné la vie à son tableau ; son tableau le rend à la vie. Il avait demandé à ses pinceaux *un chef-d'œuvre ;* il en obtint bien plus : *un miracle.*

Mais quel est ce tombeau moderne ?... Un mon-

[1] Voici le nom des autres principales statues : *Ferdinand le Catholique,* roi d'Aragon ; *Albert Ier,* empereur ; *Frédéric IV* d'Autriche, comte du Tyrol ; *Léopold III,* duc d'Autriche, bisaïeul de Maximilien ; *Rodolphe de Hapsbourg,* empereur ; *Léopold le Saint ; Frédéric III ; Albert II ; Théodoric,* roi des Ostrogoths ; *Philippe le bon ; Arthur,* roi d'Angleterre en 542, etc., etc. Il y a huit princesses dans ces vingt-huit statues, parmi lesquelles est Marie de Bourgogne, femme de Maximilien et fille de Charles le Téméraire. Outre ces vingt-huit statues gigantesques, il y en a encore vingt-trois plus petites et en bronze dans la chapelle, nommée *la Chapelle d'argent.* Elles représentent des saints et bienheureux de la maison de Hapsbourg. Là est le beau tombeau de l'archiduc Ferdinand.

taguard tyrolien, armé de sa carabine, y est représenté debout, appuyé contre un roc, et déployant une bannière sur laquelle se lisent ces mots : *Dieu ! l'empereur ! et la patrie !* Son feutre, orné de plumes nationales, est sur la pierre auprès de lui. Ce héros : c'est *André Hofer.*

Parcourez les vallées du Tyrol, et, sur toutes les maisons, à côté des images sacrées, que verrez-vous? André Hofer. Interrogez pâtres et laboureurs : quel nom viendra sans cesse à leurs lèvres? André Hofer : toujours André Hofer ! Il fut jadis le libérateur du pays ; il en est aujourd'hui le saint.

André Hofer naquit dans une chétive auberge à *Saint-Léonard,* où il vivait obscur et inconnu. Doué d'une haute piété, d'un cœur ferme, d'une stature athlétique et d'une imagination ardente, il sort tout à coup de sa retraite, en 1809, alors que le Tyrol, au pouvoir des Français, était donné par Napoléon dans le traité de Presbourg, à la maison de Bavière. *Aux armes !* s'écrie le héros : *Aux armes ! à la liberté !* Sa voix court de rochers en rochers, sa voix est l'appel de la gloire, et le Tyrol entier se soulève.

Le peuple a deviné le grand homme. Il n'a pas songé qu'André Hofer, humble et modeste laboureur, n'était nullement versé dans l'art de la guerre; il s'est dit que sous l'habit rustique il y avait là un grand capitaine ; l'instinct national l'a

nommé, à l'unanimité, *commandant en chef du Tyrol.* Et seul, du fond de ses montagnes, André Hofer. dévoué à la maison d'Autriche, repousse l'armée bavaroise. Il n'a ni force ni trésors : n'importe! il a son bras et son âme. Il osera combattre la France.

L'armée franco-bavaroise, sous les ordres du duc de Dantzick, marche contre le montagnard. Elle arrive aux gorges du *Brenner* [1]. Écoutons le récit du combat par un officier bavarois [2].

— Nous formions l'avant-garde au nombre de quatre mille. A peine étions-nous engagés dans un ravin profond dominé par d'immenses rochers que j'entends ce cri sur nos têtes : *Hans! l'heure est-elle venue?*

— *Oui!* répond une voix terrible. Puis, ces paroles solennelles :

— *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! Soldats du ciel, lâchez les cordes!*

Au même instant cris et détonation. La montagne semble éclater. Des masses de rochers, d'arbres et de terrain s'écroulent. Mille des nôtres sont écrasés et broyés sous les foudres du montagnard. Hofer se précipite sur nous. La débandade est générale ; et le Tyrol a triomphé.

Hofer entra vainqueur dans Inspruck, où l'on

[1] Dans le *Passeyer-Thal.*

[2] Ce récit fut consigné, à cette époque. dans l'*Annual Register.*

battit monnaie en son nom [1]. L'Autriche envoya à son aide ; et son triomphe fut complet. Le *Guillaume Tell* monarchique, bien qu'il fût chef suprême d'armée, ne quittait ni le costume ni les habitudes de son village ; la seule chose qui le distinguait était la longueur de sa barbe qui l'avait fait surnommer par ses ennemis : le Barbu. Du reste, refusant toute distinction, ne voulant ni argent ni récompense, André Hofer était constamment le simple paysan tyrolien, sans ostentation et sans vanité. Le soir, en temps de guerre, à la tête de ses soldats, il s'agenouillait au bord des torrents ; et, son chapelet à la main, récitait tout haut sa prière. Le ciel semblait alors lui sourire.

Hélas ! les triomphes finirent. Hofer, après avoir

[1] A midi, Hofer, de la fenêtre de sa chambre, à l'auberge de l'Aigle d'or, harangua le peuple d'Inspruck. Son discours finissait ainsi : — « Je suis venu combattre ici pour *Dieu, l'empe-« reur et la patrie*. Que ceux qui ont les mêmes sentiments « viennent à moi ! ils seront mes frères d'armes. Mais je les « veux vaillants et honnêtes : sinon, qu'ils demeurent chez « eux. Peuple, je ne vous abandonne plus, aussi vrai que je « m'appelle André Hofer. J'ai dit ; vous m'avez vu : Dieu vous « garde ! »

Dans son *Histoire de Napoléon*, M. de Norvins, bien que peignant André Hofer sous les plus noires couleurs, et comme un guerrier capucin, ne peut néanmoins s'empêcher de dire, en parlant de cet *hercule fanatique :* « En quatre jours, il fit « 6,000 prisonniers et délivra son pays tout entier. » Il est à remarquer qu'en six semaines, ce chef presque souverain, administrateur puissant, ne dépensa que 500 florins à Inspruck.

mérité le nom de *libérateur*, y joignit celui de *martyr*. Pris par trahison dans la nuit du 26 au 27 janvier 1810, il fut conduit en Italie, et périt, fusillé, à Mantoue.

— *A genoux!* lui dirent les grenadiers chargés de l'exécution fatale.

— Non ! répondit fièrement le montagnard ; c'est prosterné, le front sur la poussière, que, tout à l'heure, j'ai remis mon âme à Dieu ; c'est la tête haute et debout que, maintenant, je livre mon corps aux hommes.

Et sous le plomb fatal... il tomba [1].

Lorsque l'empereur actuel fut à Inspruck, sept à huit mille arquebusiers tyroliens vinrent des quatre coins du pays, dans leur costume montagnard, pour lui prêter foi et hommage. Ils lui jouèrent un drame en plein air, dont Hofer était le héros : Ferdinand Ier les fit entrer tous dans son palais ; et, seul, au milieu de ces 8,000 hommes armés jusqu'aux dents, il marchait sans gardes et tranquille.

A deux lieues d'Inspruck est la fameuse *Martins-Wand* : la *muraille de Saint-Martin*. Elle a, dit-on,

[1] Ce fut le 10 février 1810. Hofer avait alors 43 ans. Ses lettres d'adieu à sa femme et à son frère sont d'une simplicité si touchante qu'on ne peut retenir ses larmes en les lisant. Il s'y trouve des phrases d'une poésie étonnante. Celle à son frère se termine ainsi : « La mort ne m'apparaît que douce. Plus de regrets : je vais au ciel. O monde qui finis, adieu ! »

huit cents pieds de hauteur. Là se passa un fait si extraordinaire, qu'on serait tenté de le classer parmi les légendes fabuleuses; et pourtant nul fait n'est plus vrai.

Maximilien Ier chassait au chamois. Il disparaît dans les montagnes : surprise et terreur générales. On le cherche de toutes parts : l'empereur sans doute a péri. Mais quel bruit?... C'est le son du cor. D'où part-il? Du creux d'un rocher d'une hauteur démesurée. La foule accourt au pied de ce pic : elle y aperçoit l'empereur. Mais il ne peut sortir de l'excavation où, précipité par un accident déplorable, il s'est accroché dans sa chute. Il est là, au sommet des airs, sans secours et presque mourant. Mille efforts sont essayés pour parvenir jusqu'à lui : pas un moyen d'aucun côté, ni par le haut, ni par le bas. Trois jours se passent ainsi au milieu de tentatives infructueuses et d'angoisses perpétuelles. Maximilien, exténué de souffrance et de faim, n'avait plus qu'un souffle de vie. L'évêque et le clergé d'Inspruck, sortis en procession de leur église, se prosternent au pied du roc. Ils portent le viatique au monarque; ils lèvent vers lui l'hostie sainte. Maximilien, à demi relevé, communie de pensée et d'âme; puis il retombe inanimé; et le peuple, désespéré, entonne l'office des morts.

« *Un ange à ce moment le sauva,* » disent les chroniques du temps. L'histoire adopte un autre

récit. *Oswald Zips*, chasseur de chamois, monte au sommet de Martins-Wand. De là, il se laisse glisser de rocher en rocher, vers l'inabordable caverne. Il a fait le sacrifice de sa vie ; il roule, il se suspend, il se couche, il se retient, il s'accroche ; il parvient enfin jusqu'à l'empereur. Là, le saisissant par la ceinture, il recommence un même supplice ; il se rejette de nouveau d'un rocher à un autre, saute d'un angle à une pointe, se redresse, se renverse, se relève, lutte audacieusement contre le précipice ; et de crevasse en crevasse, à demi lancé dans l'espace, à demi saisi par la mort, tombe vainqueur au pied du rocher. Il avait sauvé l'empereur. Et, sur les rivages de l'*Inn* d'où partaient les hymnes funèbres, le *Te Deum* a retenti [1].

On me parla beaucoup à Inspruck du fameux *Priesnitz* de *Graefenberg*. Cet homme, simple paysan, a imaginé un singulier mode de guérison pour toute espèce de maladie. Lorsqu'un mourant se voit condamné par les médecins et abandonné par la Faculté, il court implorer Priesnitz, et ce dernier commence sa cure. Il fait d'abord suer son malade à grosses gouttes ; il le jette ensuite dans un bain d'eau glacée. De là, il le retransporte

[1] Ce trait historique est consacré en Allemagne par une foule de monuments. J'ai vu un tableau qui représentait la belle scène de la Communion. Un célèbre poëte allemand a fait sur ce sujet une superbe ballade. *Oswald Zips* fut anobli.

au feu, et renouvelle les sueurs. Puis, lui imposant une vie d'eau froide, de linges mouillés, de fenêtres ouvertes et d'air gelé, il le fait alternativement transir et étouffer, grelotter et bouillir. Ces épreuves dûment subies, le patient se trouve en bonne voie de salut; la santé lui est rentrée, violemment, chaude et froide, par tous les pores. C'est à en mourir... de surprise.

Quelle immense et riche vallée! quelle imprenable forteresse! C'est la ville de *saint Rupert*. C'est le vieux *Noricum : Salzbourg* [2]. Après avoir appartenu successivement aux Romains, aux Visigoths, aux Huns et aux Hérules, Salzbourg demeura

[1] *Priesnitz* n'habite pas Inspruck, mais il y a une maison établie d'après son système et dirigée par M. *Fritz*. Beaucoup d'autres pays en ont autant : *même Paris*, m'assure-t-on. Je suppose qu'on aura modifié le traitement en France.

[2] Là était la colonie romaine connue sous le nom de *Juvania*. Les Romains occupèrent le *Noricum* jusqu'en 742, où il fut pillé d'abord par *Alaric*, roi des Visigoths, et ensuite par *Attila*, roi des Huns. En 476, le roi des Hérules *Ottocar* descendit par le *Noricum* en Italie, où il se fit proclamer roi. En 477, *Vidumar*, l'un des lieutenants d'*Ottocar*, arrive à la tête d'une horde de Hérules et saccage tellement la belle ville de *Juvania* qu'à l'exception des ruines et de la forteresse située sur la montagne, il ne reste plus vestige de sa splendeur d'alors. Saint Rupert, évêque de Worms, et de la race des rois de Franconie, obtint du duc de Bavière Théodore II, en 696, la donation du pays de Salzbourg. Il releva l'ancienne ville des Romains; et, parmi les belles cités d'Allemagne, *Salzbourg* prit et garda son rang.

longtemps paisible sous la domination de ses archevêques ; mais que de changements l'attendaient ! Le 11 février 1803, Salzbourg passa à S. A. I. Ferdinand, grand-duc de Toscane, qui en prit possession sous le titre d'électeur. Le 15 mars 1806, Salzbourg fut donné à la maison d'Autriche sous la qualification de duché. Le 14 octobre 1809, le traité de Vienne céda Salzbourg à l'empire français. Le 19 septembre 1810, Salzbourg fut remis à la Bavière ; enfin le 1er mai 1816, Salzbourg revint de nouveau à la couronne impériale d'Autriche.

Un côté de cette place forte est défendue par la rivière de Salzach ; et les autres sont protégés par un demi-cercle de rochers sous lesquels il faut passer pour s'introduire dans la ville. Le vaste *tunnel*, percé dans le grès, qui traverse le *Monchberg* au sommet duquel est la citadelle, a 415 pieds de long sur 22 de large et 39 de haut [1]. C'est un admirable travail. Le 16 juillet 1669 une masse de rochers du poids de 2 à 3,000 quintaux, se détacha tout à coup du Monchberg [2], avec un

[1] Il fut achevé le 15 novembre 1767 sous la direction de *Zimmermann*, Hanovrien, et d'après les ordres de l'archevêque Sigismond de *Schrattenbach*. A l'issue de cette porte souterraine est la statue du roi Sigismond, qui a 16 pieds de haut, qui est d'un seul bloc de marbre blanc, et qui pèse, dit-on, 700 quintaux.

[2] Du haut du *Monchberg* on jouit, selon les expressions de

fracas épouvantable, renversa la superbe église et le séminaire de Saint-Marc, détruisit la chapelle de *Bergl*, écrasa une quantité de maisons, et engloutit une foule d'habitants. La catastrophe fut horrible [1].

On montre aux voyageurs, à Salzbourg, la maison où vécut *Mozart* [2], et celle où mourut *Paracelse* [3].

M. Reichart (*Guide des voyageurs en Europe*), « d'une des « plus magnifiques vues qu'il y ait dans l'univers. » Des châteaux, des prairies, des jardins, des métairies, des ruines, des villas, des forêts et des rivières, se déroulent aux regards; et cela, encadré à l'horizon par des montagnes colossales, détachées les unes des autres et groupées sur des plans divers.

[1] La moitié de la ville fut couverte d'un nuage de poussière; il périt beaucoup de monde; et il y eut une infinité de personnes mutilées parmi celles qu'on retira de dessous les décombres.

[2] La maison de Mozart est vis-à-vis l'hôtel des Trois Alliés, nº 225. Il naquit en 1756. Son tombeau est à Saint-Sébastien. J'ai vu sa statue en bronze qu'on fondait à Munich pour Salzbourg.

[3] Elle est sur la petite place du Marché, nº 397. Le portrait de *Théophraste Paracelse*, mort en 1541, est peint sur le fronton du bâtiment; et son corps repose dans l'église Saint-Sébastien ou il a un tombeau en marbre blanc. Il avait d'abord été enterré dans le cimetière; mais la postérité, reconnaissante de ses travaux, transféra sa dépouille dans l'église, deux cents ans après sa mort; et alors, à l'inspection du cadavre, on reconnut, pour la première fois, qu'il avait péri de mort violente. Des docteurs, ses antagonistes, l'avaient assassiné à la suite d'un repas, en le précipitant du haut d'un rocher.

En 1815, on avait trouvé, à la place où était sans doute l'antique *Juvania,* le pavé en mosaïque d'un bâtiment romain; cette année (mai 1841), en creusant la terre pour ériger un monument au fameux *Haydn,* dont se glorifie Salzbourg [1], on découvrit deux nouvelles salles de quinze à vingt pieds carrés, pavées de jolies mosaïques. Je ne sais ce qu'on va en faire.

J'arrivai peu après à Ischel; je ne comptais m'y arrêter qu'un jour ou deux; mais, à l'aspect de cette vallée ravissante, mes idées changèrent. Comment passer sur cette terre où la nature a entassé tant de merveilles sans lui payer un long tribut d'admiration! Plusieurs genres d'intérêt, en outre, se rattachaient pour moi à ce lieu: c'était là, qu'après sa captivité de Blaye, Son Altesse Royale Madame, duchesse de Berry, était venue recouvrer le repos et la santé; c'était là qu'habitait la royale famille d'Espagne, alors que Zumalacarreguy remplissait l'univers du bruit de sa gloire. Sa Majesté l'archiduchesse Marie-Louise

comme il retournait à son logis. Ses meurtriers l'avaient fait ensuite rapporter chez lui, et ils l'avaient déclaré mort d'une apoplexie foudroyante; en le déterrant, on lui trouva le cou brisé; et l'infamie fut découverte.

[1] Haydn a son tombeau à Saint-Pierre. Il naquit, en 1733, à *Rohrau*, près de *Prague*. Le prince d'Esterhazy lui a élevé un monument funèbre dans l'église de son château d'*Eisenstadt*. Le prince a dans un des salons de ce même château le forte-piano sur lequel Haydn composait.

y était depuis quelques semaines[1]; et l'on y attendait l'empereur.

Le lendemain de mon arrivée, M. le comte de Bombelles, grand maître de la maison de Sa Majesté Marie-Louise, me présenta à l'auguste princesse que j'avais connue naguère *impératrice* à Paris. L'archiduchesse de Parme, entourée des dames de sa maison, me reçut avec une grâce inexprimable. Elle parut se plaire à me faire parler de la France, et m'écoutait avec un vif intérêt. La littérature française lui était parfaitement connue; mon dernier ouvrage était auprès d'elle. On voyait que tout ce qui avait rapport au beau pays dont elle avait été jadis souveraine, ne pouvait lui être indifférent. Elle racontait quelques-uns de ses souvenirs avec une simplicité pleine de grandeur qui me frappa vivement. Il y avait tant de dignité dans son maintien, tant de bonté dans son langage, et tant de douceur dans son regard, qu'il était impossible de se dérober au charme qu'elle étendait autour d'elle! Aimable, généreuse et bienfaisante, elle était adorée à Ischel. Son nom est resté cher à Vienne; et, sous ses lois, Parme est heureuse.

L'archiduchesse avait daigné m'inviter à dîner pour le lendemain : je m'y rendis avec empres-

[1] On sait que le titre de *Majesté* a été conservé à la souveraine de Parme.

sement. S. M. savait que j'écrivais mes voyages, elle parut désirer qu'Ischel fixât particulièrement mon attention.

— Je vous mènerai aux belles salines de Berneck, me dit-elle.

Et, le dîner fini, nous partîmes.

Sa Majesté m'avait donné une place dans sa calèche. Trois autres voitures suivaient. La cour de l'archiduchesse se composait ainsi : Le comte de *Bombelles*, grand maître de sa maison, noble Français plein d'esprit et de cœur ; la comtesse de *San Vitale*, jeune et jolie dame d'honneur ; les baronnes de *Palavicini* et de *Sobel*, charmantes dames du palais ; le comte de *San Vitale*, chambellan ; le colonel de Richer, trésorier ; le chapelain de la princesse ; et le jeune comte de Montenuovo un des plus beaux officiers de l'Allemagne.

La route d'Ischel à Berneck est percée de la manière la plus romantique à travers des rochers sauvages. Marie-Louise descendit de voiture au pied de la haute montagne où sont les salines. Soixante mineurs, en costume de fête, y attendaient l'auguste princesse. Ils portaient un chapeau de feutre vert garni de rubans et surmonté d'un rameau de chêne : on eût dit *les chevaliers d'Avenel* au torrent de *la Dame blanche*. Leur élégante veste, en drap vert-bouteille, à revers de couleur plus claire, était serrée autour de leur taille par une ceinture de cuir verni où brillaient

les armes d'Autriche. Les instruments de leur métier étaient brodés en or sur leurs feutres[1] ; et leur chef marchait à leur tête[2].

Cette gracieuse troupe avait préparé des chaises à porteurs pour l'archiduchesse et sa suite. Nous y prîmes place, et, en peu d'instants, nous fûmes à l'entrée des salines. Là, non loin de la cascade de *Rosa*, une nouvelle troupe de mineurs, formant haie, leur hache à la main, saluèrent la fille des Césars de leurs nombreux *vivat* que répétait l'écho des rochers. Le bruit des torrents accompagnait leurs voix ; le vent balançait doucement les rameaux de chêne qui couronnaient leurs fronts. Rien n'était factice et trompeur dans l'enthousiasme de ces enfants de la nature et des montagnes. Aussi, leurs accents, leurs figures et leurs poses, âpres et francs d'expression, étaient sublimes d'harmonie.

Deux pyramides en marbre, avec des inscriptions en or à la gloire de l'empereur d'Autriche, s'élèvent à l'entrée des salines. Un bâtiment couvert est en face ; il fallut y changer de toilette et se revêtir du costume de rigueur. Il consiste en une espèce de blouse à ceinture qui vous enveloppe des pieds à la tête, et en un chapeau à

[1] De petits marteaux, de petites haches et de petites piques.

[2] Ce chef, nommé *huttemeister* (capitaine des mineurs), est un officier distingué. Ses ancêtres étaient Français. On l'appelle le *comte de V'recourt*.

larges bords qui tiendrait lieu de parasol si l'on devait aller au soleil : or, sous la région des mineurs, ce n'est pas lui qu'on va chercher.

Nous semblions, sous nos habits, près de partir pour le bal de l'Opéra. J'avais un domino *marron*. De petits wagons dans leurs rails nous attendaient à la porte. Nous montâmes ; et nous partîmes pour notre voyage sous terre, avec la rapidité d'une flèche.

Nous fendions les airs sous des galeries étroites et tournantes. En avant et en arrière couraient avec nous des mineurs, les uns portant des lampes de forme antique, et les autres des espèces de torches en cire. Tout cela jetait à la fois des torrents de lumière et de fumée à travers d'obscures vapeurs et de ténébreuses allées ; tout cela, insaisissable dans ses formes, avait l'air de larves errantes.

Tout à coup les wagons s'arrêtent ; nous avions fait un quart de lieue environ dans les entrailles de la terre. Un précipice est devant nous : il est à pic : comment descendre ? Un mineur enfourche une espèce de rampe perpendiculaire, fait asseoir un de nous à califourchon derrière lui ; et, tour à tour, sur des poutres cylindriques, nous filons au fond de l'abîme. C'était horriblement agréable.

Ce mode de course n'est cependant pas de nécessité pour les dames. On en a un autre à leur ser-

vice. De petits chariots les lancent avec plus d'égards dans le gouffre. C'est beaucoup moins *échevelé* : partant, c'est d'un moindre mérite.

Ici : quel merveilleux spectacle ! Je reviens de l'étourdissement qui m'avait saisi en glissant appuyé sur le dos de mon mineur, au bruit écalatant des fanfares. J'ouvre à la fois les yeux et l'oreille. J'aperçois devant moi une salle voûtée à perte de vue, que trois ou quatre mille bougies illuminent. Les murs cristallisés de cette enceinte reflétaient autant de myriades d'étoiles qu'il y avait de lumières. La voûte, en stalactites imitant les diamants, formait une espèce de firmament radieux où scintillaient des feux de mille couleurs, astres factices et magiques. L'air retentissait d'harmonies.

Au milieu de cette vallée sans ciel, de cette terre sans végétation, et de ce pays sans nature, s'étendait un lac d'eau salée. Une barque était sur la rive. On eût dit la barque à Caron. Le clapotement de la rame sur ces eaux stagnantes et noires, au sein de ces vastes et profondes cavernes, eût eu quelque-chose de sinistre et de terrifiant, si les illuminations n'avaient ébloui le regard, si la musique n'avait charmé l'oreille : mais là, tout était étrangement prestigieux. On ne savait trop que choisir parmi les émotions dont on se sentait assiégé. Ces espèces de Vulcains qui nous entouraient sans enclumes et sans fourneaux ; cette

manière de Styx sur laquelle nous voguions sans ténèbres et sans fantômes ; ces réminiscences de Minos et de la Fable qui venaient frapper l'imagination sans mensonge et sans déraison : puis, à travers toutes ces choses, les bougies d'un salon de fête, une princesse souveraine, des airs de valse et de galop, les bannières impériales : que de disparates bizarres ! Le monde réel y heurtait le monde fantastique. Il y avait là, pour ainsi dire, confusion de temps et d'idées, pêle-mêle d'enchantements [1].

[1] Sortis des salines de Berneck, nous redescendîmes la montagne sur des traîneaux tirés par des mineurs, jusqu'à l'endroit où étaient restées les voitures de l'archiduchesse. Je m'étais fait expliquer la manière dont on exploitait ces établissements. En voici le détail succinct.

Les colossales montagnes où sont les salines de Berneck contiennent 30 ou 40 salles dans le genre de celle où j'étais descendu. On remplit d'eau ces immenses enceintes, creusées par l'homme, au moyen de tuyaux de conduite. Lorsqu'elles sont pleines, il se détache de la voûte, au bout d'environ quinze jours, deux ou trois pieds de terres cristallisées qui ont la dureté de la pierre ; ces terres se délayent et communiquent à l'eau leurs substances salées ; puis, elles reforment plus bas un terrain compacte et solide ; et le plancher se trouve ainsi remonté de tout ce que la voûte a perdu : la hauteur du lieu n'en a aucunement changé. Cette opération terminée, on fait repartir l'eau par des conduits, comme on l'avait fait arriver ; et on la dirige vers de grands bâtiments où le feu se chargera de lui extraire son sel. On évalue à 40 ou 50 millions ce que rapportent, annuellement, les salines au gouvernement de l'Autriche.

XIII

Ischel, petite ville charmante, située sur la *Traun* et l'*Ischel*, était à peine connue il y a quelques années. Elle n'avait de remarquable que ses salines ; et ses bains n'attiraient personne. Quel changement aujourd'hui ! les voyageurs y affluent. Ses eaux, dont on a reconnu et constaté la puissante vertu, sont devenues des eaux à la mode. Il n'est bruit que du cercle de merveilles dont la nature s'est plu à l'environner. Ischel a, dans un rayon de quatre à cinq lieues, plus de vingt-deux lacs, non moins curieux les uns que les autres,

et se déployant sous des rochers gigantesques [1]. Les uns sont vert-pomme, les autres noir-charbon, ceux-ci jaune-pistache, ceux-là bleu-indigo, tous limpides et transparents.

Le *Schafsberg*, le *Righi* de la haute Autriche, élève là sa crête orgueilleuse. Pour y arriver il faut bien des fatigues et bien des heures : souvent le voyageur, découragé, s'arrête accablé sur la route. Si ses guides n'étaient là pour lui prêter secours, et l'aider à se traîner de crevasse en crevasse, soit debout, soit à quatre pattes, et s'accrochant ici et là le long des flancs escarpés de la roche, il reculerait consterné. Mais aussi, arrivé au but, quel spectacle !... On plane sur un hémisphère inconnu que l'imagination la plus créatrice n'aurait pu se représenter. On a sous les yeux *seize lacs,* immenses réservoirs d'eaux encadrés de pics sauvages, et les glaciers de la Styrie, de la Carinthie, du Tyrol et de l'Autriche; les monts de la Bohême et de la Bavière ; les tours de Munich et de Ratisbonne. C'est au Schafsberg qu'il semble que le démon dut transporter le Christ, lorsqu'il lui dit : *Voici l'univers, adore-moi, je te le livre.* On est sur une des pointes du globe, à six

[1] Voici leurs noms : Gmundensee. Landachsee. Olfensee. Albensee. Wildensee. les deux Langbadsee. l'Altersee. Mondsee. Fuschelsee. Krottensee. Wolfgandsee. Kroellensee. Mittelsee, Münuchsee, Schwarsensee. Nunensee, Stallstadtsee. les deux Gosansee. Aeransee. Grundelsee. Kamersee. Toplihsee.

mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Des campagnes, des villes, des rivières, des forêts, les œuvres les plus colossales, s'abaissant humblement devant vous, fuient et se perdent dans l'espace. On se sent là, avec orgueil, le fils du ciel, l'image de Dieu. Là, sous ses pieds et sur sa tête, l'homme a la terre qu'il domine, et le firmament qu'il mesure [1].

Le baron de Frenilly, Français d'un haut mérite, se trouvait alors à Ischel. Je passai chez lui de charmantes soirées avec l'aimable comtesse de Wrbna, et son amie la princesse Thérèse d'Auesberg. Le baron m'avait mené au lac de *Hallstadt,* aux cascades de *Waldbachstrab,* à l'aqueduc de *Gosau* et à la tour de *Kolowrat;* l'archiduchesse Marie-Louise me fit proposer une excursion au lac de *Wolfgand* et au *Mondsee.* Ce fut une journée de délices.

Nous partîmes à neuf heures du matin. J'étais dans la voiture de la princesse ; et Sa Majesté me redisait, avec un charme extrême, les vieilles légendes du pays. Les récits où entre le surnaturel ont toujours un intérêt extraordinaire, même quand la raison les rejette. L'archiduchesse me parla de la fameuse *Dame blanche,* qui, dit-on, ne manque jamais d'apparaître au palais impérial

[1] Les Allemands prétendent que lorsque le démon dit au Christ : *Adore-moi, je te livre la terre,* il ajouta : *Je n'en excepte que Paris ; je me réserve à jamais ce lieu.*

alors qu'il doit mourir quelqu'un de la maison d'Autriche ; et, à ce sujet, elle me raconta l'anecdote suivante :

« Sa mère était princesse de Naples ; sa grand-mère , la reine des Deux-Siciles , préoccupée du sort de sa fille [1], fut consulter une vénérable religieuse à qui l'avenir était parfois révélé. — Priez pour mon enfant ! lui dit-elle ; priez pour son prochain mariage ! — Je ne le puis, répond la sainte. Ce serait prier pour la mort *d'une autre.*

« La reine ne comprit rien à ces paroles : mais, peu de temps après , la première femme de François II descendit au tombeau ; et l'empereur demanda la main de la princesse de Naples. L'oracle se vit expliqué.

« L'aïeule de l'archiduchesse Marie-Louise crut devoir retourner vers la sainte religieuse et renouvela ses questions ; la réponse fut celle-ci :

« — Votre fille sera heureuse ; mais lorsqu'elle aura trente-cinq ans , Dieu la rappellera à lui.

« Cette fois , la phrase était claire. La nouvelle impératrice monta au trône avec la conviction qu'elle aurait une belle destinée, mais une courte vie. Elle en parlait souvent à ses jeunes enfants ; et à cette époque elle ne s'en attristait nullement. *Trente-cinq ans.* C'était loin alors. Hélas ! Le temps marche vite ! L'impératrice, à mesure que le fatal

[1] Celte fille fut la mère de Marie-Loueis.

terme se rapprochait, éloignait le souvenir de la prophétie. Bientôt elle cessa d'en parler. L'année qui précéda sa mort, une grave maladie mit ses jours en danger. — Calmez-vous ! dit Sa Majesté à ceux qui l'entouraient, mon heure n'est pas encore venue. Si le ciel me rappelle à lui, ce ne sera que l'année prochaine.

« Les *trente-cinq ans* arrivèrent. Un jour, une sœur de Marie-Louise, âgée de 8 à 10 ans, et qui depuis fut impératrice du Brésil, accourt épouvantée vers sa mère.

« — Derrière votre fauteuil, dit-elle, je viens d'apercevoir à l'instant...

« — Achève ! Quoi ?

« — La Dame blanche.

« — Ce n'est pas pour toi, mon enfant, répond l'impératrice d'un air calme. *Elle* vient me chercher : c'est l'heure.

« Le lendemain elle était morte [1]. »

Nous étions arrivés à Wolfgand, les voitures de la princesse s'arrêtèrent. Avant de nous embarquer sur le lac, nous fûmes visiter l'église : cinquante-sept tableaux y racontent la vie de

[1] L'archiduc Rodolphe était dangereusement malade, mais les médecins ne désespéraient nullement de sa vie. Un fonctionnaire du château, se promenant de long en large, aperçoit tout à coup devant lui *la Dame blanche*. Il veut s'élancer vers elle, il tombe. On le trouva le lendemain évanoui ; et l'archiduc Rodolphe était mort.

L'archiduc Antoine avait une maladie grave ; il veut rece-

saint Wolfgand, et j'y puisai cette légende.

En 985, saint Wolfgand fut nommé évêque de Ratisbonne[1]. Comme il était aimé avec idolâtrie dans son diocèse, il le quitta par ordre du ciel, et vint se réfugier, suivi d'un seul prêtre, sur le bord du lac de Wolfgand, alors appelé *Abersee*. Là, il se construisit un ermitage, et s'y livrait entièrement à la prière, lorsque, un jour, pendant qu'il errait dans la forêt, un orage emporta sa demeure, et son compagnon disparut. La nuit suivante, un ange lui intima, en songe, l'ordre de jeter sa hache en l'air et de se bâtir une chapelle au sol où elle tomberait. Il s'éveille et il obéit. La hache est emportée dans les airs à deux lieues de là; le saint commence sa chapelle. Il achevait son travail, lorsqu'un chasseur, passant sur la rive, l'aperçoit et le reconnaît. Cet homme était de Ratisbonne. Il s'empresse de révéler la retraite du prélat; et tout le diocèse accourt.

voir les sacrements : *Quelle est cette femme à genoux?* dit le prince avec étonnement. Il avait vu *la Dame blanche*, et rendit le dernier soupir.

[1] Il était comte de *Pfullinghem* et naquit au château de *Westenburg*. Sa mère, étant grosse de lui, rêva qu'elle accouchait d'une brillante étoile. Wolfgand, après de brillantes études, se fit maître d'école à Trèves; puis, entré dans l'ordre des bénédictins à *Einsiedeln*, où il fut élevé au rang de prieur, il se détermina à partir pour prêcher l'Évangile en pays lointain. Il s'embarqua sur le Danube; et, apôtre dans la *Hongrie*, il y baptisa 5,000 personnes.

Il lui fallut quitter sa retraite. Il part : ô merveille imprévue! Sa chapelle part à sa suite. Le saint se retourne vers elle « Reste ! lui dit-il : je l'ordonne. Ce n'est pas à toi à aller au monde ; c'est au monde à venir à toi. »

Et en effet, depuis cette époque, on se rend, de tous les coins de l'Allemagne, en pèlerinage à Saint-Wolfgand. La petite chapelle, telle qu'elle fut construite, est aujourd'hui dans l'intérieur d'une belle et vaste église ; on l'a revêtue de marbre au dehors ; et la porte en fut grillée par ordre de l'archevêque de Salzbourg, vu que chaque pèlerin qui y entrait voulait en emporter un morceau de pierre. Démolition s'ensuivait [1].

Un bateau pavoisé attendait l'archiduchesse au bord du lac. Avant d'y entrer je jetai un regard d'intérêt sur le château qui l'avoisine. Là s'était réfugié Léopold II quand Jean Sobieski sauvait Vienne. Nous longeâmes la montagne de *Falkenstein,* au haut de laquelle était la première grotte de saint Wolfgand ; et nous y saluâmes

[1] La hache du prélat est murée dans un des autels de l'église. On y conserve aussi de ses os. Saint Wolfgand a fait une si prodigieuse quantité de miracles après sa mort qu'un volume ne suffirait pas pour les détailler. Il mourut en 994, et fut canonisé par le pape Léon IX en 1052. L'église fut bâtie en 1084 en l'honneur du saint, et le lac d'*Aber* reçut le nom de lac de *Saint-Wolfgand*. L'autel de l'église a des sculptures d'une grande beauté et des peintures d'un grand prix. Ces peintures de *Michel Pacher* portent la date de 1481.

une madone placée dans le creux du rocher. A ce moment, une trompette se fit entendre ; elle joua un fragment d'air ; et ce fragment fut répété lentement, avec la plus exacte précision, par un écho vraiment merveilleux. L'écho ne redisait pas de suite ce qui lui était adressé ; il se donnait le loisir de la réflexion. On eût dit même qu'il prétendait perfectionner les sons qui lui étaient jetés. Où ne veut pénétrer le progrès ? Les échos eux-mêmes s'en mêlent.

Nous débarquâmes à l'extrémité du lac de Wolfgand, et nous prîmes à pied la route du *Mondsee,* autre lac poétique aux bords duquel est un beau château appartenant au prince de Wrede. La route ouverte entre deux hautes montagnes, et passant près du *Krottensee* [1], était ombragée de sapins. Un déjeuner champêtre nous attendait au bout de cette ravissante promenade ; et une nouvelle partie de bateau eut lieu ensuite sur le Mondsee.

L'archiduchesse, pendant cette seconde traversée, remit l'entretien sur la France. Je lui parlais de quelques-uns des beaux monuments de nos provinces. « J'aurais pu les connaître tous, me dit-elle en souriant : j'ai parcouru un si grand nombre de vos contrées ! Mais alors, par malheur, mon temps

[1] Le *lac des Crapauds*. L'eau de ce lac est toute noire, et cependant elle est limpide.

se passait en représentation continuelle, à recevoir des compliments et à écouter des harangues ; il en est résulté que, dans mes excursions en France, je n'ai pu bien contempler à mon aise que des maires et des adjoints. »

A propos des dangers de l'eau, il fut question de ceux du feu. L'auguste archiduchesse se rappelait parfaitement le fameux bal du prince de Schwarzenberg, aux fêtes de son mariage, où périt brûlée d'une manière si affreuse, la malheureuse princesse Pauline. Elle en raconta des détails ; et le fait suivant me frappa.

La princesse Pauline de Schwarzenberg avait eu toute sa vie la passion du feu. Elle n'était heureuse et satisfaite, en toute occasion, qu'auprès d'une cheminée bien allumée ; elle s'y brûlait les pieds et les mains avec un singulier plaisir. On lui avait parlé d'un homme qui se prétendait *incombustible;* et pour le voir, elle eût couru d'un pôle à l'autre. Un soir, le prince Louis de Rohan s'amusait à tirer les cartes.

— Voyons ma destinée ! lui dit-elle.

— Grand Dieu ! répond le prince en riant et étalant son jeu devant elle ; je n'y vois vraiment que du feu.

On rit, et il recommença. Cette fois, les cartes sur table, il fronce le sourcil gravement.

— C'est bien singulier ! reprend-il, toujours des incendies et des flammes !

Il reporte ses regards sur la princesse, et une exclamation d'effroi lui échappe :

— Ce soir, je suis fou ! s'écrie-t-il, tenez ! devant moi, à l'instant, j'ai vu votre robe embrasée.

Il se leva pâle et tremblant, jeta les cartes et sortit.

Nous fîmes le tour du Mondsee. Puis, pour retourner à Wolfgand, où l'archiduchesse avait commandé un excellent dîner, nous retraversâmes le premier lac. Deux monuments y frappèrent ma vue ; l'un était une espèce de tombeau surmontée d'un christ : on l'appelait *la Croix de la Noce :* l'autre était un petit rocher surmonté d'un pieux édifice qui s'élevait des eaux du lac. *Ceci est la chapelle du Bœuf,* me dit un de mes rameurs ; et je recueillis deux légendes. Les deux, au surplus, n'en font qu'une.

La croix de la noce.

Franz, adroit chasseur de chamois, était un jeune et beau Styrien[1]. Orphelin de bonne heure,

[1] Il n'est rien de plus coquet que le costume des chasseurs styriens. Leur chapeau surtout, avec ses glands d'or, ses larges rubans verts, ses plumes de coq ou de héron, et ses médaillons d'or entourés de poils de chamois, est d'une élégance parfaite.

il avait été l'enfant de la nature ; et la nature l'avait doué de toutes les perfections du sentiment. Bienveillant envers ses semblables, pieux avec foi et ferveur, né pour s'occuper du bonheur d'autrui, il semblait n'avoir d'autre affaire ici-bas que d'aimer. Franz habitait *Weidinger,* aux bords du beau lac de Wolfgand. Toutes les jeunes filles du pays le regardaient avec émotion ; mais lui, il n'en regardait qu'une ; et cette *une* c'était *Hanna.*

Malheureusement, le père de la jeune Styrienne, peu estimé de la contrée et veuf depuis bien des années, était d'une avarice sordide ; et, comme la fourmi de la fable, *c'était là son moindre défaut.* Franz avait peu de fortune. *Niclod,* père de la jeune fille, avait arrêté ses regards sur un vigoureux batelier, nommé *Hersbach,* qui passait pour avoir sept à huit cents florins à lui. Ce Hersbach avait une taille colossale et une force d'Hercule. Il sollicitait la main de Hanna. Niclod penchait en sa faveur.

Franz va trouver le vieil avare.

— Mon oncle est mort, dit le chasseur. J'hérite de *mille florins.* Voulez-vous me donner votre fille ? Je jure de la rendre heureuse.

— *Mille florins!* répète Niclod étonné. Où sont-ils ? Va me les chercher. Je veux les voir avant de répondre.

— Et si je vous les montre aujourd'hui, aurai-je demain votre fille ?

— Ce ne sera pas impossible.

Le beau chasseur de chamois est parti plein d'espérance. Mais Hersbach est informé de la démarche de son rival. Il est maintenant le moins riche ; et Hanna peut lui échapper.

— Le diable m'emporte *s'il l'a!* grommelle-t-il entre ses dents. Plusieurs bateliers l'écoutaient ; ils se regardent et frémissent.

Oh ! oui, *ils frémissent :* car le bruit commençait à courir dans le pays que le vigoureux Hersbach avait la nuit, au clair de la lune, et sous les rochers du *Schafsberg,* des intelligences secrètes avec les mauvais esprits. On assurait qu'il scintillait souvent dans ses deux yeux farouches et perçants une petite flamme rougeâtre qui dénonçait en lui le démon. Son caractère était devenu sombre, irascible et perfide. Une vieille femme du village de Wolfgand certifiait l'avoir vu une nuit près du lac des Crapauds (le Krottensee), recevoir d'une espèce de hibou monstrueux, une touffe de plumes noires. Hersbach est la terreur du canton.

Une foule de faits étranges venaient à l'appui des rumeurs publiques. On remarquait, depuis quelque temps, que le chapeau styrien du batelier portait audacieusement un sombre bouquet de plumes qu'il ne permettait à personne de toucher. On entendait Hersbach blasphémer tout bas le Seigneur lorsqu'il passait devant la madone de

Falkenstein. Il avait ri, dans la forêt, de la hache de saint Wolfgand. La force et la vigueur de ses membres étaient devenues si terribles qu'aucun de ses camarades ne pouvait plus lutter contre lui : aussi leur imposait-il despotiquement ses volontés. On le surnommait *l'indomptable*.

Franz revenait, vers la fin du jour, du hameau de Schaerfling [1], où il avait touché le montant de son héritage. Mille florins en or étaient dans sa poche; la joie rayonnait sur son front; et ses traits étaient plus affectueux et plus charmants que jamais, car le bonheur accroît la beauté.

Hersbach s'offre sur son passage; il tenait un bœuf par la corde; et cet animal indompté, refusant de se laisser conduire, ne marchait que par sauts et par bonds. Hersbach, le robuste rameur, semblait épuisé de fatigue.

— Mon bon Franz ! dit le batelier d'une voix douce et suppliante, aide-moi, toi qui es la complaisance même, à ramener ce bœuf à mon étable ! J'en ai reçu un coup de cornes. Je suis blessé, souffrant et sans force. J'aurais besoin de ton secours.

Jamais l'accent d'Hersbach n'avait eu de ces inflexions plaintives et caressantes : Franz en a été ému jusqu'à l'âme. Hersbach est son rival, il est vrai; mais, en son cœur compatissant, l'en-

[1] Il est sur les bords du lac de Mondsee.

nemi qui souffre n'est plus un ennemi : c'est un frère. Et quel bonheur, en outre, pour lui, que celui de porter aide à qui, en toute occasion, lui fut dédaigneusement hostile ; ... de rendre le bien pour le mal !... Il saisit la corde du bœuf.

— Repose-toi ! lui répond-il. Je le conduirai à ta place.

Hersbach s'assied sur le rivage. Des remercîments sortent de ses lèvres : mais quel ironique sourire !... Franz, le bon Franz n'en a rien vu.

Il a pris gaiement la route de Weidinger marchant devant la bête indocile. A peine a-t-il fait plusieurs pas que le bœuf, plus intraitable que jamais, se révolte contre son guide. Le chasseur de chamois ne manquait pas de vigueur. Il remarque que l'animal a un collier de cuir ; il veut saisir ce collier pour essayer de le maîtriser ; mais sa main a porté sur une petite touffe de plumes noires qui, par une étrange bizarrerie, s'y trouvait alors attachée ; et, au moment même, il reçoit une commotion tellement singulière et tellement violente qu'il est renversé sur la plage. Était-ce la tête ou les cornes du bœuf qui venaient de le frapper ainsi ? Il n'a pu s'en rendre raison. L'animal bondit et s'emporte. La corde qui le retenait s'était tournée, par une inexplicable fatalité, autour de la taille de Franz ; et Franz, emporté par le bœuf, est traîné sanglant sur la rive.

Tout à coup, voyant venir à lui des bateliers

du pays, le bœuf s'élance dans le lac. Hélas ! le malheureux chasseur, embarrassé par la fatale corde qui lui ceint les reins, ne peut lutter contre les ondes; il s'efforce en vain de nager; il enfonce : il faut qu'il périsse.

— O saint Wolfgand ! crie la victime, viens à mon aide ! et je te bâtis de mes mains une chapelle à l'endroit où tu m'auras sauvé.

A ces mots, le bœuf a mugi. Un petit rocher surgissait du lac à peu de distance du bord. Franz le saisit et s'y accroche; en vain la bête sauvage à laquelle il se trouvait lié, redouble d'efforts et de fureur pour l'en arracher : elle déchire ses vêtements, mais elle a détordu sa corde. Les funestes nœuds sont brisés. Franz est libre, Franz est sauvé.

Il doit la vie à saint Wolfgand; et, tombant à genoux sur la rive, il le remercie les mains jointes. Puis, meurtri, sanglant et brisé, le pauvre Franz s'évanouit.

L'aurore suivante le trouva encore, à demi privé de sentiment, sur le rocher libérateur. Il rouvre par degrés la paupière. Il se rappelle l'horrible aventure de la veille; il se regarde et recueille ses esprits : ô nouveau désespoir ! il a recouvré l'existence; mais il a perdu sa fortune. Ses vêtements sont en lambeaux; et ses florins ont disparu.

— Hanna ! chère Hanna ! s'écrie-t-il en se frap-

pant la tête contre le rocher. Je t'ai perdue... Que n'ai-je péri !

Et les sanglots étouffent sa voix.

Grande nouvelle à Weidinger ! La fille de Niclod se marie, et son futur époux : c'est Hersbach.

Le père d'Hanna a su le tragique événement du *Wolfgandsee.* Il a appris que le beau chasseur de chamois a perdu ses mille florins. Il lui a fait fermer sa porte.

La noce de la jolie Styrienne et du redoutable batelier se prépare. Et, pendant ce temps que devenait l'infortuné Franz?... Hélas ! accomplissant religieusement son vœu, il bâtissait sa sainte chapelle ; et, tout bas, la truelle en main, il murmurait cette prière.

— Bon saint ! sauve à présent mon Hanna [1] !

Un soir, il achevait sa journée. L'hiver approchait à grands pas ; les montagnes se couvraient de neige et de glace ; sa chapelle était presque finie ; et, sur la rive, assis en face de son petit monument, il rêvait tristement à son sort. Une ombre blanche vient à lui.

— Hanna ! dit Franz ivre de joie.

— Paix ! lui répond la jeune fille. Je me suis échappée un instant de chez mon père. Ne fai-

[1] Il n'est pas un voyageur qui ne s'arrête devant cette curieuse chapelle. On y voit, en peinture, le bœuf et sa victime. Saint Wolfgand, du haut d'un nuage, arrive au secours du mourant.

sons pas de bruit, on me cherche. Je vous savais ici : me voilà !

— Mais vous vous mariez dans trois jours !

— On le dit.

— Vous n'y croyez pas ?...

— Je ne sais, j'ai peur, et je prie.

— Est-ce assez ?

— Dieu fera le reste.

— Si nous joignions ensemble nos mains ! là, tous deux devant ma chapelle !...

— Je suis venue pour cela, mon ami !

O touchante simplicité des âges passés ! Mœurs naïves des temps de la foi ! La Styrienne et le chasseur, seuls sur le gazon du rivage, entourés des ombres du mystère, l'un à l'autre, et brûlants d'amour, ne s'empressaient, en ce moment, à joindre leurs mains que pour mieux implorer le ciel, et ne songeaient à rapprocher leurs lèvres que pour mieux unir leurs prières. L'amour, dans le fond de leurs âmes était un feu d'essence divine. Le ciel y descendait ses rayons.

La prière a duré longtemps, car les deux amants s'y parlaient. Hanna se lève, et veut repartir.

— Déjà ! dit Franz avec douleur.

— Il le faut bien, la nuit s'avance.

— O Hanna ! Hersbach m'épouvante. Comment a-t-il pu obtenir votre main ? Il est donc bien riche, cet homme !

— Fort riche : et tout lui réussit. Ce qu'il veut avoir, il l'obtient. Aussi, plusieurs ont eu l'idée dans le pays qu'il avait fait un pacte secret...

— Avec le diable?

—Ou à peu près. Ne répétons pas ça, mon ami. Ce ne serait peut-être pas bien; et, au surplus, je n'y crois pas.

— Ni moi non plus, mais cependant...

— Oui, on peut dire *cependant:* car il il est bien certain que depuis qu'il a reçu, au Krottensée, une touffe de plumes noires, il parle en maître et fait ce qu'il veut.

— Une touffe de plumes noires!

— Que personne ne peut toucher.

—Hanna! quelle étrange lumière! Ces plumes! *je les ai touchées*, moi!... Elles étaient au collier du terrible bœuf... et, de suite, j'ai été violemment renversé. Oui, oui, ma catastrophe s'explique. Je fus emporté... je le vois... par le démon.

— Par le démon!

— Ce bœuf!... il n'a plus reparu. D'où sortait-il? Des mains de Satan; et Hersbach, par son assistance, aura pris mes mille florins.

— Qu'il a montrés sans doute à mon père, et c'est avec cela qu'il m'épouse.

— Et j'aurais fait, moi, sa fortune!

Franz, poussant un cri de fureur, élève ses bras vers sa petite chapelle, et d'une voix forte a repris :

— Saint Wolfgand ! le souffriras-tu ?

— *Non*, répliqua la jeune fille.

Franz a cru que c'était le saint.

A cette époque, il n'y avait point d'église à Weidinger ; le temple chrétien de Saint-Gilgen où devait se marier Hanna, s'élevait à l'autre bout du lac. Hersbach avait été y donner ses ordres pour la cérémonie nuptiale qui devait avoir lieu le lendemain, lorsque, revenant au village, il aperçoit Franz devant lui.

— Arrête ! lui crie ce dernier. Hersbach ! j'ai deux mots à te dire.

— Toi, répond en ricanant le batelier hautain. Sais-tu, d'abord, comment on me parle ?

— En tirant son chapeau le premier, réplique le chasseur d'un ton d'humilité moqueuse. Puis, tu me salueras, je suppose.

L'œil de Franz, à ces paroles, était avidement fixé sur la touffe de plumes noires qui se dressait, avec je ne sais quoi de sinistre et de menaçant, au feutre vert du batelier.

— Je ne me découvrirais la tête que pour te laver la tienne, riposte le farouche Hersbach. Range-toi ! Ta vue me fatigue.

— Lâche ! la tienne me révolte. Te rappelles-tu le jour où, te croyant souffrant et blessé, j'accourais t'offrir mes services ?...

— Oui, et sais-tu ce que cela m'a prouvé ? ton imbécillité, voilà tout.

— Et moi, ton infamie. Tu t'en vantes. Prends-y garde! mon sang bouillonne.

— J'éteindrai ce feu dans le lac.

— Habits et chapeau bas! nous verrons.

— Tu veux te battre?

— Te tuer.

— Nain! tu me fais compassion.

— Géant! tu me fais horreur! Allons! moins de mots! des actions. Ce n'est pas assez que d'avoir l'insolence du crime, il faut en avoir le courage. N'es-tu qu'un double misérable?

— Si tu es aussi habile à combattre un homme qu'à diriger un bœuf, répond Hersbach avec le calme insultant du mépris, on ne tardera pas à te bâtir aussi un monument... dans le genre de ta chapelle : celui-ci sera sur ta fosse ; j'y enverrai prier les vieilles femmes et pleurnicher les petites filles.

— Merci de ta bonne intention! J'ai idée, en effet, qu'il pourra se dresser ici quelque tombeau. Tu y figureras... sous la pierre.

— Insensé! ta force : où est-elle?

— Voleur! mes florins : où sont-ils?

Hersbach, dévoré de fureur, avait ses ongles sous les dents. Ses lèvres blanches remuaient sans parler comme s'il invoquait Satan. Il a fait plusieurs pas en arrière.

— Couard! tu as peur! s'écrie Franz. Scélérat manqué! tu recules!

Une horrible imprécation est partie des lèvres du batelier. Hersbach, hors de lui, se débarrasse de sa veste, jette de côté son chapeau, et se précipite sur son rival. Ce dernier avait fait de même.

Ils étaient sur le plateau d'une petite élévation qui dominait le Wolfgandsee. Là s'engage entre eux une lutte effroyable... lutte sanglante, lutte à mort. Le robuste batelier étreignait l'adroit chasseur de ses bras nerveux, et cherchait à lui briser le crâne contre les pierres du rocher. Franz, agile et souple, résistait victorieusement à son terrible adversaire, en glissant avec art sous l'attaque. Ils n'avaient que leurs poings pour armes ; mais, au retentissement de leurs coups, on eût dit des maillets de fer. Hersbach écumait de rage ; il lui semblait que cette fois sa force habituelle lui faisait défaut. Franz, au contraire, ne s'était jamais senti une pareille vigueur ; il avait renversé l'ennemi ; et, le genou sur la gorge, il faisait jaillir le sang de ses narines... lorsque tout à coup Hersbach, étendant une de ses mains, ressaisit son chapeau sur le roc. Les fameuses plumes, à l'instant, frappent le vainqueur au visage. Dieu !... quelle inconcevable atteinte !... C'est du fer !... du feu !... C'est la foudre. Franz a perdu le mouvement, la raison, la vue. Toutes ses facultés sont paralysées ; ses muscles sont comme rompus ; ses poignets sont comme brisés. Il est précipité dans le lac.

Le jour suivant, au lever du soleil, les habitants de Weidinger étaient sortis de leur demeure pour voir partir la noce d'Hersbach. Elle devait se rendre, de grand matin, à l'église de Saint-Gilgen. Mais Hanna, cette même nuit, saisie d'une fièvre brûlante, était tombée gravement malade; et la cérémonie avait été forcément retardée de trois jours.

Ces trois jours ont paru une éternité à l'infâme batelier; ils ont passé comme un éclair pour l'infortunée Styrienne. Le ciel, pendant ce temps, s'était chargé de vapeurs glacées. Les montagnes et la forêt s'enveloppaient de neige et de givre. L'hiver déchaînait sa furie; l'aquilon mugissait sous la nue; et le lac s'était entièrement gelé.

La noce avait eu le projet de traverser le Wolfgandsee sur des barques pavoisées, selon la coutume, de bannières et de rubans; mais les barques ne pouvaient plus fendre l'onde; et les deux époux se verront forcés, vu les difficultés du trajet, de passer à pied sur le lac, dont la glace est devenue d'une épaisseur inébranlable. Un grand cortége doit les suivre.

Le délai obtenu par la fiancée est expiré. Morte ou vive, on la mariera. Hersbach ne permet plus de retards.

La noce est partie pour l'église.

Pauvre Hanna! Trois jours de ferventes prières

n'avaient donc pu toucher le Seigneur! Tremblante devant la volonté d'un père inexorable, elle est traînée au pied de l'autel. Elle entend confusément les questions que lui adresse le prêtre ; elle soupire au lieu de répondre ; et son soupir est pris pour un *Oui*. On passe à son doigt une bague ; elle n'a plus aucune idée de ce qui se fait autour d'elle. Son seul sentiment est l'horreur ; sa seule espérance, la mort.

Un grand banquet, près de l'église, a été préparé pour la noce. Hersbach qui, dans la maison de Dieu, était entré la tête nue, recouvre son front hors du temple. Hanna lève les yeux sur lui. Elle aperçoit, à son chapeau, le funeste panache noir.

— *Je suis perdue!* murmure-t-elle ; et le batelier ricanait.

Il avait fait porter une quantité de vins de toute espèce à l'auberge de Saint-Gilgen : l'auberge était aux bords du lac. Il avait convié au repas ses anciens compagnons de débauche, aussi infâmes que lui pour la plupart ; et l'on était quarante à table.

— *A la belle mariée!* s'écrie un des convives, levant son verre plein de vin.

— *Aux deux époux!* répond un vieillard.

— A saint Wolfgand! dit une voix.

D'où partait-elle, cette voix? Il ne se trouvait aucune âme pieuse à ce banquet hormis la ma-

riée ; et celle-ci, semblable à une statue de cire, était hors d'état de proférer une parole. D'où venait donc l'étrange exclamation ?...

— Oh ! oh ! dit Hersbach demi-ivre : Qui a braillé ici saint Wolfgand ? Ça sort, je crois, de l'autre monde. Au surplus, chacun ses idées. Moi je bois !...

— Et à qui ?

— *Au diable !*

— Pourquoi pas ? s'écrie l'assemblée.

Les verres se choquent à la ronde ; et chacun clame avec transport :

— Oui ! oui ! il a raison : *Au diable !*

Les plumes noires qui flottaient sur le chapeau de l'impie batelier se balancent avec orgueil. On eût dit, aux singuliers reflets qui se jouaient entre ses touffes, qu'une flamme bleue serpentait autour d'elles. Hersbach, l'œil ardent et féroce, avait un rire affreux sur les lèvres. Il ressemblait au dieu de son choix.

Hanna, oppressée, palpitante, était sur son banc presque morte. Hersbach remplit sa coupe de vin.

— Allons ! *A Satan !* belle amie !

— *A vous !* répond l'infortunée. Oui, *à vous* ! c'est la même chose.

Et, sans calcul, sans réflexion, avec un mouvement convulsif, la fiancée lève son verre...

Un grand vent soufflait sur la plage et venait

d'ouvrir la fenêtre. Le verre est lancé dans le lac.

Le batelier se lève en fureur.

— Il y a là complète démence. Que signifie ceci? Répondez! Où voudriez-vous en venir! Quel est votre espoir?...

— Saint Wolfgand.

— Encore ce nom exécré! *Femme!* je pardonne *aujourd'hui;* mais si tu continues, gare à toi! point de miséricorde *demain !*

La nuit s'avançait à grands pas.

— Il est temps que tu sois entièrement à moi, reprend Hersbach en saisissant la main de sa compagne, et la dévorant du regard avec la brutale expression du déréglement et du vice. Viens! retournons à Weidinger!

La victime a dû obéir.

— Camarades! reprend Hersbach. Vite! nos torches! et partons!

Bientôt quarante flambeaux s'allument. Chacun des convives a le sien; et chantant des refrains bachiques, la noce se remet en route.

Cependant la température était devenue singulièrement douce; le vent ne soufflait plus du nord; un brouillard, presque chaud, s'étendait sur le Wolfgandsee. Ce n'était plus une nuit d'hiver.

Mais l'état de l'atmosphère n'était certes pas ce qui occupait le batelier et ses compagnons; la

plupart d'entre eux étaient ivres ; ils continuent l'orgie sur le lac.

Les misérables avaient emporté des bouteilles et des flacons ; ils boivent le long de la route ; ils dansent bruyamment sur la glace. Leurs voix sont des glapissements ; leurs paroles sont des jurons, et leurs hymnes sont des blasphèmes.

Cette cohorte de l'abîme, entourant la malheureuse Hanna, tourbillonnait sous les brouillards comme une ronde de démons. Elle arrive auprès d'un édifice nouvellement bâti qui s'élevait des eaux du Wolfgand. C'était *la chapelle du Bœuf.* Un homme était debout sous ces murs. Il regardait passer la noce.

— Miracle ! crie l'époux d'Hanna. Voilà Franz ressuscité. Je l'avais tué cependant ; et le lac l'avait englouti. Ho hé ! dis donc ! berger Moïse ! qui t'a sauvé des eaux ?

— Saint Wolfgand.

— Toujours ce nom corné aux oreilles ! Au surplus, s'il t'a tiré d'affaire, c'est bien aimable à lui, mon enfant. Mes compliments, je te prie, à cet obligeant apôtre. Tiens ! je suis bon diable ce soir : brûle mon cierge aux pieds du *béat !* c'est mon cadeau de noce. Au revoir !

Hersbach lui a jeté sa torche ; et, avec un rire infernal, il s'éloigne de la chapelle.

— A propos ! continue-t-il en se retournant et de loin : souhaite donc une bonne nuit à

ma femme! elle en sera, je pense, touchée.

Le chasseur ramasse la torche; il met un genou en terre devant l'image du saint qui décorait la niche de son monument.

— O Wolfgand! bénis ce flambeau. Il me sauvera : tu m'inspires.

Il se relève avec transport. La torche jetée par Hersbach ne s'était ni brisée ni éteinte. Il lui semble que, tombée sur la glace, un souffle mystérieux y était venu donner un nouvel éclat à sa lumière. Une idée soudaine le frappe. Il a couru rejoindre la noce.

— Mon Dieu! murmurait-il en secret : le talisman de ce monstre le rend invulnérable; et nulle main ne peut le lui arracher. Qu'il le garde, Hanna est perdue. Qu'il le perde, Hanna est sauvée. Saint Wolfgand! prends pitié de nous!

Il se glisse à travers le cortége de Weidinger; il écarte les compagnons de la fiancée. Le voilà devant son rival.

— C'est encore moi! lui dit-il.

— Ça m'est égal, répond Hersbach.

— Ne te souviens-tu pas d'avoir entendu retentir une voix étrange à ton banquet de Saint-Gilgen?

— Oui. Laquelle était-ce?

— La mienne. J'appelais à moi *saint*...

— Tais-toi. Je ne veux plus ouïr ce nom. Tu viens me provoquer, ce me semble! as-tu encore

envie de te battre? soit : cela me réchauffera. Ne trouves-tu pas qu'il fait froid?

— Oui, et je t'apporte du feu.

Franz, à ces mots, élève sa torche, et, avant que le terrible batelier ait pu soupçonner son dessein, il l'approche de son chapeau. Le panache noir est brûlé.

La fameuse touffe de plumes a jeté des lueurs rougeâtres avant d'être réduite en cendres. Une espèce de détonation, comme le roulement de la foudre, a traversé les champs de l'espace; un horrible craquement succède. Mille imprécations y répondent. O catastrophe inattendue! la glace du lac s'est rompue; l'eau jaillit, les torches s'éteignent; et la noce disparaît engloutie.

Quelques instants se sont écoulés. Trente-neuf personnes ont péri. L'astre des nuits perçant le brouillard, jette un rayon pâle et tremblant sur la chapelle de Wolfgand. O miraculeuse assistance! un couple y est agenouillé. Franz y prie auprès d'Hanna.

Hersbach était au nombre des morts. Il portait à la cérémonie de son mariage, une belle et large ceinture de cuir à la mode des bateliers du pays. Cette ceinture s'était brisée, alors qu'il luttait contre le trépas, et s'était accrochée par une agrafe à la blanche robe d'Hanna. Franz, ayant sauvé son amie, aperçoit près de lui la bande de cuir d'Hersbach. Il se baisse, la ramasse, l'ou-

vre... Grand Dieu! de l'or!... ses mille florins!

— Quittons cette terre! dit Franz. Allons où, loin de tous regards, nous pourrons vivre seuls et en paix. Qu'on nous croie morts à Weidinger!

Et les deux amants disparurent.

On ne douta point, au hameau, qu'ils n'eussent aussi péri dans le lac. On éleva aux victimes de la catastrophe, le funèbre mausolée qui y existe encore. *La croix de la noce* fut dressée sur la petite élévation où les deux rivaux s'étaient battus, non loin de *la chapelle du Bœuf*. Les deux monuments sont voisins. Là, vient rêver le voyageur. Là, les pâtres font leur prière [1].

[1] Ce ne fut que cent ans après ce cruel événement qu'une note écrite par un prêtre, et trouvée dans un couvent de la haute Autriche, révéla le profond mystère. Ce prêtre avait marié Franz et Hanna dans les montagnes du Tyrol.

XIV

Ischel attendait l'empereur et l'impératrice. De brillants préparatifs avaient lieu pour les recevoir ; la Styrie se parait de guirlandes et de fleurs; des arcs de triomphe s'élevaient, et c'était vraiment un spectacle touchant que celui d'une population entière s'élançant avec amour et bonheur au-devant de ses souverains [1].

[1] Un arc de triomphe, pavoisé de drapeaux et de chiffres, était à l'entrée de la ville ; il offrait ce simple mot sur son fronton : *Wilkommen* (soyez les bienvenus) ; l'autre était à l'église. J'avais vu, à pareilles solennités, des arcs en toiles peintes et en décors de théâtre ; mais il s'en était offert à moi peu de plus élégants. Ceux-ci étaient tapissés de mousse, de

Par malheur, de gros nuages couraient sous les cieux. Rien ne décourageait pourtant les montagnards. Ils achevaient leurs travaux en dépit des vents et de la pluie. Leur joie et leur bonheur n'étaient pas dans l'attente d'une fête où il y aurait spectacle et plaisir; ils étaient, tout simplement, dans la vive satisfaction de posséder chez eux leur monarque. Ce monarque, c'était leur père; il y avait là plus que le prestige de la royauté, il y avait le sentiment de la famille. Leur empereur, c'était la représentation de leur patrie. Ils allaient se prosterner devant lui non-seulement comme devant leur chef, mais devant leur palladium. *Dieu, la nation, l'empereur!* Ces trois cultes ne leur sont qu'un.

Le canon retentit sur la montagne; les cloches sonnent à grande volée. La pluie cesse comme par enchantement. Le cor des chasseurs styriens fait entendre les airs chéris du pays. Les *vivat* partent de tous côtés. Ces détonations, cet airain, ces trompettes, ces acclamations ne formaient qu'un son dans les airs, un son d'enthousiasme et d'amour; l'empereur entrait dans Ischel.

Sa Majesté arrivait au pas à travers une multitude confuse qu'aucune garde n'éloignait. Ni soldats, ni sergents de ville. Pas l'ombre d'une

coquillages divers et de feuillages variés, qui, artistement arrangés, faisaient ressortir en relief des colonnes, des chapiteaux et des frises.

baïonnette. L'empereur et l'impératrice saluaient, du geste et de la voix, les populations qui, sans désordre et sans tumulte, accouraient se presser autour d'eux. Chacun eût pu saisir leur main et la porter à ses lèvres ; mais il y avait respect dans l'amour et religion dans l'enthousiasme. Ils semblaient escorter l'arche sainte.

Les montagnards avaient leurs vestes de chasseurs, leurs chapeaux verts ornés de plumes, et leurs bâtons ferrés garnis de pampre. Ces bâtons avaient l'air de thyrses. Auprès d'eux étaient les mineurs de Berneck, avec leurs toques à branches de chêne et leurs haches parées de fleurs. La musique marchait en tête.

L'air national retentit : *Dieu sauve l'empereur !* Tous les fronts étaient découverts ; et l'hymne était chanté par le peuple. Au milieu de ces masses, on voyait se mêler, sans distinction de rang, magistrats, gens de cour, nobles dames. Ce jour-là, les grands étaient peuple ; ce jour-là, le peuple était grand.

L'empereur me parut souffrant. On racontait de lui mille traits de bonté. Lors de son couronnement, et à l'époque de la grande amnistie qui honora le commencement de son règne, on mettait sous ses yeux le nom des coupables qui imploraient leur grâce ; et chacun d'eux avait son intercesseur au pied du trône. Le fameux *Confalonieri* et le célèbre *Silvio Pellico* avaient leur

avocat près du prince. Vint le tour du Français *Andryane*, et nulle voix ne s'élevait.

— Quoi! sans soutien! dit l'empereur. Personne ne parle pour celui-ci. Eh bien ! je plaiderai sa cause.

On n'a pas besoin d'ajouter que ce fut une cause gagnée [1].

Lors des inondations du Danube, en 1830, Ferdinand Ier s'exposa pour secourir les victimes. A l'époque du choléra, son auguste père, François II, arrivant à *Schœnbrunn*, trouva sa demeure entourée de palissades et de parapets. On avait voulu isoler la résidence impériale.

— Jetez ces ouvrages à bas! dit l'empereur mécontent; je viens partager les dangers de mon peuple; et tout doit nous être commun. Le fléau est ici pour tous.

Un jour, seul à pied dans la rue, il rencontre un convoi de pauvre. Personne ne suivait le mort.

— Le malheureux! dit le monarque : pas un seul être à ses funérailles! pas un hommage à son cercueil! Eh bien! l'empereur y sera! l'empereur priera sur sa tombe.

[1] Quelque temps avant l'amnistie, la femme de *Gonfalonieri* sollicitait la grâce de son mari. « Pas encore! dit l'empereur; « mais soyez tranquille! il ne courra aucun risque : il est « mieux entre mes mains que je ne l'aurais été dans les « siennes. »

Il y fut, et Vienne applaudit.

Encore un trait de François II. Il se rendait à *Luchsenbourg,* forteresse curieuse élevée au milieu d'un lac. Sans suite et sans gardes, il s'amusait à conduire lui-même une barque. Il y en a beaucoup sur ces rives. Un villageois s'approche et l'appelle; il le prend pour un batelier.

— Hohé! passez-moi! lui crie-t-il.

— Volontiers, répond le monarque.

Le paysan s'assied tranquillement dans la nacellé; et le souverain la dirige.

— Combien vous faut-il maintenant? dit le rustre arrivé au but, et tirant sa bourse.

— Rien, mon ami, répond l'empereur.

— Vous ne menez donc point par état?

— Si fait. Je mène... mon royaume.

François II était reconnu. Le villageois, tombant à genoux, remit sa bourse dans sa poche, et le prince y joignit la sienne. Ce ne fut point le passager, ce fut le batelier qui paya.

Et comment le peuple n'aimerait-il point de pareils maîtres! Aussi l'empereur Ferdinand, étant à Ischel, en 1837, et désirant un coin de terrain pour faire une route de promenade auprès du lac *Hallstadt,* fit demander au paysan propriétaire combien il voulait en avoir.

— Un gros écu à l'effigie de Sa Majesté, répondit le bon Styrien, pour avoir le portrait de mon roi.

On désirait, aux fêtes d'Ischel, illuminer les lacs voisins, et les faire voir à l'empereur avec leurs cadres de montagnes, couverts de feux et de lumières; mais Sa Majesté ne voulut point permettre cette dépense, et se contenta d'une simple promenade au Wolfgandsee. Les pays d'alentour s'y étaient rendus. Je ne décrirai ni les arcs de triomphe, ni les joutes sur l'eau, ni les harangues préparées qui signalèrent cette journée ; ces choses-là se ressemblent partout. Ce que je n'avais pas vu ailleurs, c'était le puissant chef d'un grand empire circulant sans aucune espèce de gardes, à travers une population immense, en donnant le bras à son auguste compagne avec la simplicité patriarcale des premiers âges du monde. Il y avait joie sur les visages, et vérité dans les transports.

J'avais suivi LL. MM. dans une des voitures de l'archiduchesse. Marie-Louise était avec l'empereur et l'impératrice. La journée fut magnifique. Le soleil sembla vouloir être de la partie pour fêter aussi le monarque ; il s'était couché derrière la montagne : tout à coup l'horizon s'enflamme ; et tandis que les vallées, les prairies et les bois se couvraient des teintes du soir, chaque pointe de rochers se revêtait d'un manteau de feu qui illuminait les montagnes. Ces illuminations étaient celles d'un Dieu. Ce n'étaient plus là des torches de cire ou des feux de Bengale, c'étaient des

pics entiers qui brûlaient, des espèces de volcans qui jetaient des flammes. Le lac reflétait de toutes parts cette représentation de joyeux incendie et ces tableaux d'apparitions lumineuses ; on eût dit que la nature elle-même s'enchantait de son décor, tant elle en variait les splendeurs. De blanches vapeurs couraient parfois sur les crêtes ardentes des monts, comme des gazes transparentes ; puis, elles fuyaient et ne laissaient plus derrière elles que des couleurs adoucies, des lumières violettes et roses ; le firmament s'offrait radieux comme la contrée qu'il embrasait de ses flambeaux : nous l'étions aussi comme lui.

La vie est-elle autre chose qu'une alternative de jouissances et de regrets, quand elle n'est pas une suite continuelle de peines ! Il fallut dire adieu à Ischel. J'en éprouvai un véritable serrement de cœur. Admis dans les réunions intimes de l'archiduchesse Marie-Louise, que de fois j'y avais lu des fragments de mon voyage d'Allemagne !... que de fois aussi Sa Majesté s'était plu à me mener, elle-même, visiter ce que les environs d'Ischel offraient de plus poétique. Oh ! que je lui devais de beaux jours !

Lintz est une cité remarquable ; mais je n'y jetai qu'un coup d'œil rapide ; et je n'y passai qu'une nuit. J'avais ouï parler des ruines de *Reichenstein* appartenant au comte de *Starhemberg*, et situées sur la rive gauche du Danube à quelque

distance de Lintz. J'eus la fantaisie de m'y rendre, et, me procurant un cheval, je partis, seul, pour Reichenstein.

Je ne connaissais point le pays ; je comprenais assez mal les indications qui m'étaient données en patois allemand par les paysans que j'interrogeais de droite et de gauche; je m'arrêtais ou m'écartais à chaque instant pour mieux considérer les sites enchanteurs qui s'offraient à moi ; et je ne savais plus où j'allais. N'importe! Je cheminais toujours, me disant tout bas : « C'est égal! si je ne vois pas Reichenstein, je n'en aurai pas moins fait une promenade ravissante, et le principal but est rempli. » Mais mon *bucéphale* de louage ne paraissait pas aussi charmé que je l'étais de mes explorations romantiques ; il ne trouvait sans doute pas, comme moi, qu'il y avait un charme doux et mélancolique à s'égarer dans les montagnes ; il eût préféré, ce classique ! à la poésie des rochers, le râtelier de l'écurie.

Tout entier à mes rêveries, je n'avais pas remarqué que le ciel s'était graduellement obscurci, que le tonnerre grondait au loin, qu'il s'élevait un vent d'orage, et que déjà de larges gouttes d'eau courbaient le feuillage des bois. Au surplus, quand je m'en serais aperçu je n'aurais pas reculé devant la tempête ; elle entrait si naturellement dans mon cadre ; elle s'harmonisait si admirablement avec la solitude sauvage où je chevauchais

au hasard ! L'orage était le bienvenu. C'était un hôte de circonstance, un ami de mon goût, une figure à ma guise. A sa voix, je me réveillai : en fus-je troublé? nullement. S'il n'avait tombé de la pluie, je lui aurais tiré mon chapeau.

J'aime la foudre et les éclairs ; j'aime l'ouragan déchaîné ; j'aime les nuées blafardes et bleuâtres courant sous les cieux, en désordre, avec le sifflement des bourrasques. J'aime la nature effrayée. La tempête est, pour moi, sublime. Rien ne m'y déplaît... que la pluie.

Mon admiration pour les éléments bouleversés ne tarda point à être trempée jusqu'aux os. Je fis galoper ma monture ; et la poésie du moment lui fut de plus en plus désagréable. Efflanquée, presque à jeun peut-être, elle avait plus besoin de nourriture que de courses.

Nous arrivâmes enfin, tous les deux, couverts de boue et dans un état déplorable, aux ruines de Reichenstein. Il y avait alentour de magnifiques cascades ; mais un supplément d'eau ne nous était pas nécessaire. J'espérais, sous les restes du vieux manoir, trouver un gîte, où, loin de tous regards, le cheval et le cavalier, qui n'étaient présentables ni l'un ni l'autre, pourraient sécher poils et habits. Hélas ! ni chambre pour moi, ni étable pour lui. Nous n'avions devant nous que des ruines. Elles étaient admirables, il est vrai, pour le peintre enthousiaste et poëte, mais peu

confortables, il faut l'avouer, pour le pèlerin las et transi. Mon coursier secouait ses crins ; et moi j'égouttais mon manteau. Nous faisions tous deux pauvre mine.

Je me flattais, du moins, de ne prêter à rire à personne, au milieu de ces ruines désertes, où , sans doute, âme qui vive ne se donnait, par un temps pareil, le divertissement de la promenade. Autre erreur : j'aperçois, à travers les ombres du bois, des calèches qui, prises par l'orage, étaient venues se réfugier au même lieu. Mon cheval se mit à hennir ; il sentait près de lui des compagnons d'infortune. Ne pouvait-il donc pas y avoir, par là, quelque toit pour l'abriter? Oui, il s'en offrait un, devant nous, en bon état et bien conservé. J'y cours : c'était une chapelle.

Les calèches, arrivées à Reichenstein, y avaient amené le comte et la comtesse de Starhemberg, propriétaires du domaine, le prince et la princesse *Kaunitz-Rietberg,* le maréchal Marmont , duc de *Raguse,* le prince et la princesse *Kourakin.* Cette brillante société était, ce même jour, en partie de chasse; et, fuyant comme moi la bourrasque, ils étaient accourus où j'étais.

Surcroît d'embarras et de peines ! Je ne pouvais ni ne voulais aller me mêler à cette élégante réunion qui n'était ni trempée, ni transie ; dont les calèches avaient pu se fermer, et qui passait riante et joyeuse au pied des murs du vieux cas-

tel. Je la suivais de loin à l'écart ; j'avais attaché mon destrier à un arbre ; et, me faufilant sous les ombres, entortillé dans mon manteau qui n'était rien moins que gracieux, et à qui il manquait en outre le mérite d'être imperméable, je ressemblais à ces brigands d'ancien mélodrame qui conspiraient sous les décombres et dissimulaient dans les bois.

O surprise ! à une extrémité des ruines de Reichenstein, il se trouvait un angle de bâtiment où étaient des chambres habitables. Il en sort tout à coup un vieux prêtre. Oh ! ce ministre du Seigneur, logé là parmi des débris, apparu au feu des éclairs, et surgissant au bruit de la foudre, était le complément du tableau. J'oubliai que ma contemplation poétique pouvait me conduire plus tard... à une fluxion de poitrine. Je me redressai, grelottant ; j'étais brûlant d'enthousiasme.

Le prêtre, après avoir introduit les princes, princesses, châtelain et maréchal, dans la partie conservée du manoir, les conduisit à la chapelle. Je marchais derrière eux à la façon de ces héros du *Magasin des enfants*, ou de madame Delaunoy, qui, grâce à une bague ou à un chaperon, s'insinuent partout invisibles. On ne me vit point, je suppose ; ou plutôt, peut-être, on ne daigna point me remarquer. La jolie princesse Kourakin fut la seule qui, par moments, jeta quelques regards furtifs sur moi. Je piquais sa curiosité. Elle me

l'avoua à Vienne, où, plus tard, je la retrouvai. Quoi qu'il en soit, à Reichenstein, j'évitai ses yeux avec soin ; quel dommage ! Ils étaient si beaux.

La chapelle de Reichenstein a un tombeau des plus curieux et une histoire des plus dramatiques. Les dames prièrent l'ecclésiastique de raconter l'ancienne légende. Il obéit et commença. Mais quelle torture pour moi ! Il ne parlait que l'allemand ; et je perdais une partie de ses récits. N'importe ; j'en saisissais assez pour en être vivement pénétré ; et puis, qu'il était poétique, en ce moment, ce religieux vêtu de noir, remémorant sa vieille chronique avec une solennité majestueuse, aux clartés de la tempête, en mêlant sa voix aux tonnerres, et, sous l'abri du crucifix, remontant au loin dans les siècles !... Là, sous mon humide manteau, les bras serrés sur la poitrine, en pèlerin du temps des croisades, j'aurais pu me croire aux vieux âges !

Or, écoutez ! Voici la légende [1] !

L'enfant muré.

En ce temps-là, sous les murs du beau castel de Reichenstein, s'était retiré le noble chevalier

[1] La princesse Kourakin voulut bien m'en répéter les détails à Vienne, je les aurais mal écrits sans elle.

Henne, après avoir combattu toute sa vie pour *son Dieu, sa dame et son roi.* Il avait près de lui sa compagne, la bien-aimée de ses beaux jours. Mais son fils était à la guerre. Son fils Rudolf, à l'exemple d'une quantité de chevaliers chrétiens, emporté par une ardeur à la fois sainte et belliqueuse, avait été s'enrôler à Rome sous les bannières de don Juan d'Autriche, pour aller combattre les Turcs; et de fatals bruits circulaient. Selon eux Rudolf était mort.

Les années, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent point. Le vieux suzerain, constamment heureux dans ses entreprises, avait vu la fortune lui sourire pendant la plus grande partie de sa vie. Hélas! arrivé à l'âge où le repos et le bonheur sembleraient dus à une honorable carrière, les agitations les plus cruelles étaient venues l'accabler. Deux ans de suite, il avait vu la grêle ravager ses moissons, l'incendie détruire ses fermes, et les maladies décimer ses troupeaux. Tout allait de mal en pis dans ses domaines. Il avait des procès et des dettes; et, pour complément de supplices, il tremblait pour son fils unique.

Il existait, dans le pays, une tradition superstitieuse à laquelle certains esprits ajoutaient foi. On assurait que, dans le château de Reichenstein, pour chasser au loin l'infortune et fixer la prospérité, il n'y avait qu'une chose à faire : mais la

chose était effroyable. Il fallait prendre un enfant âgé de *cinq ans*, de jolie figure et bien fait de taille, le tuer au clair de la lune, et, dans l'intérieur du manoir, murer le cadavre sanglant.

Un soir le chevalier Henne se promenait avec sa femme sous les arbres de la forêt voisine. De grosses larmes roulaient dans ses yeux; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine; et de plaintives exclamations s'échappaient de ses lèvres.

— Tout m'accable, dit le vieillard, j'ai encore eu d'affreuse nouvelles. Rudolf aura péri sur mer.

— Rien n'est positif, mon ami, répond la châtelaine tremblante.

— Non : mais c'est plus que présumable. D'ailleurs, l'adversité me poursuit. L'anathème est sur ce château...

Il frappe son front et s'arrête. Puis, avec un sourire amer, il reprend presque malgré lui :

— Si j'y avais muré un enfant, comme la tradition l'indique, un enfant âgé de cinq ans, beau, bien fait, au clair de la lune!...

Il s'interrompt, aussi indigné qu'effrayé de sa pensée; elle avait été involontairement arrachée à sa douleur paternelle... Sa compagne, aussi accablée que lui, répète machinalement les fatales phrases... « *Enfant muré!... âgé de cinq ans!... beau, bien fait, au clair de la lune!...* » Ses esprits n'étaient plus à elle.

Un garde écoutait l'entretien. Il s'éloigne, il

avait frémi. Ce garde s'appelait *Scharstein*. Le suzerain a entendu le bruit de ses pas ; il le reconnaît et l'appelle ; il a un ordre à lui donner.

— Demain, avant le point du jour, lui dit le suzerain, tu rempliras un panier du meilleur gibier de mes domaines ; et tu le porteras de ma part à l'évêque de Lintz en me recommandant à ses prières. Puissent-elles me rendre mon fils !

Le garde-chasse s'incline en signe d'obéissance, et retourne vers sa cabane. Scharstein, fils de bons laboureurs, avait reçu naguère une éducation distinguée, et devait entrer dans les ordres : mais son goût l'ayant porté vers l'état militaire, il était parti pour l'armée ; sans doute il y eût fait son chemin, si une blessure grave n'était venue l'arrêter au milieu de sa carrière. Le soldat revient dans sa famille ; il la trouve entièrement ruinée. Il se voyait dans la misère et privé de toute ressource, lorsqu'un emploi de garde-chasse vint à vaquer à Reichenstein. Il le sollicita et l'obtint. Il épousa alors une jeune fille du pays, née dans une classe bourgeoise, jolie, assez bien élevée, mais sans fortune comme lui. Le sire de Reichenstein était plein d'égards pour ce jeune couple, et le traitait avec une distinction particulière. Scharstein avait un petit garçon, nommé *Péters*, que tout le village admirait, tant il était beau de taille et de visage : le chevalier Henne en était continuellement occupé ; il le regardait même souvent

avec un intérêt singulier. Quelle était sa pensée secrète ?

Scharstein est sur le seuil de sa porte. Il n'a songé pendant son trajet qu'aux funestes paroles qu'il a entendues dans le bois. Il s'est rappelé l'étrange attention que faisait le châtelain à Péters. Scharstein a la tète troublée, et un frisson court dans ses veines.

L'enfant vient au-devant de son père ; et, se précipitant dans ses bras :

— Papa, embrasse moi ! lui dit-il ; et fais-moi un joli cadeau !

— Pourquoi un cadeau, cher petit ?

— Parce qu'aujourd'hui j'ai cinq ans.

Scharstein, à ces paroles, tressaille. Il regarde attentivement son fils ; et, à la clarté de la lampe et du foyer qui éclairaient sa chaumière, il le trouve plus beau que jamais. Saisi d'une invincible terreur, il devient pâle comme la mort.

— *Cinq ans !* l'âge voulu ! se dit-il.

Il marche à grands pas dans sa cabane avec les ardeurs de la fièvre. Il suffoque, il a besoin d'air. Il ouvre brusquement la fenêtre.

— Quel clair de lune ! reprend-il. Femme ! il est affreux : n'est-ce pas ?

La compagne du garde-chasse, Wilhelmine, étonnée du trouble extraordinaire de son mari, de l'égarement de ses traits et du désordre de son langage, répond d'un ton simple et naïf :

— Que veux-tu dire, mon ami? La lune est superbe, ce soir.

— *Superbe!* elle me fait frémir.

— Aurais-tu bu, mon pauvre Scharstein? M'est avis que tu déraisonnes.

— Non, je n'ai pas bu, Wilhelmine. Mais, vois-tu, j'ai une horrible pensée dans la tête. Du reste, elle n'y est venue ni seule ni par hasard. En tout cas, je n'oserais te la répéter. Tu sais que notre maître a encore reçu de mauvaises nouvelles de là-bas. Pourquoi diable aussi s'est-il séparé de son fils? Et le seigneur Rudolf, à quel propos va-t-il si loin? On n'est vraiment heureux qu'avec les siens et chez soi. Il l'adore son noble enfant; et, pour le retrouver... qui sait!... il peut être capable... de tout. Tiens, dorénavant, chère amie, ne perds jamais le nôtre des yeux : ne le quitte pas d'un instant!

Scharstein avait un air solennel. Il joignait les mains devant sa femme dans l'attitude effrayée d'un suppliant. Wilhelmine s'est prise à rire.

— En vérité, ce soir tu es fou. J'étais contente et tu m'attristes. Oui, j'étais contente : car, à midi, j'ai rencontré notre bon maître ; ils nous veut plus de bien que jamais.; il a caressé notre petit garçon ; il s'est informé de son âge.

— *De son âge!...*

— Oui, continua Wilhelmine ; et maintenant ma joie est troublée. Car je n'ai rien compris, mon

ami, à tout ce que tu viens de me débiter, à propos du clair de la lune, et en réponse au pauvre Péters qui espérait de toi un cadeau, vu qu'il a aujourd'hui cinq ans...

— *Cinq ans!* interrompit Scharstein d'une voix de tonnerre : eh! je le sais bien qu'il a *cinq ans :* pourquoi me l'avoir répété? Il y a encore là quelque chose d'étrange et de fatal; nous ne nous parlons plus comme d'habitude. C'est un pressensentiment, j'en suis sûr. Et me raconter en ce moment ta rencontre de ce matin!... dois-je trouver cela naturel? Péters! mon enfant! viens ici. Tiens, ma femme! regarde-le! En pourrait-on trouver un plus beau!... Mais ferme donc cette fenêtre! il fait un clair de lune infernal.

Wilhelmine, à son tour, frémit. Il y avait quelque chose de communicatif dans l'inconcevable démence du garde. Elle referme la croisée. Le père s'assied au coin de la cheminée, après avoir déposé son fusil dans un angle du bâtiment. Il prend Péters sur ses genoux.

— Oh! que je t'aime! dit-il en passant ses doigts dans les beaux cheveux blonds de son fils. Que je t'aime! je n'ai que toi. Notre châtelain, lui aussi, n'avait qu'un enfant pour soutenir et charmer sa vieillesse. Pauvre homme! comme il doit souffrir!

— Veux-tu souper? demande Wilhelmine.

— Non, je ne pourrais manger : tais-toi!

Il se lève, se remet à marcher de long en large,

reprend son fusil, le tourne et le retourne en sa main sans intention et sans but, se rassied près de la fenêtre, et tout bas, s'adresse ces mots :

— Si Péters était sur le point de m'être enlevé, et qu'on me dit : *Un crime* ou *sa mort!* Que ferais-je? *Un crime?* PEUT-ÊTRE.

— Tu me fais peur ! dit Wilhelmine.

— Je le crois bien, répond le garde. Je viens de me faire peur aussi.

— Tu te parlais tout bas, Scharstein?

— Et je me répondais : *Peut-être.* Autant valait *oui* tout de suite. C'est infâme! Où donc est Péters?

— Perds-tu la vue comme l'esprit? réplique avec humeur Wilhelmine cherchant à s'irriter contre son mari pour sortir du sentiment d'effroi qui la dominait elle-même. Péters est là; il est devant toi.

— Y sera-t-il longtemps? dit Scharstein.

— Il ne peut pas toujours rester à la même place, appuyé contre la muraille.

— *La muraille!* s'écrie Scharstein. Quels mots te viennent à la bouche! Femme, cela est évident, il y a ici quelque mauvais esprit qui te les souffle. Tout cela me brise et me tue. Tu as raison, je deviens fou. Écoute! je pars cette nuit. La volonté de Dieu soit faite!

— Où dois-tu aller, mon ami?

— Je vais à l'évêché de Lintz.

— Quoi faire ?

— Y porter du gibier. Je demanderai en retour des prières au prélat pour que le fils du maître revienne. Car il n'est nullement prouvé qu'il ne puisse point revenir ce fils. Quel bonheur si, à cet effet, il ne fallait que des prières!

— Est-ce qu'il y aurait d'autres moyens?

— Mais tais-toi donc! tais-toi, malheureuse! je te dis que les mauvais esprits sont sur tes lèvres. Tout ce que tu dis est horrible.

— Eh bien! je ne parlerai plus, réplique Wilhelmine indignée! je m'en vais : tu me rendrais folle.

Elle sort et emmène son fils. Le garde reste seul, saisit un énorme flacon plein d'eau-de-vie; et, pour chasser les affreuses images qui le poursuivent, il se hâte de le vider. Peu à peu ses terreurs se calment; il ne songe plus qu'à exécuter la commission du sire de Reichenstein; il va chercher ses provisions de gibier, remplit un panier de ce qu'il a de meilleur, charge ce panier sur ses épaules d'Hercule, et part pour la ville de Lintz, avant que le jour n'ait paru.

Arrivé au but de sa course, il est admis près de l'évêque; et, sa mission terminée, il allait retourner au castel, quand le prélat le fait rappeler.

— J'attends un courrier, lui dit-il; ne repartez que la nuit prochaine; j'aurai peut-être ce soir quelque heureuse nouvelle; et demain matin, si

Dieu exauce ma prière, vous pourriez rapporter le bonheur à Reichenstein.

Scharstein retarde son départ. Il laisse passer la journée; et vers le soir le prélat lui remet une lettre.

— Voici une dépêche importante! lui dit le ministre du ciel; elle m'arrive de Vienne; elle est adressée à votre maître; et je suis chargé de la lui faire passer promptement. Nul doute qu'il n'y soit question du jeune Reichenstein. Mais je ne sais rien du contenu de ce message, et ne me permettrais pas de l'ouvrir. Puisse-t-il exaucer nos vœux! Partez! Et que Dieu vous conduise!

Scharstein, au lever de l'aurore, était au pied du lit de son maître. Il lui présente la dépêche; et le châtelain rompt le cachet.

— Mon Dieu! s'écrie Henne hors de lui, mon Dieu! c'est à genoux qu'il faut lire. Mon fils m'écrit lui-même... Il existe! Mon fils! O miracle imprévu! Chargé par don Juan d'Autriche d'une haute mission à Vienne, il revient, il n'a point péri. Rudolf va m'être rendu. Scharstein, conçois-tu mon bonheur! A genoux donc aussi comme moi! Remercions ensemble le ciel. Puis, voici ma bourse! elle est pleine: un bien autre trésor m'arrive. Et c'est toi, messager de bonheur, c'est toi qui me l'annonces!... A genoux!

Il pleurait et riait tour à tour, pressait son garde entre ses bras, se prosternait et se relevait

alternativement, sans pouvoir demeurer en place. La joie, ainsi que le malheur, a son désordre et sa folie.

Scharstein retourne à son logis ; il se sentait heureux du bonheur de Reichenstein. Sa bourse était pleine d'or, et il songeait avec ravissement aux nouveaux transports qui allaient l'accueillir chez lui. Il entre, en chantant, sous son toit.

Quelle épouvante le saisit ! Sa compagne, ordinairement si prévenante et si tendre, a poussé un cri lamentable en l'apercevant ; et, loin de courir à sa rencontre, elle s'est enfuie et cachée. Il s'élance vers Wilhelmine ; il ne comprend pas bien encore à quelle étrange circonstance il peut devoir un tel accueil ; mais un instinct du cœur lui dicte cette première exclamation partie de ses lèvres comme un premier coup de tonnerre :

— Femme ! où est mon fils? Où est-il?

Wilhelmine tombe à genoux.

— Prends ton fusil ! Scharstein ! et tue-moi !

L'œil du garde lançait des flammes. Un tremblement convulsif agitait ses membres ; il saisit son infortunée compagne par le bras, la relève avec violence ; et, d'une voix sourde, répète :

— Mon fils ! Je te demande mon fils !

— Tue-moi ! Je n'ai pas d'autre réponse.

— Il est donc mort ?

— Il a disparu.

— Depuis quand ?

— Depuis hier soir.

Elle retombe prosternée. Ce n'est plus qu'au milieu des sanglots et en se tordant les bras de désespoir, qu'elle continue son récit.

— Il était là, sur le préau. Je ne l'avais quitté qu'un instant... J'étais à soigner nos bestiaux. Je croyais qu'il suivait mes pas. Tout à coup, je m'aperçois qu'il tarde à me rejoindre. Je sors inquiète ; je ne le retrouve plus où je l'avais laissé. Je l'appelle : point de réponse. Je cours dans le village, au milieu des champs, au bois, dans la campagne, partout ; personne ne l'a rencontré. Je passe la nuit entière, ici et là, le demandant à tout le pays... Vois ! misérable que je suis, je n'ai plus ton fils à te rendre ! et je suis encore vivante !...

Scharstein l'interrompt avec une rage concentrée et un accent à peine intelligible. Il ne frappe ni ne s'agite : immobilité terrifiante : car si l'extérieur est glacé, l'intérieur est un volcan.

— Femme ! que t'avais-je ordonné ? Te rappelles-tu mes paroles ? *Ne le quitte plus d'un instant !* C'est vrai : tu mérites la mort. Mais ce n'est pas toi que je tuerai... Pas toi la première du moins !

— Grand Dieu ! *pas la première !* et quel autre ?...

— Paix ! indigne mère ! tu n'as plus le droit de m'adresser de questions ! tu ne mérites plus de réponses. Encore une parole, pourtant : Lors-

que tu cherchais le pauvre Péters, cet enfant qui m'était si cher, et que tu n'aimais pas comme moi...

— *Que je n'aimais pas comme toi!* répète Wilhelmine avec une plainte déchirante.

— Silence ! laisse-moi achever. Quand tu courais la nuit à travers les champs et les bois, la lune brillait, je suppose ?

— Quel horrible accent !

— Point de phrases. La lune brillait : n'est ce pas ?

— Oui : elle est au plein.

— Il est mort !

Scharstein a prononcé ces derniers mots avec les cheveux dressés sur la tête, les yeux sortis de leur orbite, et une pâle horreur sur le front. En ce moment les cloches du hameau sonnent à grande volée. Du côté du château quel bruit extraordinaire!... Ce sont de joyeuses clameurs.

— Scharstein ! s'écrie un villageois, ami de la maison, et accourant vers le malheureux couple. Entends-tu ?... Sais-tu la nouvelle ?...

— Je sais tout.

— Ce n'est pas possible. Le fils de monseigneur vient d'arriver à l'instant ; juge de la joie du château ! Le père a revu son enfant,

— *Le père a revu son enfant!* répète le garde avec un épouvantable rire. Eh bien ! le contraire est ici.

— Que nous aurons de belles fêtes ! reprend le paysan du hameau, sans avoir écouté Scharstein. C'est un beau jour que celui-ci !

— Vous trouvez ! réplique le garde en armant son fusil d'un front calme. Monseigneur se sera peut-être préparé ce beau jour par une belle nuit. Eh bien ! nous tirerons pour la fête.

Wilhelmine, glacée de terreur, lève un œil hagard sur son mari. Le villageois n'a rien compris au singulier langage du garde. Il sort. Les deux époux restent seuls.

— Voici de l'or ! continue froidement Scharstein en tirant de sa poche la bourse que lui avait remise le sire de Reichenstein. Fais-moi du feu ! je veux le fondre.

— Et pour en faire quoi ?

— Des balles.

— Sainte Vierge ! murmure tout bas Wilhelmine. Le malheureux n'a plus sa raison.

— Et tu sens bien, continue Scharstein les bras croisés sur la poitrine, que le gibier tué avec un pareil métal vaudra son pesant d'or ! Tu le comprends : n'est-il pas vrai ?...

— Oui, dit Wilhelmine effarée.

— Allume donc du feu ! hâte-toi !

Et la pauvre mère obéit.

En toute autre circonstance, elle eût fait des observations sur l'étrange idée de Scharstein : elle eût demandé d'où venait cet or, et pourquoi

il s'en défaisait ainsi. Mais tremblante, atterrée, coupable, et se condamnant à une obéissance passive, elle ne se permet plus en ce moment ni réflexion ni parole. Elle est à l'œuvre commandée. Qu'est-ce?... et pourquoi?... que lui importe!

Scharstein a quitté sa chaumière. Allant continuer dans les bois son service de garde-chasse, il gravit les coteaux, franchit les ravins, marche, comme le Juif-Errant, sans route et sans but, marche uniquement pour marcher : il ne sait nullement où il va ; il ne veut même pas le savoir. Il avance, tourne, recule. Il semble ne craindre qu'une chose, c'est de s'arrêter : car il n'y a que pensées lorsqu'il marche, il y aura actions s'il s'arrête.

Cependant les bruyantes acclamations du château retentissaient à son oreille, et, traversant l'espace avec rapidité, arrivaient à son cœur, comme des flèches brûlantes.

— Que de bonheur sous ces murailles! se disait-il en grinçant les dents et continuant sa course vagabonde. Là ! quels transports ! que de caresses ! et là, *sous ces mêmes murailles*, mon fils dort du sommeil éternel ! »

Il passe la journée dans les bois, fuyant l'approche des humains, essayant de fermer l'oreille à toute espèce de bruits, et, semblable aux bêtes féroces, cherchant de ténébreuses tanières...

— *Mais si mon fils était rentré!* A cette pensée

soudaine, il recourt chez lui. Il entre : aucun bruit, point d'enfant. L'enfant a disparu pour jamais.

L'infortuné parcourt sa demeure ; aucun feu n'y était allumé, aucune lampe n'y brûlait ; le seul flambeau qui en éclairait l'intérieur était encore la lune dont les rayons se glissaient à travers la fenêtre. Oh ! quel tableau s'offre à Scharstein ! Wilhelmine, sa pauvre compagne, est étendue sur le carreau. La malheureuse mère n'avait pris aucun aliment de toute la journée ; elle avait fini par tomber en défaillance auprès du réchaud où, par ordre de son mari, elle fondait les pièces d'or ; et peut-être était-elle morte.

Scharstein, du bout de son fusil, la pousse, et croit la réveiller. Il se la figure endormie ; et ce sommeil redouble sa rage. Mais, la remuant de nouveau, il reconnaît qu'elle est complétement inanimée. Wilhelmine avait les mains appuyées sur sa bouche. Il se penche vers elle et regarde ; la malheureuse mère s'était évanouie en pressant contre ses lèvres une mèche de cheveux blonds. C'étaient les cheveux de son fils.

Une larme est venue rouler sous les paupières ardentes du garde. Il contemple avec un douloureux attendrissement les traits décomposés de sa femme. Que de souffrance y est empreinte !

— Ah ! *elle l'aimait comme moi !* dit l'infortuné

avec l'accent du repentir. Wilhelmine ! je désavoue mes paroles. Pauvre amie ! j'ai eu tort : pardonne !

Mais son amie n'entendait plus.

— Que j'ai été rude pour elle ! reprend-il lentement : pour elle , si douce et si tendre ! elle, mes premières amours !... la joie de mes belles années !... Il ne me reste qu'elle pourtant !

Et se courbant vers sa compagne, il dépose un baiser sur son front.

— Ici, continue-t-il en se relevant, il n'est plus pour nous de bonheur. Wilhelmine, serais-tu morte ?... M'as-tu vraiment quitté tout à fait ?... Tu as eu raison, Wilhelmine : je t'aurais fait mourir, moi méchant ; je ne puis plus être *bon* sur la terre, je serais même indigné de l'être. Et puis, j'ai un devoir à remplir : un devoir atroce, exécrable. Je t'aurais torturée de nouveau. Si tu es partie, Wilhelmine ! si tu m'as laissé là ! tant mieux.

Il s'approche du réchaud éteint : ses ordres avaient été exécutés. L'or de la bourse était fondu ; et il y avait trois balles de faites.

— Trois ! c'est assez ! murmure-t-il. Adieu ! dors en paix, Wilhelmine. Adieu ! prie pour moi dans le ciel !...

Il prend sa carabine et la charge. L'or y a remplacé le plomb.

— J'avais bien besoin d'être seul , poursuit-il

l'arme sur l'épaule. Je suis mieux : je me trouve libre. A moi, mes derniers compagnons! A moi, le crime et la vengeance!

Il s'élance vers le manoir.

— Noble sire de Reichenstein! ajoute-t-il d'une voix rauque, attends! je te rapporte ton or : cet or avec lequel tu payais mon sang. Infâme! je te le rendrai. Tu en as fait ma récompense : j'en veux faire, à mon tour, la tienne.

Il longe les murs de l'enceinte féodale. Elle était, magnifiquement éclairée au dedans. Scharstein pénètre dans les jardins particuliers qu'affectionnait le châtelain. Hélas! une impitoyable destinée venait d'y conduire le chevalier Henne. Fatigué des fêtes et du monde qui l'empêchaient d'être tout entier à son fils, le vieillard s'y dérobant un instant, et prenant Rudolf par le bras, l'avait entraîné seul, sous les murs du château, pour mieux le posséder à son aise.

— Te voilà! disait l'heureux père ; plus de souffrances maintenant. Le bonheur est fixé sous nos murs.

Scharstein a entèndu ces mots. Il comprime un cri de fureur, arme sa carabine, la pose sur son épaule, et, à travers un taillis qui le cache aux regards, vise le fils du châtelain.

Le coup allait partir. Celui qu'il veut tuer se retourne... Le garde-chasse tressaille à la vue du charmant visage de Rudolf, éclairé par les rayons

de la lune. *De la lune!* Oh! c'est cette fatale clarté qui ramène l'assassin à ses frénétiques pensées. Il tire ; une victime tombe.

Mais ce n'est pas celle qu'il avait couchée en joue. Une branche d'arbre a dérangé le canon de sa carabine. Le trouble du meurtrier ne lui a pas laissé la faculté de bien assurer son coup. Le fils a échappé à la mort ; c'est le père qui est frappé.

L'assassin consterné prend la fuite.

— Malédiction ! se dit-il. Le misérable père que je voulais condamner sur cette terre au supplice de pleurer nuit et jour son fils en larmes de sang, de mourir dans le désespoir, et de s'éteindre dans les tortures : il ne souffre plus, au contraire ! j'ai mis un terme à toutes ses peines ! Il ne connaîtra plus aucun déchirement de l'âme ! le voilà hors des maux d'ici-bas ! Je viens de manquer la vengeance, et je n'ai réussi qu'au crime...

Il reprend sa marche désordonnée à travers les champs et les montangnes. Le point du jour le retrouve auprès d'un verger qui avoisinait un petit bois. Il y a vu de hautes herbes ; il y entre sans savoir à quelle fin ; il s'y jette à terre et s'y roule dans les convulsions de l'égarement et du remords. Tout à coup, sous un arbre à fruit , sa main heurte un objet étrange ; il se redresse comme le serpent sous le pied du voyageur ; un rugissement sauvage sort de sa poitrine : il saisit l'objet mons-

trueux : c'était la tête et le tronc d'un enfant mort, la tête et le tronc de son fils.

Épouvantable explication !... Péters, s'échappant de sa mère, était venu à ce fatal verger pour y manger quelques fruits. Une louve ou autre bête féroce, sortie de la forêt, s'était jetée sur cette proie. Les jambes et les bras de la victime avaient été dévorés. Une circonstance inconnue sauva le reste du corps ; le ciel, dans ses secrets desseins, l'avait sans doute ainsi voulu.

Qui peindrait l'horreur de Scharstein ! Il reconnaît les traits de son fils... ses vêtements... ses cheveux blonds. Péters n'avait pas été muré au castel. Le suzerain assassiné n'était coupable d'aucun forfait. Il n'est qu'un monstre sur ces rives ; et ce monstre est là ; c'est Scharstein.

Le meurtrier a pris son parti, il ne pousse plus les exclamations de la fureur : il ne se livre plus aux contorsions du désespoir ; il se lève morne et glacé. Son œil brûle, mais sans rayons ; ses lèvres remuent, mais sans paroles ; son âme crie, mais sans accent. Il arrive aux portes du manoir, et il y demande Rudolf.

—Monseigneur ! lui dit-il en jetant sa carabine à ses pieds, ne cherchez plus le meurtrier ! Voici l'arme qui a tué votre père !

— Et l'assassin ?

— Est devant vous.

Grand Dieu !... Pourquoi ce crime ?...

— Qu'importe ?

— Infâme ! vous déclarerez !...

— Rien. Je veux mourir sans excuse.

— Ah ! C'est quelque accès de démence...

— Non, j'avais ma pleine raison.

— Quel but ?...

— Je ne veux plus répondre.

Rudolf de Reichenstein, épouvanté de la figure calme et sinistre du meurtrier, ne peut supporter sa présence ; il appelle, le fait saisir ; et l'ordre est donné qu'on le juge. Il périra dans les tortures.

Vingt-quatre heures se sont écoulées. Le curé de Reichenstein est auprès d'une femme mourante. Cette femme, c'est Wilhelmine. Il vient de quitter son mari qui lui a ouvert son cœur à ses derniers moments. Scharstein a défendu au prêtre de révéler sa confession à qui que ce fût, hormis à sa pauvre compagne ; le pasteur remplit sa mission. Quel récit !... que d'affreux détails !... Wilhelmine, après les avoir écoutés, se redresse sur son séant. L'instant d'auparavant, elle semblait sur le point de paraître devant Dieu : une force surnaturelle lui est tout à coup revenue.

— Mon père ! dit l'infortunée : accompagnez-moi au château.

— Y pensez-vous ? L'état où vous êtes...

— M'accompagnerez-vous ? *Oui ou non ?*

— Si la chose est possible : *oui*. Mais que vou-

lez-vous entreprendre? Il n'est ni moyens ni espoir...

— Il y a un dernier essai à tenter, un dernier devoir à remplir. La femme doit partager le sort de son mari. Le mien va périr hors de son toit; je ne veux pas mourir dans mon lit.

Elle a recouvré une inconcevable vigueur ; et, soutenue par le saint prêtre, elle parvient jusqu'au manoir. Admise auprès de la veuve du sire de Reichenstein, elle s'arrête en face d'elle, tombe à genoux, les bras en croix ; et ces mots sortent de ses lèvres :

— Madame! *il* était mon mari. Moi aussi je vais être veuve. Vous me répondrez : *C'était un assassin!* et vous croirez, avec ce mot, pouvoir vous dispenser de la pitié. Soit : mais vous ne savez pas tout. Le jour où vous retrouviez votre fils, nous perdions le nôtre, madame : et un soir, au milieu des bois, le sire de Reichenstein, se plaignant des malheurs qui frappaient le castel, disait : *Si j'y avais muré un enfant!* Vous répétâtes ses paroles, vous connaissiez la tradition. Tout à coup le malheur vous quitte, et tout à coup mon fils disparait. M'avez-vous comprise, madame?

Cette femme à genoux, les yeux secs et levés au ciel, dans l'attitude d'un patient sur le fatal chevalet, et ne se servant que d'expressions simples, brèves et sans chaleur, avait une énergie glaciale qui ne tenait ni de la terre ni du ciel, car

elle était à la fois horrible et sublime. Wilhelmine ne sollicitait pas la justice ; elle n'implorait ni grâce, ni miséricorde ; elle ne semblait désirer ni pardon, ni clémence ; elle racontait : voilà tout.

— Mon Dieu ! que me dit-elle là ? murmure la veuve du chevalier Henne avec un frémissement mortel. Oui, je me rappelle ces paroles ; et Scharstein a pu les entendre. C'est vrai : malheureuse ! achevez !

— On le fit partir dans la nuit, madame. Il rapporta d'heureuses nouvelles. On lui donna ensuite de l'or ; et, retourné dans sa cabane où n'était plus le pauvre Péters, où tout lui offrait le vide et la mort, il s'imagina, dans son désespoir de père, que l'or, enfermé dans sa bourse, était le prix du sang de son fils. Cet or, il en fit faire trois balles ; et c'est moi qui les ai fondues, et c'est lui qui les a tirées, et c'est votre fils qu'il visait, et c'est votre mari qu'il tua. M'avez-vous comprise, madame?

La noble veuve se lève épouvantée ; elle est hors d'elle et veut sortir ; Wilhelmine arrête ses pas : elle achèvera son récit.

— Le meurtrier s'enfuit, madame ; mais il était maudit par le ciel, et le ciel vous vengea sur l'heure. Il retrouva le corps de son fils, de son fils que vous n'aviez pas muré, de son fils pour lequel, en ses transports de vengeance, il venait de perdre son honneur ici-bas, et peut-être son âme là-haut. Il se livra de suite à la justice

des hommes ; il refusa de rien déclarer : car il voulait une expiation, des supplices, la mort. Il voulait se racheter devant Dieu ; il y aura réussi, madame, vous avez compris, n'est-ce pas? Ni lui, ni moi, vous le sentez, ne devons plus tenir à la vie. Eh bien ! maintenant, décidez ! un meurtre de plus vous plaît-il ?

— Oh ! cette femme me tue ! s'écrie la châtelaine en ouvrant la porte de sa chambre et appelant à elle ses gens ; elle a raison ; elle l'emporte. Je veux qu'on fasse grâce à cet homme. Allez trouver mon fils ! qu'on suspende... !

Rudolf à l'instant se présente.

— Il est trop tard, ma mère, il est mort.

— Scharstein !...

— L'enfer le réclamait.

Wilhelmine relève son front avec une dignité imposante, et, saisissant le bras du jeune homme, elle reprend d'un ton prophétique :

— Tu te trompes ! il est au ciel.

— Qui te l'a dit?

— Dieu, qui m'appelle. Il va nous réunir, silence !

Elle se redresse comme allant prendre un essor surhumain ; puis, ses muscles comprimés se détendent. Elle s'affaisse et retombe. On la relève... elle était morte.

NOTA. Sur le monument, grossièrement travaillé, de la chapelle des ruines, à Reichenstein, on voit le chevalier Henne

percé de trois balles ; la dépouille d'un enfant mort est à ses pieds ; sa famille éplorée l'entoure.

Cet horrible événement eut lieu en 1571. Depuis cette époque, un prêtre a été établi au castel, afin d'y célébrer une messe à perpétuité pour l'âme du seigneur et du garde. J'ai vu la chapelle et le prêtre.

XV

Je touchais enfin au moment tant désiré où j'allais revoir l'auguste famille royale. Je savais que monseigneur le duc de Bordeaux était en voie de guérison complète ; et, me dirigeant vers Kirchberg, je ne faisais aucune attention, cette fois, aux tableaux qui se déroulaient devant moi le long de ma route. Je n'étais plus aux beautés de la nature, mais au sentiment profond qui absorbait mon âme ; et, semblable aux marins qui, après une longue traversée, n'ont d'autre cri que : *Terre ! terre !* je n'avais qu'un nom sur les lèvres : *Kirchberg ! Kirchberg !*

J'étais sur le bateau à vapeur *la Sophie*. On me

11.

montrait avec enthousiasme les belles rives du Danube. *Bersenberg*, les ruines de *Weidenech*, l'abbaye de *Melk*, et le monastère de *Gothwein*[1], m'étaient successivement apparus; et j'étais resté froid devant eux. — *Voici Durrenstain!* me dit un passager, en m'indiquant du doigt un château en ruine sur la crête d'un rocher : *la prison de Richard Cœur-de-Lion!* Ces paroles me réveillèrent. *Là*, un noble prince, en exil, pleurait son pays et son trône. Je songeai à tout ce qu'il devait y avoir eu *là* de douleurs. Hélas! et j'approchais de Kirchberg.

— *O Richard! O mon roi!* murmurai-je tout bas, l'œil fixé sur Durrenstain.

Il n'y avait personne auprès de moi qui pût s'étonner de ce poétique souvenir et en condamner l'expression. J'étais sur un sol monarchique.

Débarqué à *Crems*, je pris la poste; et bientôt, aux battements de mon cœur, je sentis que j'arrivais au but de mon pèlerinage. J'allais donc les revoir ces augustes exilés, vers lesquels se portent tant de regards, qu'escortent tant de souvenirs, et sur lesquels reposent tant d'espérances!... Que mon dernier trajet me parut long! et pourtant le pays avait du charme. Je n'étais pas entouré d'usines et de mécaniques; je ne voyais fumer nulle part les cheminées du commerce et

[1] C'est un des plus beaux monuments religieux qui existent.

de l'industrie; le ciel ne se chargeait point des vapeurs pestilentielles de la locomotive et du wagon; l'air ne retentissait, ni matin ni soir, du bruit des marteaux et des roues : les champs étaient couverts de paisibles cultivateurs dont l'existence n'était nullement torturée par l'avide fureur des spéculations. Les bestiaux paissaient tranquillement dans de gras pâturages ; l'atmosphère était pure d'exhalaisons mercantiles et méphitiques ; et le chant lointain du pâtre troublait seul, avec harmonie, le silence des solitudes.

A chaque pas il se rencontrait un monument religieux : tantôt un Christ dans la pierre d'un rocher; tantôt une madone dans le tronc d'un vieil arbre ; ici l'ermitage d'un saint ; là une chapelle au Seigneur ; partout un appel à la foi ; et, devant tous ces symboles de piété, chacun passait le front découvert, faisant le signe du chrétien. Ah! quoi que puisse en dire l'incrédule, est-il rien de plus touchant que ces marques de dévotion qui, d'un pôle à l'autre, vous font reconnaitre vos frères ; vous empreignent du même sceau ; vous rangent aux mêmes bannières ; et, seuls, sans mensonge et sans fraude, établissent *l'égalité !* Car rien n'est petit, sur la terre, devant celui auprès de qui rien n'est grand.

La nuit s'étendait sur la plaine. J'aperçus, à travers les ombres, un vaste bâtiment devant moi. Il y brillait quelques lumières. Ce n'étaient

pas celles des Tuileries : c'étaient les flambeaux de l'exil.

Le lendemain matin, je me rendis auprès de l'auguste fils de Charles X. Instruit de mon arrivée, il m'attendait, dans le salon du château, entouré des officiers de sa maison. La noble captive du Temple et Son Altesse Royale Mademoiselle, assises autour d'une table ronde, travaillaient à des ouvrages de tapisserie. A côté d'elles étaient la duchesse de Blacas, la duchesse de Lévis, la marquise de Nicolaï et la comtesse de Montagnac. Tout était simple et sans éclat dans ce royal appartement de Kirchberg ; et cependant il y régnait je ne sais quoi d'imposant et de solennel qui saisissait l'esprit et le cœur. J'ai vú des rois dans leur splendeur et des conquérants dans leurs triomphes; près d'eux j'ai salué la toute-puissance. J'ai vu nos Bourbons dans l'exil, et les héritiers de saint Louis dans l'affliction : près d'eux, j'ai salué la vraie gloire.

Oh ! c'est que le malheur non mérité, les coups de la fortune supportés avec l'héroïsme de la résignation, ont leur sublime, comme les prospérités et la victoire ; mais les grands succès n'éblouissent que l'imagination : les grandes vertus frappent l'âme.

En septembre 1830, à cette fatale époque du scandaleux naufrage de la raison humaine en France, alors que le vieux roi, qui venait de do-

ter son pays d'une conquête immortelle, allait demandant l'hospitalité, au manoir isolé des *Weld*, pour les futures destinées du monde, j'étais sous les murs de *Lulworth*. Hélas ! et je venais de voir ma malheureuse patrie, soi-disant affranchie, prête à s'intituler au hasard, comme jadis, *République*, *Directoire*, *Consulat*, *Empire*, et à se montrer de nouveau sans forme précise, comme tout ce qui est sans vérité positive ; sans dignité réelle, comme tout ce qui est sans force légitime ; despotique et brutale enfin, comme tout ce qui est passager et transitoire. J'avais fui Paris, le laboratoire des essais politiques, avec la conviction que ceux qui se tenaient alors humblement courbés devant le peuple en lui balbutiant : *Ordonne !* se relèveraient insolemment, et lui crieraient un jour : *Obéis !*

Ennemi des révolutions, j'étais resté fidèle à mon drapeau ; et je suivais la loi de mes pères. *La liberté!* me criait-on. — *Soit*, répondais-je aux déloyaux. Et, d'abord, laissez-moi la mienne. On n'impose point les croyances. *La liberté* de conscience est la première de toutes ; c'est une possession de l'âme ; et dans ce sanctuaire sacré, nul ne peut porter son regard et sa pensée, sans violer le droit d'asile.

Plus de dix ans s'étaient passés depuis mon pèlerinage à Lulworth. Avec quel bonheur je revoyais les augustes descendants de saint Louis !...

Mais il y manquait le vieux roi ; celui qui reçut mes serments, qui fit tant d'heureux ! tant d'ingrats ! et je comprimais un soupir. *Louis-Antoine* vint à moi de la manière la plus gracieuse ; il m'entretint de mes voyages et me parla de mes écrits ; je lui apportais, de la part des plus hautes illustrations de l'Allemagne, une foule de témoignages d'intérêt ; car, dans tous les lieux où j'avais passé, l'accident funeste arrivé au duc de Bordeaux, ayant fait éclater des manifestations unanimes de vive sympathie, avait eu ceci de providentiel qu'il avait fait connaître à la fois au prince et à l'Europe, combien la vie de Henri de France était chère et précieuse. Je me trouvais donc chargé de transmettre à Kirchberg l'expression de bien des pensées, et cette expression était forte.

J'étais assis auprès de l'admirable princesse que le malheur a faite si grande, et la résignation si sublime : elle et tout ce qui l'environnait portaient ce cachet de simplicité royale et de sérénité chrétienne qui sied si bien à l'élévation de son âme. *Marie-Thérèse,* dans l'exil, est une de ces images hors de ligne devant lesquelles toutes les opinions se prosternent avec admiration et respect. Car jamais nul front ne porta plus haut, dans les voies immortelles d'une adversité sans mesure, le glorieux bandeau des souffrances.

Dans sa demeure point de luxe : mais que le

dénûment y a de grandeur ! Le pèlerin qui, comme moi, y vient saluer l'infortune, ne peut s'empêcher de se rappeler, au modeste toit de Kirchberg, que les plus belles résidences de l'Europe appartenaient jadis à ceux devant lesquels il se courbe en soupirant. Oh ! qu'ils me paraissaient splendides, à moi, ces appartements sans pompe et sans appareil où je voyais rayonner la véritable royauté, celle que donnent les vertus, celle que dispensent les cieux !...

Ils n'avaient pas songé, ces nobles princes, alors que leur souriait la fortune, à se préparer des trésors à l'étranger pour des époques de désastres. Ne descendant ni à de bas calculs ni à de lâches prévisions, ils auraient cru outrager la France en se défiant de l'avenir. Leur superflu et quelquefois même leur nécessaire passaient aux malheureux qui se pressaient autour d'eux. Ils auraient rougi de dérober, au profit de l'ostentation, la moindre chose de cette énorme partie de leurs revenus qu'ils regardaient comme le patrimoine du pauvre. Aussi, eux-mêmes sont pauvres à leur tour devant la terre : mais qu'ils sont riches devant Dieu !

Mes regards se portaient sur Son Altesse Royale Mademoiselle avec un indicible intérêt. Sa charmante figure n'aurait pas eu besoin, pour plaire et captiver, du prestige de la naissance et de la grandeur. Il me semblait que la Providence avait

déjà comblé la jeune princesse de trop de faveurs pour ne lui en avoir pas mis en réserve de plus brillantes encore. Plus tard, au salon de Kirchberg, je me disais le soir en la regardant : Oh ! qu'un diadème irait bien à ce front si gracieux et si angélique ! Serait-elle plus jolie, pourtant, que sous sa couronne de roses !

Je montai à l'appartement de monseigneur le duc de Bordeaux. Le prince était couché sur son lit. Je m'approchai avec une douloureuse inquiétude : il souleva sa tête à ma vue, et toutes mes alarmes cessèrent. Sa physionomie expressive, son visage serein, son regard franc, son aimable sourire, tout en lui avait la fraîcheur de la jeunesse, et cet éclat, reflet de l'âme, que ses adversaires ont nommé eux-mêmes *le sceau de la prédestination*. Je ne pouvais remarquer ce que, d'après l'opinion générale, il a de particulièrement distingué : son port noble et majestueux ; mais il ne s'en offrait pas moins entouré de prestiges. On sentait auprès de lui une voix intérieure, une influence secrète, qui vous disait : *De hautes destinées sont là.* On était entré le cœur oppressé, on ressortait l'âme contente.

Je ne m'étendrai pas sur le récit de son déplorable accident. Qui n'en a connu les détails ? Qui ne sait le courage héroïque avec lequel, au moment de la catastrophe, il dissimulait ses angoisses et leur présentait un visage impassible, pour

calmer l'effroi général ! Sa force d'âme le sauva. Cette force presque surhumaine imposa aux progrès du mal : ils s'arrêtèrent dominés. La fièvre, qui eût dû s'emparer de sa proie et la dévorer, recula devant ce cœur si grand, cette pensée si mâle, et ce sang si pur !... Il était alors écrit, sans doute, que dans la vie de celui qui fut salué, à sa miraculeuse naissance, du beau nom d'*Enfant de l'Europe,* il y aurait un prodige de plus : ce ne sera sans doute pas le dernier.

Que d'attrait dans son entretien ! Pour plaire, il n'a qu'à se montrer ; pour charmer, qu'à se faire entendre. Il s'élance dans la carrière avec la foi de saint Louis, la bravoure de François Ier, la générosité de Louis XII et la franchise de Henri IV. Ce noble descendant de soixante rois n'a ni fiel dans la pensée, ni ressentiments dans le souvenir. Pas un nom ne lui semble hostile, pas une faute irrémissible. Pas un mal ne lui paraît incurable, pas une inimitié invincible. Puis : quel ardent amour pour la France ! Elle est sa pensée de toutes les heures, le point de mire de toutes ses études. Il sait si bien ce qu'il doit être ! Il sera ce qu'il faut qu'il soit.

M. le duc de Lévis m'avait fait part du désir qu'avait témoigné MARIE-THÉRÈSE, d'entendre le soir, au salon, quelques fragments de mon voyage en Allemagne. « *Et moi,* me dit l'auguste malade : *Je voudrais aussi mes lectures.* » L'aimable ordre

qu'un pareil vœu ! Ce jour même, après le dîner, je lus : les Chevaliers du Vert-bouc [1].

Plusieurs étrangers de distinction se trouvaient à Kirchberg : entre autres le duc de Rohan, le marquis et la marquise de Béthisy, les comtes de Gontaut et de Durfort, etc. La veille, et plusieurs jours auparavant, étaient repartis pour la France le duc et le marquis de Rauzan, le duc et la duchesse de Rivière, le vicomte et la vicomtesse de Laitre, le marquis et la marquise de Crénay, le vicomte Édouard Walsh, les comtes Faucigny, de Chastellux, de Beaumont et de Cossé. A chaque instant il arrivait des noms royalistes et fidèles. Le comte et la comtesse Fernand de la Ferronnays étaient attendus ; le brave *la Villate* était là. Les Français affluent à Kirchberg ; et l'exil a ses Tuileries, comme les Tuileries leur exil.

Le lendemain matin, au chevet du lit de monseigneur le duc de Bordeaux, je lisais mes vieilles légendes ; mais elles ne me paraissaient plus aussi intéressantes que de coutume ; et bien que je fusse fier et heureux des éloges et des remercîments que daignait m'adresser l'illustre blessé, je ne trouvais plus alors mes récits ce que j'aurais voulu qu'ils fussent. J'étais devenu pour eux d'une exigence impitoyable ; il me semblait qu'il aurait fallu, là, une lecture de chefs-d'œuvre. Et,

[1] Ils sont au chap. III, tom. Ier.

telle est l'humaine nature : le *bien* ne m'eût pas contenté, le *mieux* ne m'aurait pas suffi.

Le soir, au salon de Kirchberg, sortant de la table royale, je recommençai mes lectures. Quelle reconnaissance ne devrai-je pas éternellement à mes chroniques d'Allemagne pour les suffrages qu'elles m'obtinrent ! Je lisais chaque soir pendant que Marie-Thérèse et ses dames travaillaient. C'était une vie de château ; et, néanmoins, en ce château à mœurs hospitalières et simples, on se sentait, l'âme élevée, sous une atmosphère royale. Oh ! qu'il me paraissait flatteur de voir la ravissante figure de Son Altesse Royale Mademoiselle s'égayer ou s'attrister alternativement, sous l'impression de mes tableaux ! Ses beaux cheveux blonds, son sourire doux et fin, le suave éclat de ses yeux m'offraient un modèle de grâces. Ailleurs, j'avais essayé d'en inventer, ici j'en trouvais un véritable : et je n'avais qu'à copier.

Je retournais chaque matin auprès du duc de Bordeaux, et j'y portais mes manuscrits. Kirchberg a de beaux jardins, des alentours remarquables et un parc magnifique ; je n'en ai rien regardé ni rien vu. Vient-on à Kirchberg pour autre chose que pour porter son hommage dévoué aux pieds des augustes proscrits ! M'eût-il été possible d'aller froidement contempler des eaux, des bois et une nature quelconque, lorsque j'avais devant moi ce que la terre peut offrir de plus su-

blime à l'observation de l'homme : la royauté dans le malheur, la vertu dans les épreuves, la résignation dans l'exil, et, malgré les douleurs passées, la foi dans les destins à venir ! Il est peu de nuits sans étoiles. Qu'elle est brillante, à l'horizon, celle qui rayonne à Kirchberg !

Les journaux de Paris, à cette époque, annonçaient que *l'ordre le plus parfait* régnait sur tel et tel point de la France. Cela signifiait qu'il y avait, ici et là, des bouleversements et des émeutes. Ils apportaient la nouvelle que l'on avait tiré sur les fils de Louis-Philippe ; et ils criaient *anathème* sur les fauteurs d'un pareil *crime*. Hélas ! et je me rappelais avoir ouï les coryphées de quelques-unes de ces mêmes feuilles glorifier les émeutes, les trahisons et le *régicide*. Insensés ! ils avaient hissé sur le pavois les principes révolutionnaires, élevé des monuments de gloire aux enfants de l'anarchie, faussé toutes les idées d'ordre et de justice, dénaturé le sens de tous les mots d'honneur et de vertu : et, génies de la destruction, ils venaient se poser en apôtres de la morale !... Mais, en fait de meurtre royal, et selon leurs propres maximes, qu'est-ce réellement que le *crime?* C'est manquer l'attentat : voilà tout.

Que je voudrais pouvoir mettre ici, en opposition aux discours sophistiques et trompeurs des nourrissons de la révolte, les paroles pleines de franchise et de loyauté que j'ai entendues s'échap-

per du cœur de Henri de France !... Je remarquai avec admiration, mais sans surprise (car à Kirchberg rien de ce qui est beau n'étonne), que jamais aucun membre de la famille exilée des Bourbons ne parle ni ne laisse parler contre qui que ce soit en matière politique. On dirait que cette noble famille ne s'est vu aucun ennemi en France, que pas une ingratitude ne l'y a accablée, qu'elle n'a eu à y souffrir que des adversités du sort, et que le beau royaume de Louis XIV ne fut jamais coupable envers elle. Le jeune prince, élevé dans ces hautes idées de générosité, d'abnégation et de vertu, ne sait ce que c'est que la haine, et ne comprend pas la vengeance. Les seuls sentiments qui dominent au fond de cette âme toute française, c'est *la gloire et la liberté;* on les voit rayonner dans ses yeux ; et l'on se dit à cet aspect, ne pouvant se défendre d'une sorte de fierté nationale : C'est bien là *un vrai fils de France !*

Le duc de Bordeaux, sur son lit de douleurs, n'a pas permis que la souffrance disposât seule de son temps. Je l'ai vu continuer études et travaux en dépit de la torture où le tenaient ses appareils. Forcé de s'interdire tout mouvement lorsque sa nature de feu ne peut supporter le repos, il était constamment maître de lui. Il subjuguait sa volonté, comme il commandait à ses maux. Tout lui profite jusqu'aux peines.

Un besoin d'aimer et d'être aimé, l'instinct

d'une destinée d'héroïsme et d'amour, éclatent sur ce large front que jamais ne sillonna une pensée déloyale. On serait tenté d'affirmer en le regardant que, pour la gloire et le bonheur des nations, il serait à désirer que chaque prince souverain reçût, comme lui, l'éducation de l'exil et les leçons de l'infortune; mais il est vrai que, sur ce terrain, toutes les âmes ne sauraient pas, comme celle de Henri de France, s'élever plus haut que le sort, et se frayer des voies immortelles.

Sa profonde et solide instruction ne l'a pas empêché de cultiver les arts. Plein d'imagination et passionné pour le beau, il étudie de loin les progrès de la science et des lettres dans sa patrie. Il connaît toutes les célébrités françaises; il suit avidement leurs travaux; il est fier de leurs succès comme s'il en était solidaire; il n'éprouve qu'un seul regret, c'est de ne pouvoir y aider. Il tendrait si noblement la main à tous les vrais mérites : lui qui ouvre si loyalement son âme à tous les sentiments élevés! Jeune d'émotions et d'idées, sans préjugés ni méfiances, jeune de franchise et de cœur, c'est la belle France nouvelle, la France pure, grande et sans tache.

Quant à sa sœur Mademoiselle, Son Altesse Royale ne s'est pas contentée d'être une des plus jolies personnes de son temps, elle joint l'instruction à la grâce; de plus, elle est parfaite musi-

cienne, et peint avec un rare talent. Un jour, passant devant une grande planche noire sur laquelle Henri de France avait tracé des lignes scientifiques, elle y dessina une contredanse. On l'y a laissée, je l'ai vue. Rien de plus gai, de plus malin, de plus spirituel et de plus coquet, que ce petit croquis fait tout simplement avec de la craie blanche!... Les figures et les poses sont pleines d'originalité, bien que tracées en courant et sans aucune prétention. Un maître s'en ferait honneur[1].

Que les beaux jours s'écoulent vite!... Celui des adieux arriva. Louis-Antoine et Marie-Thérèse daignèrent m'adresser, avec leur bonté habituelle, les paroles les plus flatteuses, au moment où je

[1] Rien de plus admirable et de plus touchant que le tendre dévouement de Mademoiselle pour son frère. « *O mon Dieu!* » disait-elle aux premiers jours du fatal accident de Henri de France : « *Que faire pour le distraire de ses douleurs?* » — « *Porte-moi chaque matin,* lui dit le prince, *un dessin de ton* « *invention.* » Son Altesse Royale le promit. Depuis ce temps, elle passait une partie de la journée à rêver quelque aquarelle intéressante, à imaginer quelque piquante composition; et chaque matin, pendant plus de six semaines, elle apportait son travail à son frère. C'est un petit recueil de chefs-d'œuvre; et quel trait d'amour fraternel!

Le duc de Bordeaux, pendant mon séjour, lui avait demandé une vignette sur la principale scène d'une des *Nouvelles* que je lui avais lues. Si cette vignette fait partie de la collection dont je viens de parler, que j'en aurais d'orgueil pour mon livre!

pris congé d'eux. Oh ! que je m'arrachai douloureusement à ce palais de l'exil où j'avais vu tant de grandeur et où restait tant d'avenir !... Ceux qui voudraient, en France, mettre hors la loi les souvenirs et les regrets, désireraient que le royaliste fidèle n'entrât à Kirchberg que comme dans l'enfer du Dante, laissant son *espérance* à la porte. Eh bien ! qu'ils y aillent eux-mêmes ! qu'ils y entrent ! et, en sortant, ils y laisseront peut-être *la leur.* Alors, nous pourrions nous entendre.

XVI

De *Lintz* à *Crems*, j'avais rencontré, sur le bateau à vapeur, un jeune Français nommé M. *du Liege*, qui revenait des lieux où j'allais. Il me fit parvenir à Kirchberg une pièce de vers que je voudrais pouvoir reproduire ici : mais les lois de septembre s'offenseraient de ce qu'il pense de Henri de Bourbon ; et je n'oserais répéter ce qu'il dit de moi. Je ne citerai qu'une strophe.

« O toi qui vas errant de palais en palais,
« Apportant la gaîté, soulageant la souffrance !
« N'es-tu pas près d'Henri, sous de sublimes traits,
« Un messager de l'espérance ? »

Il est bien entendu que cette *espérance,* auprès du lit de l'illustre blessé, était celle de voir bientôt, à la satisfaction générale, la cessation de toutes ses douleurs, et la fin de toutes ses peines.

Je m'étais embarqué de nouveau sur le Danube; et mon bateau à vapeur me mit en relation avec une femme charmante, la comtesse de *Wimpffen.* Elle se rendait à Trieste où commandait son mari. Nous nous retrouvâmes à Vienne. Elle me pria d'écrire quelques lignes sur son album : j'improvisai ces vers à la hâte:

« Au navire où j'avais ma place
« Parmi des passagers confus,
« Je cherchais l'esprit et la grâce;
« Je vous vis... je ne cherchai plus. »

Sur ce même bateau à vapeur se trouvait un de ces hommes politiques à convictions chancelantes qui calculent le dévouement, et qui ne comprennent l'enthousiasme que lorsque son élan rapporte. Cet individu vint me parler de Kirchberg. — Ne pensez vous pas , me dit-il, qu'il faut avoir *beaucoup de foi* pour avoir *un peu d'espérance?* — Je pense, lui répondis-je , qu'il est des gens à qui il faut *beaucoup d'espérances* pour avoir *un peu de foi.*

Notre conversation finit là.

Vienne a été si souvent décrite que je ne parlerai ici que des impressions qui m'y ont frappé.

Admirablement située sur les bords de son beau fleuve, *le Danube*, Vienne a de belles montagnes à l'horizon, qui l'encadrent majestueusement. Ses environs sont pittoresques [1].

J'étais arrivé un dimanche ; je fus le soir même au *Prater*[2]. Le Prater est un bois et un jardin public, hors de la ville, coupés de six grandes allées de marronniers, et traversés par un bras du Danube. A cette magnifique promenade affluent, non-seulement les brillants équipages de Vienne, mais les modestes carrioles de la contrée : elle est d'une telle étendue qu'il faut une heure et demie pour la traverser. On y voit, aux grandes fêtes, de longues files de voitures comme à Longchamps. Là, se trouvent de belles prairies, des avenues à

[1] *La ville intérieure*, entourée de fortifications, n'a que 2,800 toises de circuit ; mais *la ville extérieure*, composée de trente-quatre faubourgs, est d'une immense étendue. Vienne est séparée de ses faubourgs par des remparts de quarante à soixante pieds de haut, bordés de fossés profonds, et un glacis large de six cents pas. Elle a une grande quantité de canaux souterrains qui la rendent propre et salubre. La Vienne *sous terre* est presque aussi considérable que la Vienne *sur terre*. Les bastions, autour de la ville, offrent de jolies promenades ; et les fossés ont des allées de peupliers sous lesquels on va en voiture. Vienne a de belles casernes. Il y a trois gardes impériales : l'*allemande*, l'*italienne*, et la *hongroise*. Chacune a un palais dans les faubourgs.

[2] Lieu renommé où se rassemble toute la population de la capitale, Il est dans l'île de *Léopoldstadt*, faubourg de Vienne, au bout de la *Jagerzeil*.

perte de vue, des groupes d'arbres admirables, et, au milieu de tout cela, des troupeaux de cerfs apprivoisés (au nombre de 500, m'a-t-on dit), qui, ne s'occupant ni des voitures ni des cavalcades, paissent à vingt pas des allées où se croisent la multitude des promeneurs. Le Prater est peuplé de cafés, de kiosques, de pavillons, de théâtres, de panoramas, de cirques, de jeux de bague, de boutiques, de tréteaux, d'escamoteurs, et d'une innombrable quantité de bâtiments où toute espèce de plaisirs sont offerts au peuple. Rien de plus intéressant et de plus curieux que les dimanches du Prater, surtout les jours de solennité. De nombreux orchestres sont établis sous la feuillée. Partout de la musique et des danses. De tous côtés, des tables à l'infini, où le peuple est assis gaiement, sans se livrer au moindre désordre. Ne cherchez là ni gendarmes ni sergents de ville, ce sont choses inconnues ; ce seraient d'incommodes inutilités. La population qui se presse sans tumulte aux divertissements du Prater n'y a que des pensées riantes, n'y pousse aucun cri offensif. On dirait une immense famille où tous les sentiments sont les mêmes, où règne un accord mutuel. Contents de leur pays, de leurs gouvernants et de leur position, ils ne rêvent aucun bouleversement, ils n'ambitionnent aucun progrès. — *Qu'ils sont bons !* disait un Français royaliste habitant Vienne, à un voyageur révolutionnaire arrivant de Paris.

— *Ces gens-là,* répond ce dernier avec indignation, *ont trop peu d'intelligence pour être mauvais. Ils sont assez bêtes pour se trouver heureux.* Quel affreux procès à l'esprit !

Les naïves allégresses du peuple de Vienne sont si franches et si communicatives qu'il m'était impossible de ne pas y prendre part. J'entrais dans les cafés, théâtres, panoramas, carrousels et salles de bal ; je m'arrêtais devant les polichinelles et les escamoteurs. Je m'abandonnais à la gaieté générale. Il y avait là de petits chemins de fer, de grandes balançoires, des animaux savants, des phénomènes en vie, et je ne sais combien d'inventions pour amuser la populace. J'y remarquai jusqu'à des machines électriques. Heureux peuple que celui qui ne désire, en aucune façon, être électrisé autrement !

Non loin est le *Colosseum :* autre jardin public où sont encore réunies des étrangetés sans nombre. Ici, un gigantesque éléphant dans le ventre duquel on voit des jeux d'optique. Là, un énorme tonneau qui est une salle où l'on valse. Plus loin, un ermitage, où un anachorète en carton dit à chacun sa bonne aventure d'une voix qui sort on ne sait d'où. Mille drôleries çà et là. Puis, danses, illuminations, comédies, feux d'artifice. Point de tapageurs ni d'ivrognes. L'on boit et l'on mange sans trouble. Aucune baïonnette en faction ; les plaisirs ont leurs coudées franches ; il n'y a là de

mis hors la loi que... l'intervention de la police.

Strauss donnait, ce même soir, un grand concert au *Volfsgarten,* jardin aux portes du château impérial. Le morceau de musique annoncé sur le programme était *la bataille de Leipzig :* flatterie adressée à l'amour-propre allemand. Mais quelle étrange composition! Que l'on se figure trois orchestres en plein air, fort nombreux, séparés les uns des autres, et représentant chacun une nation armée! Au milieu était l'Allemagne, à droite la Prusse, et à gauche la France. Les trois peuples sont face à face; et voici le combat qui commence.

Primo, fanfares : c'est dans l'ordre. Secondo, canon : c'est tout simple. Mais qu'entends-je? des airs de bal! eh quoi! le carnage en galops, les incendies en valses, et les déroutes en contredanses!... Fusillades et pétards, battant la mesure à tort et à travers, accompagnent les *rondes* et les *queues du chat.* La grande harmonie à coups d'escopettes est éclairée par des chandelles romaines lançant, par-ci par-là, des étoiles en guise d'effets d'artillerie. Quelque chose comme des soldats, se levant du sein de ces mélodies mitraillades, courent sur le toit des pavillons du jardin, avec des feux rouges qui figurent l'incendie des camps. Vous comprenez que, du côté des Prussiens, la valse a une allure conquérante, que dans les rangs français le galop est lamentable,

et qu'au camp allemand la contredanse est triomphale. Malheureusement, ces trois orchestres, chargés d'offrir le tableau de *la bataille de Leipzig*, et jouant à la fois, aidés du feu d'artifice, avec des bombes et des clarinettes, des cors de chasse et des lampions, ne présentaient là qu'une défaite bien entière, qu'une déroute incontestable, qu'une débâcle bien complète : c'était celle de la musique.

J'avais retrouvé à Vienne la charmante comtesse de *San Vitale* et son mari. J'en éprouvai un vrai bonheur ; car le comte est un des hommes les plus distingués de l'Italie ; et sa jolie compagne réunit les charmes de l'esprit aux perfections du cœur. Je fus voir avec eux les monuments, palais, musées, galeries, bibliothèques, arsenaux, hôpitaux, écoles, fontaines, théâtres, antiquités et tombeaux de Vienne. J'admirai avec eux *le Belvédère,* palais du prince Eugène de Savoie, et la belle collection d'*ambras :* les galeries de tableaux du prince de Lichtenstein et du comte de Schœnborn ; l'institut polytechnique, ses cabinets de physique [1] et ses nombreuses raretés. (C'est en ce dernier lieu que j'ai vu pour la première fois du fil fait avec des feuilles d'ananas, et de la soie faite avec le travail de certaines che-

[1] J'ai vu là une des plus grandes machines électriques qui existent, et un miroir ardent fort remarquable.

nilles.) Je restai longtemps en contemplation devant les deux chefs-d'œuvre de *Canova :* le tombeau de *Marie-Christine*[1], et Thésée domptant le Minotaure[2]. On a fait un temple exprès pour ce Thésée, puis un jardin exprès pour ce temple, et enfin un faubourg exprès pour ce jardin.

Un des plus beaux monuments de Vienne est l'église de Saint-Étienne[3]. La colonne de la Tri-

[1] Fille de Marie-Thérèse et de François Ier, épouse du duc Albert de Saxe-Teschen. Cette œuvre admirable est dans l'église paroissiale de la cour aux Augustins. On montre dans cette même église la bague que portait *Gustave-Adolphe* à la bataille de *Lutzen*, où il fut tué en 1532. C'est dans cette église que le roi Sobiesky fit chanter le *Te Deum* après la délivrance de Vienne. Là aussi, dans des urnes d'argent, sont les cœurs des membres défunts de la famille impériale.

[2] Cette statue avait été commandée par Napoléon à Canova, et Canova lui avait donné les traits de Napoléon. Un individu, à la chute de l'empire français, s'imagina faire une œuvre méritoire en allant gratter le nez de la statue pour lui ôter sa ressemblance. L'empereur d'Autriche en fut furieux ; et l'individu n'y gagna que l'indignation publique. Le temple où est la statue, est, en petit, sur le modèle de celui d'Athènes.

[3] Son dôme est renommé. Sa tour, d'une dimension colossale, dissimule sa masse énorme sous la magnificence de ses bouquets de pyramides, et de ses petites tourelles gothiques. La nef intérieure est d'une construction hardie. Ses douze piliers, ornés de plus de cent statues, s'élèvent avec majesté. Il se dit dans cette église une messe quotidienne et perpétuelle qu'on appelle *la messe du vent*. Lors de la fameuse peste de 1679, des prières furent adressées au ciel pour qu'il s'élevât un souffle sauveur qui chassât l'air contagieux ; et tout à coup le vent se leva. Depuis ce temps la messe a eu lieu.

nité, bâtie sur la place *Hof*, par Léopold Ier, a des reliefs estimés; mais le *stock-im-eisen* (la souche dans le fer) m'intéressa davantage. C'est le tronc d'un arbre de la forêt qui existait sur l'emplacement de Vienne avant que cette capitale fût bâtie. Les garçons serruriers, passant jadis devant ce tronc, y enfonçaient un clou. Il n'y a plus de place maintenant pour en cogner un nouveau. Ce bois est attaché au mur d'un bâtiment par un cercle de fer, garni d'un cadenas fermé, que, selon la tradition, le diable seul pourrait ouvrir; aussi personne ne l'essaye. Il y a pourtant bien des gens, là comme ailleurs, qui en auraient le droit.

Les arsenaux de Vienne sont fort remarquables. Les armes y sont rangées d'une manière ingénieuse et imposante. 150,000 fusils, à l'arsenal impérial, forment murailles le long d'immenses galeries où les plafonds sont de sabres et d'épées à dessins variés, et les colonnes de carabines avec chapiteaux de pistolets. Ce coup d'œil est éblouissant. J'ai vu là l'armure de *Sobiesky*, le collier de cuir d'élan de *Gustave-Adolphe*, la cotte d'armes de *Montécuculli*, et l'énorme chaîne de 8,000 anneaux, pesant 80 mille kilogrammes, avec laquelle les Turcs voulurent barrer le Danube, en 1529. Cent chevaliers, à pied ou à cheval, armés de toutes pièces, s'offrent à l'arsenal civil, entre 70 colonnes fai-

tes de fusils. Qu'il s'y voit de riches armures[1] !

Wagram ! Wagram ! ce nom me revenait sans cesse à la pensée depuis mon arrivée à Vienne ; et parti un matin, à cinq heures, je vis se lever l'astre du jour derrière les fameuses montagnes où passa le vainqueur de Marengo dans toutes les splendeurs de sa fortune « *Voici le soleil d'Austerlitz !* » me répétai-je tristement. Ils étaient devant moi les vastes champs où se déploya le génie de Napoléon ; là, il me semblait entendre, dans le lointain du passé, les fanfares de la victoire. Mon imagination cherchait à repeupler ce sol immortel, de toute cette belle armée rayonnante de succès, dont une partie devait aller s'engloutir plus tard dans les glaces de la Russie. Oh ! si, d'une part, les couronnes et les lauriers étaient venus se poser là sur le front des triomphateurs : de l'autre, que de nobles cœurs y avaient rendu le dernier soupir loin de leur patrie et de leur famille, sans illustration et sans tombeau ! Qu'il y avait eu là de héros ! mais que de victimes aussi ! Que de hauts faits éternisés ! mais que de drames inconnus !

[1] J'y ai surtout remarqué celle de l'empereur Rodolphe Ier, travaillée en or et avec reliefs. Le bouclier, chargé d'une multitude de figures, me rappelait celui d'Achille, si longuement décrit par Homère. Parmi ces figures armées est la princesse *Lybussa* qui régnait à Prague au VIIIe siècle. Dans un de ces arsenaux est un tambour turc, fait avec une peau humaine.

Les plaines à perte de vue de Wagram [1], sans mamelons et sans hauteurs, étaient alors en partie couvertes de blé-sarrasin rougeâtre, et nouvellement fauché, qui y étendait une espèce de nappe sanglante. Un frisson me courut dans les veines : il y avait là tant de sépulcres ! Je fus droit à la tour où monta Napoléon après la fameuse bataille ; et, du sommet de ce bâtiment où se tenait l'archiduc Charles avant sa défaite, je promenai mes regards sur la prodigieuse étendue du pays. Au midi, Esling et l'île de *Lobau*, noms à jamais mémorables. Dans le lointain, à l'est, *Presbourg*. Ici, *Raasdorst*, quartier général de Napoléon. Là, au bout du village, l'auberge où s'arrêta l'homme du destin. Un vieillard de la contrée était auprès de moi ; je l'interrogeai sur le grand fait militaire qui décida du sort de l'Autriche à cette époque ; et l'amour-propre allemand répondit à l'orgueil français de la plus bizarre manière. Le dialogue fut curieux.

— Où Napoléon commença-t-il le combat ?

— Regardez de ce côté, monsieur. Voici où l'archiduc Charles fut sur le point de cerner l'armée française à Lobau !

— Bien. Mais où Napoléon repoussa-t-il ses ennemis ?

— Tournez-vous par ici, monsieur. Voilà la

[1] On m'a assuré qu'elles avaient au moins cinquante lieues de tour.

place où une division française fut mise en déroute par le prince Hohenzollern !

— A merveille. Mais où Napoléon triompha-t-il ?

— Voyez, là-bas, monsieur, cette petite chapelle. C'est là où le prince de Lichtenstein, se couvrant de lauriers, fut au moment de faire prisonnier un maréchal de France avec son corps d'armée !

— Soit. Mais où Napoléon se rendit-il maître du champ de bataille ?

— Tenez, monsieur, n'apercevez-vous pas un village à votre gauche ? Eh bien ! c'est là que, si l'archiduc Jean fût arrivé vingt-quatre heures plus tôt, votre empereur était perdu.

Je souris et cessai mes questions ; il était évident que mon patriotique Allemand n'avait, là, dans ses souvenirs militaires, que les triomphes de l'Autriche. Wagram ne lui présentait absolument que les succès qui auraient dû y couronner ses princes, et les défaites dont, relativement à Napoléon, la possibilité lui paraissait incontestable. Le bon vieillard avait fini par se faire une réalité de sa fiction. Il en était arrivé peu à peu à se glorifier de Wagram ; il y remportait la victoire.

Le duc de Bordeaux, accompagné du général d'Hautpoul, était venu sur cette même tour où je me trouvais. Il y avait pris les plans de la bataille ; et les militaires qui le suivaient, s'étaient étonnés

de l'y entendre parler des manœuvres de Napoléon en vieil officier de l'empire.

Le maître d'école du lieu me montra l'endroit où l'empereur des Français passa le Danube, pendant la nuit et au milieu d'un violent orage, pour se trouver le lendemain, et à l'improviste, au pied de la tour de Wagram et en face de l'ennemi. J'étais enseveli dans de profondes méditations, quand mes regards se portèrent sur ces mots écrits en français contre une vieille muraille. « *O plaine! pleine* de souvenirs ! » Et voilà comme devant les plus grands événements et les plus dramatiques tableaux, certains esprits passent légers et badins, n'ayant que le vide dans l'âme et le quolibet sur les lèvres !

Un chemin de fer traverse aujourd'hui la contrée ; et Wagram n'a plus ni solennité ni silence. Le village, qui fut brûlé et détruit, au temps de l'immortelle bataille, est aujourd'hui rebâti à neuf ; ses blanches maisons y choquent l'œil, ses habitants cherchent à y effacer toutes les anciennes empreintes. Un étranger, désignant à un paysan un édifice éloigné qui lui paraissait d'une structure remarquable, le questionnait ainsi devant moi. — Est-ce ici *le tombeau des braves ?* — Monsieur, *c'est la cave des vins*. La réponse était ironique. Je regardai le villageois ; son rire était plein de malice [1].

[1] Il y a des vignobles à Wagram ; et le vin y est assez bon. La

J'avais dîné à Vienne chez la comtesse de Wimpffen ; et sa belle-sœur, la baronne Escheles, m'y avait invité à une partie de campagne à son beau château de *Schonau*, situé à huit lieues environ. Je m'y rendis, ayant pour compagnon de voyage un jeune Grec nommé *Zadig Momich*. Cet aimable Oriental, avec lequel je m'étais lié sur le bateau à vapeur du Danube, avait sa famille et ses biens à Céphalonique. Il était plein d'esprit et de grâce. Nous prîmes le chemin de fer qui conduit de Vienne à *Nieustadt*. Les *wagons* de cette route sont des *voitures-monstres* où l'on se promène, à l'aise et debout, pendant que la vapeur vous emporte. Comme on n'y brûle que du bois, la fumée sort en feux d'artifice, et l'on court dans une nuée d'étincelles. Je m'y serais, du reste, trouvé à merveille, si je n'y avais été poursuivi comme partout par le fléau de l'Allemagne : la terrible et puante pipe. Le *wagon* était *tabagie*. Il n'est aucun pays au monde où les chemins soient aussi couverts de poussière qu'aux environs de Vienne : elle est épaisse et dévorante. Sa renommée est telle, que les Viennois déclarent qu'elle est la grande calamité de leur pays ; c'est faire un passe-droit à la pipe ; cette dernière, sans contre-

tour de Wagram est le seul bâtiment qui y rappelle le passé. Du reste, les maisons blanches sont tellement d'habitude en Allemagne qu'on y donne une même teinte de neige à toutes les demeures vieilles ou nouvelles. Cela gâte les paysages.

dit, parmi les suprématies lamentables, y a le haut bout du pavé [1].

Nous visitâmes Bade en passant [2]. Bade est une miniature de ville, au pied d'une miniature de montagnes. Un jour la femme de l'archiduc Charles y faisant une promenade, s'arrêta dans la vallée de Sainte-Hélène, en face des ruines de *Rauhenstein*. « *Je voudrais là*, dit-elle, *un joli château.* » Le prince ne répondit rien; mais, peu de temps après, il la ramena sur cette plage. O surprise! à la place même où elle avait rêvé une gentille habitation, s'élevait un brillant palais. On nomme ce palais *Weilburg*.

Nous arrivâmes à Schonau. Ce manoir avait passé successivement du baron de Braun, banquier de la cour de Vienne, au roi de Westphalie, Jérôme; de ce monarque au prince de Lichtenstein; et de ce prince au propriétaire actuel. La baronne Escheles y reçoit avec la grâce et l'urbanité française. Son parc est une véritable merveille. Parmi les nombreuses cascades qui s'y précipitent des rochers dans un lac, j'en remar-

[1] Il y a beaucoup de maladies de poitrine à Vienne; on en accuse la poussière : comme si la pipe, fumée onze heures sur douze, ne suffisait pas pour dessécher, calciner et briser la poitrine la mieux conditionnée. L'eau est mauvaise à Vienne, dit-on; je ne m'en suis pas aperçu.

[2] Cette ville ne ressemble en rien à *Baden-Baden*. Ses bains ont aussi du renom. Elle a une église richement ornée.

quai une d'un genre particulier : un parterre de fleurs était sous sa nappe de cristal ; et ces fleurs, groupées ce jour-là de manière à former le nom de la châtelaine, offraient en caractères de toutes couleurs, à travers de limpides eaux tombant avec un doux murmure, ce nom rayonnant : Émilie.

La baronne, élégamment vêtue, était dans son parc, au fond d'un salon de musique à vitraux coloriés. Vis-à-vis, était un vaste rocher, au bord d'un lac : c'était *le temple de la Nuit ;* il avait coûté un demi-million. Voici l'histoire de ce temple.

Schonau appartenait au baron de Braun. L'impératrice Marie-Thérèse, première femme de François II, plaisantait un jour sur les fabriques de jardins anglais, et soutenait que rien n'était plus usé que les palais de l'Amour, de l'Hymen, de la Gloire, de la Folie, etc. « Si je devais bâtir quelque chose dans ce genre, ajouta Sa Majesté, je ferais *le temple de la Nuit;* » et l'impératrice décrivit la manière dont elle le concevait ; le baron de Braun écoutait.

L'été suivant, le riche banquier, se trouvant chez sa souveraine, lui dit : « *J'ai le palais de la Nuit.* » Sa Majesté voulut le voir ; et, telle qu'elle l'avait conçue, sa pensée s'offrit à ses yeux, pensée de 500,000 francs.

J'étais impatient de voir cette extraordinaire construction : la baronne m'y fit conduire. Au pied d'une énorme masse de rochers, qui furent

transportés à grands frais, est une large arcade fermée par des grilles de fer. Le concierge qui m'ouvrit cette solennelle entrée, tenait, allumée, à la main, une torche de cire à sept mèches ; j'entrai sous une voûte profonde ; et je parcourus un ténébreux labyrinthe où il aurait fallu le fil d'Ariane, si l'on n'eût eu la torche d'un guide. Le terrain montait et descendait tour à tour. Je lus sur un rocher, en passant, ce vers du poëte Schiller.

« S'élever et tomber, tel est le sort de l'homme. »

Les allées souterraines conduisaient de distance en distance à des rotondes fermées par des portes en bronze. Chaque rotonde représentait une des heures de la nuit. J'en vis une entre autres, qui me parut d'une originalité piquante : c'était, je crois, *le crépuscule*. L'enceinte était faiblement éclairée par une crevasse dans la montagne, à travers laquelle on apercevait, sous le rideau d'une cascade et dans un lointain vaporeux, le manoir de Schonau avec son lac, ses ponts, ses gazons et ses bocages. La glace mouvante et sans tain était vraiment prestigieuse. Le château de *Zémire et Azor* avait-il rien de mieux en ce genre?

Me voici au bain de la déesse des nuits. Le bassin de *la triple Hécate* y est entouré de jets d'eau, et au milieu d'un bocage d'arbres verts

qui croissent je ne sais comment sous ces dômes sans air et sans jour. En face est la grande porte d'airain du temple ; et l'on m'ouvre le sanctuaire. Une cloche sonne : *minuit*.

J'entre en une vaste rotonde ; elle a un dôme élevé qui représente le firmament éclairé par la lune. On y voit scintiller les étoiles. Seize colonnes en marbre blanc soutiennent une galerie élevée dans les airs, où seize statues représentant les Amours se tiennent par des chaînes de fleurs. Il n'est pas question de pavots. Ce sont des Amours éveillés ; et ce n'est pas à *minuit* qu'ils dorment : au contraire. Ils font mieux... ou pis.

Les douzes signes du Zodiaque entourent cette enceinte, pavée en mosaïque, qui a deux ou trois cents pieds de tour et cinquante de hauteur. Des cassolettes de parfums y brûlent. Il s'y trouve de voluptueux divans, dans de petites niches obscures, que les Amours ont l'air de contempler avec des idées malicieuses. Il y a là aussi un singulier effet d'acoustique : ce qu'on dit tout bas d'un côté de la salle est répété de l'autre tout haut. Or, comme les amours veulent, en général, de la discrétion, je supposai que ceci devait être une leçon morale dans ce genre-ci :

— *Êtes-vous aimé? Taisez vous!*

Un élégant dîner eut lieu au château. Il s'y trouvait le ministre de Belgique et sa femme, M. et madame *O' Sullivan*. — Je vous mènerai de nou-

veau ce soir au temple de la Nuit, me dit la baronne Escheles. Vous le verrez sous un autre jour.

Je ne compris pas d'abord comment on pouvait voir la *nuit* sous un autre *jour;* mais, arrivé avec elle au mystérieux palais, j'y passai de surprise en surprise.

La châtelaine avait fait illuminer le rocher souterrain et ses galeries. Le temple de la Nuit, resplendissant de clartés, eût pu rivaliser avec celui du Soleil. Quant au bain de Diane, avec ses cascades jaillissantes, il n'avait que Phébé pour éclairer son bocage. Ses lumières étaient bleuâtres ; et j'y cherchais Endymion tel que le représente Gérard : mais *l'endormi* n'y était pas ; et, au surplus, en son absence de costume, il y eût eu peut-être un peu froid.

Minuit sonne : le temple s'ouvre. Oh ! quelle radieuse nuit ! De grands candélabres d'or, portant chacun dix à douze lampes d'albâtre ou de porcelaine blanche, jetaient les rayons les plus doux sur les marbres du sanctuaire, et faisaient pâlir les étoiles. La lune avait fui sous la nue ; et, du haut de la galerie céleste, l'Amour secouait ses flambeaux : l'Amour multiplié en seize. Y a-t-il seize manières d'aimer ? Non : mais on peut aimer seize fois... lorsqu'on a un grand fonds d'amour.

Les environs de Vienne ont une célébrité européenne. Je fus, avec mon jeune Grec et M. du

Liége, aux montagnes de *Briel* [1], dont les princes de Lichtenstein ont fait un parc sans terme et sans bornes. Une belle et noble pensée est celle du temple élevé, là, par le prince Jean de Lichtenstein, à la mémoire de cinq hussards qui lui sauvèrent la vie à la bataille de Wagram. Ces braves, le couvrant de leurs corps, périrent tous cinq à ses pieds.

L'édifice est en pierre sur le modèle des temples grecs. Il domine Vienne et le Danube. Sous le monument, sont les tombeaux des guerriers libérateurs. Une inscription allemande en lettres d'or est à l'entrée du caveau funéraire : je l'ai traduite en vers français.

« Vous sauvâtes mes jours, soldats de ma patrie !
Héros de la fidélité !
Je ne puis vous rendre la vie :
Mais voici l'immortalité ! »

Puisque me voici sur le chapitre des tombeaux, passons à ceux des empereurs. Le mausolée de la

[1] Elles sont à peu de distance de Vienne et appartiennent au prince de Lichtenstein. Les vues y changent à tout moment : ce sont tour à tour les gorges de la Suisse, les déserts de l'Amérique, les roches des Pyrénées. J'y ai remarqué les belles ruines de *Babenberg*, château qui appartenait aux ducs d'Autriche, avant Rodolphe de Hapsbourg. Malheureusement, selon moi, on a gâté la vérité par des fictions : on a mis de fausses ruines à côté des vraies; et l'effet poétique en souffre.

grande *Marie-Thérèse*, à l'église des Capucins, est une des plus belles magnificences de la mort. Les vanités de la poussière y jettent un éclat lugubre ; le cœur y bat... mais il a froid [1]. L'illustre impératrice est entourée des cercueils de tous ses enfants. Là, s'étend une file de caveaux séparés les uns des autres et fermés par des grilles de fer. Là, dort un long cortége de vieillards couronnés, de guerriers immortels, de princesses illustres, et d'enfants nés sous la pourpre. Le religieux qui me conduisait me les nommait tous à mesure que je passais, le front courbé, devant chacun de leurs tombeaux. Oh! il était un nom qu'il me tardait d'entendre, un cercueil que je cherchais avec impatience : *celui du jeune duc de Reichstadt.*

Je restai longtemps, immobile et debout, près de ce sépulcre glacé. Voilà donc où devait arriver, si vite, si jeune et si beau, l'héritier de Napoléon ! Je me rappelais les cent un coups de canon qui

[1] Marie-Thérèse fit faire son sépulcre sous ses yeux ; elle en soigna elle-même les admirables détails. Son auguste époux y reposa le premier. Elle y venait prier deux fois par semaine ; mais ses jambes étaient très-faibles ; et comme il lui était pénible de passer par les longs détours de l'escalier souterain, elle se faisait descendre dans les caveaux par une fenêtre, au moyen d'une mécanique ingénieuse. Un jour, un des ressorts de la machine s'étant brisé, Sa Majesté resta à moitié chemin. Impatientée, elle s'écria : *Je ne descendrai plus ici.* C'étaient de prophétiques paroles. Le lendemain même, l'impératrice fut atteinte de la maladie dont elle mourut.

avaient annoncé à Paris la naissance du *roi de Rome*. L'enfant naissait sous les lauriers, sous l'auréole de la gloire, sous l'atmosphère du génie; il semblait appelé à continuer la puissance de celui qui s'offrait le maître du monde : et il était là, sans couronne, obscurément tombé au cerceuil, écrasé sous le poids de son nom! Là, s'était éteint, avec lui, le dernier flambeau de l'empire; et, plus qu'à Sainte-Hélène peut-être, là finissait *Napoléon*.

Le comte Maurice de Dietrichstein, chez lequel je dînais ce jour même, avait été l'ami fidèle et le serviteur dévoué du duc de Reichstadt. Il me montra une foule de touchants souvenirs que lui avait légués le prince, et, en me les montrant, il pleurait.

Grâce au comte de Dietrichstein, grand maître de la maison de l'impératrice, le meilleur, le plus obligeant et le plus distingué des hommes, j'eus mes entrées à tous les musées. Je fus, dans sa loge, aux théâtres. Les théâtres, au surplus, à l'exception de celui de la cour, sont peu remarquables à Vienne[1]. On donnait *la Juive* à l'Opéra. J'en ai souffert... pour *Halevy*.

On m'avait beaucoup parlé du trésor impérial.

[1] Le théâtre de la cour a de bons acteurs. Madame *Peche*, M. *Fichter* et madame *Réti* sont d'excellents artistes. J'y ai vu jouer à merveille la jolie comédie de la princesse Amélie de Saxe, *la Fiancée de la résidence*.

Le comte de Dietrichstein me le fit voir; et j'y passai de longues heures [1].

Le berceau du roi de Rome était là. J'avais été la veille *à son cercueil!* Ce présent de la ville de Paris n'a rien de merveilleux, ni comme art ni

[1] Le détail de ces richesses prendrait ici trop de place. Je ne citerai que les objets suivants :

1° *La couronne de Charlemagne.* Elle est de l'or le plus fin, orné de pierres précieuses. Une lame d'or, en demi-cercle, surmontée d'une croix, porte cette inscription en petites perles: *Conradus Dei gratia, Romanorum imperator.* Ce diadème avait des plumes.

2° *Le sceptre, le globe, la dalmatique, l'alba, la stola, les bas, les gants, les jarretières, les souliers, le manteau, le ceinturon* et *l'épée* du même empereur, costume entier de Charlemagne.

3° *Les reliques du Saint-Empire.* La description prendrait des pages. Il s'y voit le plus grand morceau de vraie croix qui existe en Europe : dix pouces de long sur deux de large.

4° *Les habits pontificaux,* brodés en perles fines, que fit faire Philippe de Bourgogne pour les cérémonies de l'ordre de la Toison d'or.

5° *Un livre des quatre Évangiles :* celui de Charlemagne. Son portrait est sur la reliure qui est en or massif.

6° *Un cor de chasse* du landgrave Albert de Hapsbourg, en 1199.

7° *Une coupe d'or* du grand-duc de Russie *Michel-Fédorowitsch,* en 1645, et le grand sabre de *Timur.* Ces objets de prix ont un grand intérêt historique.

8° *La couronne d'Italie* que Napoléon mit sur sa tête à Milan, et *les vêtements qu'il portait à ce sacre.* Les pierres de la couronne sont fausses, et les vêtements sont des oripeaux. *Le sceptre* est surmonté du lion de Saint-Marc. Ces joyaux ont

comme richesse. Il est en nacre et en vermeil, mais lourd et dépourvu de toute idée poétique. *L'aigle,* qui est aux pieds du berceau sur lequel il est censé veiller, a l'air d'un vautour qui va fondre sur sa proie. *La Victoire,* qui le couronne, a une figure fatiguée; *la Prudence*, qui est au chevet, paraît à moitié endormie. *La Force*, qui est en avant avec une massue, est une espèce de nain. *Les abeilles,* qui y sont semées, ont une tournure de guêpes. Tout cela est roide, sans grâce, de mauvais goût, et lamentablement prophétique. Le tombeau est bien plus frappant avec son inscription si simple. « Ici repose le duc de Reich-
« stadt, fils de Napoléon, empereur des Français,
« et de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche,
« salué à sa naissance *Roi de Rome*[1] ! »

l'air de hochets. Le manteau souverain ressemble à un habit de théâtre.

9° *Le sabre* que portait Marie-Thérèse, comme *roi* de Hongrie.

10° *Une croix* qui, à l'époque du Bas-Empire, était à Sainte-Sophie, et qui fut transportée de Constantinople à Venise.

11° *Tous les diamants et joyaux de l'Empire.* La couronne en diamants de l'impératrice est évaluée 1,500,000 fr.

12° *Le diamant florentin* qu'avait Charles le Téméraire à la bataille de Grandson, et qu'un lansqueuet vendit à Berne cinq florins. La France prétend que ce diamant est à Paris, et que le second diamant de la couronne est celui du fameux duc de Bourgogne. Qui donc a le vrai *solitaire?*

[1] Il y a au Trésor la petite calèche où il était traîné aux

Je ne pensais pas qu'on pût trouver un grand charme à parcourir des remises ; je fus à celles de l'empereur, et j'eus la preuve du contraire. La grande voiture du sacre a cent dix ans ; les peintures de ses panneaux coutèrent 60,000 francs. Elle a huit glaces ; et elle est doublée de velours rouge rehaussé d'or. Quatre empereurs y montèrent, à leur couronnement à Francfort. Marie-Thérèse s'y assit ; et la voiture coûta 450,000 fr. [1].

Je ne décrirai pas les nombreux carrosses qui me furent montrés, mais je parlerai des traîneaux. J'examinai celui de Marie-Thérèse, et celui du duc de Reichstadt. Celui de l'empereur a coûté 60,000 fr. Lors du congrès de Vienne, en 1815, l'empereur François, voulant donner une fête sur la glace, commanda des traîneaux pour tous les souverains assemblés. Cette partie coûta sept millions et demi [2].

Il y avait soirée chez l'ambassadrice de Sardaigne. La charmante comtesse de Sambuy faisait les honneurs de son salon avec esprit, charme et gaieté. La haute société de Vienne était chez elle ;

Tuileries par deux mérinos. Le nom du duc de Reichstadt est accompagné d'une foule de hauts titres sur le monument funèbre.

[1] Là aussi est le carrosse qui servit au sacre de Napoléon à Milan. Il fut fait à Paris, chez *Jacquin*.

[2] Tous ces traîneaux de princes et de rois sont soigneusement conservés.

et je m'y croyais à Paris. Même élégance et même grâce.

Dans les villes de province, en Allemagne, la noblesse est en quelque sorte étiquetée. Chaque notabilité a sa case, sa niche, sa ligne et son cercle. Il en résulte un froid glacial, et souvent un ennui profond. Ce n'est pas que le dévergondage d'un déclassement absolu ne présente au moins autant d'inconvenance dans un genre opposé : mais l'excès, de chaque côté, devient chose antisociale. À Vienne, il n'en est pas ainsi ; les rangs y sont noblement conservés : rien d'exagéré, point de morgue. Il y a mélange sans confusion, et dignité sans insolence.

La haute société de Vienne, admirablement pensante, est encore attachée aux idées chevaleresques du bon vieux temps. Elle aime la fidélité à *son Dieu,* à *sa dame,* et à *son roi*. Elle méprise les apostats et les parjures ; elle tient aux nobles maximes, et elle a foi aux grands principes ; un jour (cette anecdote récente est connue) une haute et puissante dame avait sur son front un riche bandeau de pierreries. Vous avez là un magnifique diadème ! lui dit l'ambassadeur de *France*. — Son plus grand mérite, répondit-elle, c'est de n'avoir pas été volé.

L'Allemagne, en général, est un pays hospitalier, loyal et généreux ; il y manque peut-être, pour un Français, cette vie d'intelligence active

et d'émotions variées qui ne se trouve qu'à Paris. L'existence matérielle et positive semble absorber, en beaucoup d'endroits, les facultés de l'Allemand; il ne s'abandonne que rarement au rapide élan de l'imagination et aux démonstrations extérieures de l'âme : sa conduite est réglée comme un cahier de musique, et ses pensées calculées comme des chiffres. Certes, il y a souvent de l'extravagance et du désordre dans cette sphère brûlante de Paris, où tout est vie, ardeur, génie, bruit et enthousiasme ; mais le calme plat d'une existence compassée, sans hardiesse et sans essor, a quelque chose d'accablant. La raison, poussée à l'excès, est aussi un genre de folie ; et la plus gaie n'est pas la pire.

Divers voyageurs ont pensé, et peut-être avec raison, que les poêles, la bière, et surtout la pipe, entraient pour beaucoup dans cette tranquillité fatigante et cette lourdeur apathique tant reprochées aux gens du peuple en Germanie. Je serais tenté de le croire ; mais serait-ce leur rendre un service que de changer leur nature? En seraient-ils plus heureux s'ils quittaient leurs monotones habitudes pour nos effervescentes coutumes? Non, je ne saurais le penser. Bien certainement, je ne le leur conseillerais pas ; et, tout en regrettant, au milieu d'eux, la brillante patrie de l'imagination, de l'esprit et de la grâce, je leur dirais en véritable ami : « *Le bonheur vaut mieux que l'éclat.* »

Au surplus, ce n'est nullement à Vienne que peuvent s'adresser les reproches de pesanteur et d'ennui ; les salons de cette capitale ont l'élégance et la vivacité de ceux de Paris. Les étrangers y sont accueillis avec un empressement plein de courtoisie. On y aime les arts et les lettres. L'instruction y est brillante et solide. On y parle le français comme à Paris ; et notre littérature y est jugée avec autant d'impartialité que de bienveillance. La patrie des Gœthe et des Schiller sait rendre hommage aux talents de tous les pays ; et, chez elle comme partout, lorsqu'il s'agit des palmes de l'intelligence , notre France est au premier rang.

Les princes Frédéric de *Schwarzenberg* et de *Hohenzollern* vinrent me voir à l'hôtel de *la Ville de Francfort* où j'étais descendu ; et je raconterai, au sujet de ce dernier grand seigneur allemand, une anecdote originale. Un des membres de la famille de Hohenzollern avait une principauté assez peu considérable dont les sujets, à l'époque de la monomanie des *constitutions*, demandaient à cor et à cri une *charte* à la française. Le prince se rend à leurs vœux ; et, dans les villages et hameaux de son *domaine souverain*, un gouvernement représentatif est établi en toute règle. Sur ces entrefaites, il conçoit le projet de donner une grande partie de chasse au sein de ses États ; il y invite plusieurs têtes couronnées, et veut y déployer de

la magnificence. Que fait-il à cette intention? Tous ses *pairs* sont par lui convoqués sur le terrain des cerfs, des chevreuils et de lièvres, pour y sonner du cor *à cheval;* et tous ses députés, *à pied,* pour y rabattre le gibier. Ces deux chambres firent grand bruit. Il y en eut qui dirent, à ce sujet, qu'il vaut peut-être mieux, dans un pays à charte, avoir des députés qui *rabattent,* que des députés qui *abattent.*

La résidence impériale à Vienne est un interminable bâtiment, sans architecture élégante à l'extérieur, mais avec lequel on ferait une douzaine de palais où pourraient loger une vingtaine de familles royales. En dehors, rien de positivement remarquable : au dedans, rien de véritablement somptueux ; mais de tous côtés une simplicité imposante. Il y règne un pieux attachement pour l'auguste foyer des ancêtres. On y craindrait *l'embellissement* qui viendrait y briser *le souvenir.* Le cœur y interdit le progrès.

Tout objet qui a appartenu aux illustrations de la famille, de quelque nature qu'il soit, riche ou pauvre, beau ou laid, y est l'objet d'une vénération respectueuse et touchante. L'alcôve où mourut François II, est maintenant une petite chapelle fermée, où s'agenouillent ses enfants. L'empereur y est peint sur l'autel, déposant sa couronne d'ici-bas aux pieds du Sauveur, et implorant celle d'en haut. Son cabinet est resté dans l'état où il se trou-

vait au jour de sa mort. On n'y a dérangé aucun meuble. Le portrait de son petit-fils, du duc de Reichstadt, est sur son bureau en face de son fauteuil. Sa plume, son papier, ses crayons, sont à leur place habituelle et semblent l'attendre. Les meubles de ce souverain, dont la mémoire est restée chère au peuple, n'ont ni recherche ni splendeur. Il en est qu'un bourgeois de la rue Saint-Denis rougirait de garder chez lui : son *épouse* en serait choquée [1].

Il en est de même des appartements de l'impératrice mère et des archiducs d'Autriche; même simplicité, point de luxe [2]. Ceux de l'archiduchesse Sophie ont seuls de l'élégance moderne. Passons à la demeure du prince régnant. Là sont les galeries d'apparat. La salle des cérémonies, bâtie en 1805, ne manque pas de magnificence; et l'art y a placé des chefs-d'œuvre.

Schœnbrunn est peu éloigné de Vienne. Ce palais, commencé sous l'empereur Mathias, fut achevé

[1] Néanmoins dans l'aile qu'habitait François II, il est des choses remarquables : 1° *la Polymnie* de Canova; 2° des vases de porcelaine russe, donnés par l'empereur Alexandre; 3° une table en malachite, présent de l'empereur Nicolas, et une autre, venue du pape.

[2] Les salons et chambres des archiducs offrent constamment un tableau de mœurs patriarcales. Rien n'y est sacrifié à l'amour de l'ostentation, tout y est donné aux besoins du sentiment. On s'y livre ensemble à l'étude; on y est *prince* sans nul doute, mais on y est en *famille* avant tout.

sous Marie-Thérèse. Le parc est d'une grande beauté. Napoléon y rêva son alliance avec la fille des Césars ; et le roi de Rome y est mort. Lorsque le conquérant du monde y passa rayonnant de gloire, qu'il y avait loin pour lui, à cette époque, de Schœnbrunn à Sainte-Hélène [1] !...

J'étais invité à dîner chez M. de Tatitscheff, ambassadeur de Russie ; je trouvai dans son salon le prince Kourakin, sa charmante compagne, et le maréchal Marmont, ces mêmes personnes que j'avais si singulièrement rencontrées aux ruines de Reichenstein Je rappelai à la princesse Kourakin *l'homme enveloppé d'un manteau, sous la chapelle du manoir...* — Quoi ! me dit-elle, c'était vous ?... Ce *solitaire !* — C'était moi.

L'ambassadeur me demandait la lecture d'une de mes légendes d'Allemagne : on désirait surtout celles que j'avais lues à Kirchberg.

Qu'il fut singulier mon voyage ! Errant de palais en palais, à la façon des anciens troubadours, je

[1] On voit à Schœnbrunn le cabinet favori de Marie-Thérèse ; il est décoré dans le goût espagnol. Le parc a 800,000 toises carrées. La serre aux palmiers, l'orangerie, les jardins fruitiers, les allées de charmille, les trente-deux statues de W. Beyer, l'obélisque, la ruine et la *gloriette,* temple à arcades, bâti par Marie-Thérèse en 1775 (d'où l'on voit Vienne et le Danube), sont toutes choses renommées. Le roi de Rome est mort à Schœnbrunn dans la même chambre et le même lit où coucha Napoléon. Peu avant son dernier soupir, un orage brisa, vis-à-vis sa fenêtre, un grand aigle qui s'y dressait.

devais, ainsi, parcourir une partie de l'Allemagne, en anachronisme vivant. J'allais, contant fabliaux et chroniques, devisant de guerre et d'amour, prêchant fidélité *à Dieu* et *au roi*, trouvant écho à mes accents de chevalerie, et, au foyer des princes du jour, fêté en barde des vieux âges.

Je pris la route de Brunnsée [1]. Je fis rapidement le trajet de Vienne à Gratz. Je n'avais qu'un désir et qu'une pensée : revoir l'auguste mère de *Henri* [2].

J'arrivai au beau château de madame la duchesse de Berry, le jour anniversaire de la naissance de monseigneur le duc de Bordeaux. Brunnsée est un vaste domaine où Son Altesse Royale est adorée et bénie. Protectrice de tout ce qui a besoin d'aide et de consolation, de tout ce qui souffre, elle est la providence du pays. Le manoir est immense. Il a, indépendamment de ses salons et galeries, près de cent chambres à cou-

[1] La forteresse de *Lachsenbourg*, où je fus la veille de mon départ, attire une foule d'étrangers.

[2] *Sholtvien*, dernier village de l'Autriche, sur les frontières de la Styrie, n'a qu'une rue étroite entre des rochers gigantesques. Les crêtes de ces rochers sont fortifiées. Sur la plus haute, il s'élève les ruines d'un château, nommé *Clam*, dont l'aspect est des plus bizarres.

A deux lieues de *Neustadt*, ville que j'avais traversée le matin, est le château où se réfugia la veuve du roi Murat, après la perte de son trône; il appartient aujourd'hui au duc de Blacas.

cher ; et tous ces appartements sont meublés avec autant de goût que d'élégance. Quel bonheur j'éprouvai en y retrouvant ce qu'on cherche inutilement en Allemagne : un bon et grand lit de France, avec de larges draps et d'amples rideaux [1] ! Qu'on est bien sous les murs de cette résidence monarchique où l'auguste fille des lis accueille les pèlerins de la royauté avec la grandeur d'une noble princesse et la simplicité d'une gracieuse châtelaine, avec la splendeur des temps nouveaux et l'hospitalité des âges anciens ! Que je me reposais délicieusement des fatigues d'un long voyage, dans cette région de paix, de délicatesse et d'urbanité ! Là nulle agitation politique ; on y attend avec confiance la justice de Dieu. On n'y maudit point ses ennemis, on se contente de les plaindre. Enfin là, de gré ou de force, il faut être bon ; et on l'est.

Le soir, à souper, Son Altesse Royale Madame porta la santé de son auguste fils, né le 29 septembre, sous les auspices de l'archange qui terrassa l'esprit du mal. Je n'ai pas besoin de dire avec quel enthousiasme nous répondîmes à l'appel [2]. A table étaient le comte de Lucchesi-Palli,

[1] Les draps sont si courts et si étroits en Allemagne qu'on peut à peine s'en couvrir. Le rideau est un luxe à peu près inconnu.

[2] S'il est des dates d'heureux présage, il en est aussi de singulièrement funestes. Qui n'a remarqué que le jour du

le comte et la comtesse de Meffray avec leurs deux fils, la comtesse de Quesnay, la comtesse de Pont-Bélanger, le baron et la baronne de Bouchemann, le comte et la vicomtesse de Forestier, le chapelain du château, plusieurs gentilshommes du voisinage et moi. La soirée fut d'une gaieté charmante. Un escamoteur habile y était avec une cage pleine d'oiseaux savants. Ses petites bêtes, aussi jolies qu'étonnantes, eussent été brûlées jadis comme sorcières. On leur demanda de vouloir bien dire quel était le jour de la semaine et le quantième du mois : l'une d'elles s'approcha d'un vase plein de cartes sur lesquelles il y avait, en lettres imprimées, *lundi, mardi*, etc. ; le tas de cartes était énorme. L'oiseau les remue avec son bec, et il en tire *mercredi :* l'oiseau ne s'était pas trompé. Devant lui on place quatre cents autres cartes : celles-là portaient chacune un chiffre différent. La petite bête prend 29 : puis, courant à un paquet de billets blancs où on avait mis: *janvier, février, mars,* etc. ; l'oiseau s'envole avec *septembre*, et vient le presenter à Madame.

L'escamoteur continua. Il fit choisir à Son Altesse Royale un petit carton blanc sans figures, parmi trois cents du même modèle ; et la pria d'y

cruel accident de monseigneur le duc de Bordeaux était *le* 28 *juillet!*

tracer quelque chose au crayon pour pouvoir le reconnaitre entre tous. La princesse le fit. Le carton fut jeté et mêlé parmi les autres. L'oiseau, sorti de sa cage, y fouille avec son bec, cherche longtemps d'un air inquiet et pensif : puis tout à coup, joyeux, bat des ailes. Il venait de trouver la carte. C'était bien celle de Madame; elle y avait écrit *Ida*.

La vie de château, à Brunnsée, est une suite continuelle de plaisirs variés. Le matin chacun déjeune dans sa chambre, et se livre à ses occupations jusqu'au dîner. Alors, à la belle saison, commencent les parties de campagne et les promenades. Des calèches à quatre chevaux sont attelées. On fait des excursions dans la montagne. On organise des chasses. La jeunesse a ses cavalcades. Tout est vie, mouvement et fêtes.

Que diraient nos pauvres chasseurs de France, qui s'évertuent un jour entier pour rapporter une caille, s'ils voyaient le gibier de Brunnsée? A une chasse, où madame la duchesse de Berry avait convié le jeune archiduc d'Autriche *Albert*, on fut au bois de *Brillingshof;* et, dans la matinée, il y fut tué 400 lièvres, plus de 150 faisans, quelques renards, et un sac plein de perdrix [1].

On ne sait ce que c'est qu'un *braconnier* à

[1] L'année dernière on tua à Brunnsée, dans la saison de chasse, 6,000 pièces de gibier.

Brunnsée. J'ai vu des quantités de faisans fourmiller sous les jambes des villageois sans y courir le moindre risque. Pas un paysan n'en tuerait un, fût-il mourant de faim sous son toit. Il est vrai que, dans ce dernier cas, un vol ne serait pas nécessaire ; il saurait où trouver des vivres. Le château de Brunnsée est là, et la princesse est au château.

Le dimanche, il y a messe à la chapelle. Cette enceinte religieuse est décorée avec soin. On y voit des tableaux saints que Son Altesse Royale Mademoiselle a peints avec un rare talent. On y joue de l'orgue, et on chante. Une haute tribune, en face dû maître-autel, est pour les habitants du manoir. La princesse a la sienne à part. Le peuple d'alentour est en bas. C'est tout à fait *chapelle royale*.

La seigneurie de Brunnsée a 14 lieues de tour et 22,000 vassaux. La féodalité existe encore en Autriche, mais elle n'est pesante que pour les seigneurs ; elle est un débarras en administration pour le gouvernement impérial ; et pour le pauvre, elle est non-seulement un pouvoir sans oppression, mais une autorité tutélaire. Les seigneurs, étant responsables des impôts, payent à la place du vassal, quand ce dernier ne peut le faire. Ils sont chargés des postes, des tribunaux, des affaires municipales et de la police du pays. L'État n'a tout simplement qu'à encaisser les re-

cettes, sans frais, sans bureaux, sans travail. Le seigneur en a seul l'ennui; c'est une ruine parfois, c'est continuellement un tracas. Le paysan, s'il a à se plaindre d'une vexation, a le droit d'en appeler d'abord du tribunal de son village au grand tribunal de la province, et ensuite à l'empereur lui-même. De pareils appels sont bien rares : le seigneur tient à honneur et gloire d'être le père de sa contrée. Aussi n'y voit-on ni cachots ni maréchaussée. C'est dans ce pays de soi-disant *despotisme* qu'il faut aller chercher la *liberté;* les chaumières y offrent l'aspect de l'aisance et du bonheur; il n'y est question ni de gazettes ni de politique; on n'a pas idée d'une émeute; et s'il est quelque chose en esclavage, quelque chose d'enchaîné qui ne s'évertue ni ne bouge, c'est *l'esprit révolutionnaire.* Mais nul ne songe à l'affranchir.

Heureuses journées de Brunnsée! vous passâtes comme l'éclair. Mais que je savourai délicieusement ces heures de promenade où, marchant à côté de Son Altesse Royale Madame, je l'entendais parler *France* et *Bretagne!* Jamais ni menaces ni fiel. Elle a oublié les perfidies et ne se souvient que des dévouements. J'ai tenu entre mes mains le poignard qu'elle avait à sa ceinture lorsqu'on la conduisait à Blaye : on n'osa le lui arracher. J'ai touché le pistolet qui ne la quittait point en Bretagne : on ne parvint point à le lui prendre. Ma-

dame ne fut que trahie ; et, livrée sans être vaincue, elle ne rendit point les armes.

Que de traits touchants en Vendée ! Forcée de fuir devant l'ennemi après le combat du Chêne, la duchesse de Berry avait traversé, toute une nuit, les bruyères et marais de la Bretagne. Il avait plu à torrents pendant ce long et pénible trajet ; mais elle n'avait ni senti la pluie, ni redouté les périls, ni plié sous la fatigue. Le baron de Charette et autres serviteurs dévoués étaient près d'elle. Trois frères vendéens les guidaient. Ils arrivent, après sept heures de marche forcée, à une ferme solitaire ; et là, la princesse s'arrête. Un des guerriers de son escorte, en faction devant la demeure, s'aperçoit alors qu'un des paysans vendéens a disparu. L'inquiétude le saisit. Les deux frères du villageois ont beau soutenir qu'il n'y a jamais eu de traîtres parmi eux : l'alarme commence à s'étendre. Bientôt le point du jour se montre ; de nouvelles heures s'écoulent ; et l'*absent* n'a pas reparu. Chacun tremble, excepté Madame. Elle a vu la trahison dans les palais, elle n'en a jamais trouvé dans les chaumières.

Un bruit de pas retentit. Le Vendéen rentre à la ferme. Il a une lanterne à la main. Qu'a-t-il donc fait toute la nuit ? il est épuisé de fatigue. Un de ses frères court à lui.

— D'où viens-tu ? parle ! ou je te tue !

— L'ennemi poursuivait Madame, répond tran-

quillement le Breton. Nos pieds, à nous, le long du chemin, ressemblent à ceux de tout le monde; mais le joli petit pied de Madame ne ressemble à celui de personne. Il devait nécessairement la trahir et indiquer notre route. J'ai donc recouru, cette nuit, par tous les endroits où nous avions passé; et, bien qu'il plût à verse et que le ciel fût horriblement noir, je suis parvenu, ma lanterne à la main, à mettre mes gros pieds, sur le sol, dans tous les petits pieds de Madame.

Quelle tâche! et quel dévouement!

Brunnsée a d'immenses souterrains qui communiquent à un second château que possède Son Altesse Royale à environ une demi-lieue [1], mais ces ténébreuses allées sont défendues et fermées. Les lumières n'y brûlent pas; et l'on ne peut en parcourir l'étendue. De là, mille bruits merveilleux. On assure qu'il y règne un grand serpent, contemporain du déluge, qui n'a jamais bu d'eau depuis sa sortie de l'arche, et qui ne s'en porte que mieux. Ce serpent siffle toutes les fois qu'il doit arriver quelque abomination, n'importe où. Il s'égosilla en *juillet*. Je n'ai pas besoin de dire l'année.

[1] Elle y a placé sa chancellerie et toutes les administrations de ses domaines seigneuriaux. Ce château s'appelle Weimburg. Il est dans une belle position, et d'architecture un peu moresque. Le parc est peuplé de daims qui s'y promènent par troupeaux.

Les grands appartements de Madame sont à Brunnsée, comme à Rosny, de véritables musées [1]. J'y remarquai un charmant tableau de Mademoiselle, représentant Louis XI recevant saint François de Paule. La bibliothèque de Son Altesse Royale est considérable : les illustrations littéraires de la France y sont toutes. Il s'y trouve aussi d'antiques et curieux manuscrits [2]. Puis, que de meubles de Boule, de vieux laques et de chinoiseries ! Il y a de quoi remplir dix boutiques [3].

A propos de *rococo*, de *moyen âge* et de *bijoux antiques*, il me fut raconté, par la princesse, que la passion de ces raretés était devenue si forte en Hongrie, depuis plusieurs années, qu'on y avait vu des gens déterrer leurs ancêtres pour leur en-

[1] Ce sont, pour la plupart, des productions d'artistes français qui y sont au premier rang. Mademoiselle Fauveau a là plusieurs de ses belles sculptures.

[2] Dès qu'il paraît un livre remarquable en France, il est de suite à Brunnsée. Un de ces vieux manuscrits porte ce titre en caractères gothiques : *Livre de chace, tant de venerie que faulconnerie du roi François Ier, donné par ce prince à l'amiral Bonivet.* Le texte et les enluminures de cet enseignement de chasse ont un grand intérêt. La salamandre est peinte toute brûlante sur le frontispice de ce volume. Là aussi est le livre d'heures de la fameuse reine *Jeanne de Naples.*

[3] Son Altesse Royale a des bahuts du plus grand prix, sculptés par Jean Goujon. J'ai vu, dans l'appartement occupé ordinairement par monseigneur le duc de Bordeaux, un médaillon où sont les cheveux de la mère de Henri IV.

lever les colliers et joyaux avec lesquels on les plaçait dans le tombeau, selon les anciennes coutumes. Ils se pavanaient ensuite au soleil avec ce larcin fait à la nuit éternelle. Un jour, Madame, voyant au cou d'un jeune homme un collier *gothique* admirablement travaillé, lui dit : « Cela appartenait sans doute à un de vos aïeux? — Madame, répondit en rougissant le Hongrois, déconcerté, mais plein de franchise : il était à ma grand'tante. Elle l'avait emporté avec elle au caveau de la famille. On m'a conseillé de le lui reprendre. J'ai hésité, je l'avouerai. Mais enfin, mon parti étant pris, je l'ai soulevée bien doucement, avec tous les égards, le respect et la délicatesse possibles; et le bijou m'est revenu. Du reste, aucun dérangement n'a eu lieu, elle ne s'en sera pas aperçue. Au fait, le collier se gâtait, et il ne lui servait à rien. »

Madame a voulu aussi que ses propres travaux figurassent à Brunnsée. Je ne pus revenir de ma surprise en contemplant le nombre et la beauté des meubles en tapisserie qui sont l'ouvrage de ses mains [1]. S. A. R., en montrant les objets d'art de son château, ne laisse jamais échapper l'occasion d'adresser d'aimables paroles à ses hôtes. Je regardais deux choses pareilles. « J'aime *les sem-*

[1] J'ai compté trois grands canapés, deux bergères, six fauteuils et dix-huit chaises. (Tout cela est monté en bois gothique.)

blables, » me dit-elle ; et S. A. R. me raconta l'anecdote suivante :

La duchesse de Lévis, voyageant dernièrement en Allemagne, arrive à Munich. Deux jeunes personnes, vêtues de noir, demandent à l'entretenir, et tombent à ses pieds, éperdues. *Ma mère! ma mère!* s'écrient-elles. La duchesse étonnée les relève et les interroge. Une miniature, représentant celle qui avait donné le jour aux deux inconnues, est mise à l'instant sous ses yeux ; et elle s'y reconnaît. Madame de Lévis court la montrer à son mari. « *Votre portrait !* s'écrie le duc, *il est d'une ressemblance parfaite.* — Eh bien ! c'est l'image d'une autre. J'ai un second *moi,* je suis *double.* » La duchesse retourne auprès des jeunes filles qui s'enivraient en la regardant du bonheur de retrouver leur mère ; elles n'étaient orphelines que *depuis peu.* Madame de Lévis prit les dates ; elle avait été souffrante plusieurs années, et s'était vu bien des chagrins. Depuis quelque temps elle avait recouvré la santé, et ses tourments étaient finis. Elle calcula les époques... Le culte d'*Ida* triomphait.

« *Adieu beau château de Styrie !* » ces mots étaient cruels à dire ; je venais d'avoir la preuve qu'à Brunnsée, comme à Kirchberg, le dévouement est noté en caractères ineffaçables, et que les services y sont inscrits dans le cœur comme au livre le plus sacré. Un jour, espérons-le pour tous, après

les épreuves, le prix : c'est dans l'ordre de la justice. La souffrance aura eu son temps ; la récompense aura son heure.

Outre les deux châteaux de Brunnsée et de Weimburg, la princesse en a acheté un troisième en Styrie, nommé *Spielfeld*. Le comte Charles de Meffray, avec lequel je faisais le matin des parties de cheval, m'y conduisit la veille de mon départ. Madame a une écurie bien montée, et le jeune comte, excellent écuyer, y exerçait sa surveillance [1].

« Un de ses aïeux, me raconta-t-il chemin faisant, possédait en Dauphiné le castel de *Hautefort :* il avait la passion de la pêche, indépendamment de celle de la chasse ; et, souvent, il se demandait à qui des poissons ou des chevaux, il donnerait la préférence. Un de ses voisins de campagne avait un superbe lac poissonneux à peu de distance de sa terre ; et, aussi intrépide pêcheur que chasseur effréné, il se faisait la même question que M. de Meffray. Un jour, voyant passer ce dernier sur un magnifique coursier arabe, qu'il avait ramené de Palestine, il fut dîner chez lui le soir même ; et, dans son accès d'enthousiasme, il dit au châtelain : *Troquons votre cheval pour mon lac? — Soit,* répond M. de Meffray.

[1] Son Altesse Royale a, notamment, un bel attelage de quatre chevaux siciliens, venus de Palerme. Je les avais pris pour des arabes.

On signe aussitôt le marché. Puis, après avoir copieusement mangé et encore plus copieusement bu, l'ancien propriétaire du lac part, enchanté, sur son arabe. Il était nuit, il pique des deux; le vin lui troublait les esprits. Son coursier part à bride abattue; le lac, qui s'appelait *Saint-Sixte,* était sur son passage, il s'y jette couvert d'écume et en nage. Saisi par le froid, et embarrassé dans les herbes, il s'efforce en vain de nager : le maître et le cheval disparaissent. On croit que le premier fut sauvé, mais on dit que les poissons mangèrent l'autre : cela ne fut pas prouvé néanmoins. Alors pour l'aïeul des Meffray fut décidée la grande question. « LA PÊCHE, *en cette circonstance, avait désarçonné* LA CHASSE. »

Pendant que mon jeune compagnon me racontait cette histoire de sa famille, il tombait une pluie à verse. Aucun abri le long de la route. Nous étions comme à la chasse, sur de grandes bruyères où se tenait le gibier, et en quelque sorte à la pêche, au milieu de flaques d'eau où courait le poisson. On eût pu nous demander aussi à laquelle de ces deux passions nous décernerions la palme. Quant à moi, je n'aurais pas été pour la pêche; et je n'eusse pas alors troqué mon coursier pour un accroissement d'eau.

Les récits du comte de Meffray que j'écoutais au milieu de la tourmente, étaient à peine terminés que ma monture, indignée contre le mauvais

temps, s'imagina de prendre le *mors aux dents;* ce n'était pas le conseil que je lui aurais donné. L'écuyer de Brunnsée, habitué à étudier ses bêtes chéries, s'aperçut de la mauvaise pensée de mon destrier, avant même qu'il ne s'y fût positivement arrêté. « Prenez garde ! me cria-t-il, *il* va, je crois, *s'exaspérer.* » Je ne compris pas sur-le-champ; mais déjà je fendais les airs ; et bientôt mon cheval et moi, également furieux, *lui* de ne pouvoir briser son frein, et *moi* de ne pouvoir arrêter sa fougue, nous nous *exaspérions* ensemble.

Courions-nous à un *lac Saint-Sixte?* Non ; nous arrivâmes, ventre à terre, à une place publique de village où était attroupé un monde énorme en dépit des vents et de la pluie. Ce monde était agenouillé. Mon coursier s'arrêta devant ce tableau. Était-ce par respect religieux? je ne le pensai point. Était-ce qu'il n'en pouvait plus? Je suis persuadé qu'en supposant qu'il eût pu parler, il aurait eu trop d'orgueil pour en convenir. Toujours est-il qu'il s'arrêta.

Dans les villages et hameaux de la Styrie, il est un usage touchant. Leurs habitants, chaque soir, se réunissent sur la place où est la grande croix ; cette croix est généralement abritée sous un dôme, orné de peintures à fresque et d'où pend une longue corde. Le premier arrivé au rendez-vous tire cette corde ; une cloche sonne, et le pays entier accourt, quelque temps qu'il fasse. On s'age-

nouille avec ferveur autour du petit monument ; et, en commun, à haute voix, on fait la prière du soir.

Mon cheval traversa, respectueusement et la tête basse, la pieuse assemblée du canton. L'air étant imprégné d'idées morales et religieuses, il lui était peut-être venu aussi une bonne pensée qui lui reprochait son incartade. Se repentait-il? Que sait-on !

Spielfeld enfin s'offrit devant nous. Ce beau château est sur une hauteur au pied de laquelle serpente la *Muhr*. Il a quatre étages de galeries à jour dans le style moresque. J'y ai compté près de *cent* colonnes. Ses tours, surmontées d'un croissant, furent bâties par des prisonniers turcs après les victoires de *Jean Sobiesky ;* et de là vient, probablement, l'architecture orientale du manoir [1].

La pluie nous reprit de nouveau. Les montagnes qui, à l'horizon, s'élevaient, peu auparavant, parées de nappes de verdure, venaient de se couvrir d'un manteau de neige ; et l'hiver nous avait saisis. Nos habits ne ruisselaient plus ; mais ils ne séchaient pas : ils gelaient. Cependant un bon feu, qui nous attendait à Brunnsée, réconforta

[1] Madame y a logé le bailli de la seigneurie. *Spielfeld* domine une superbe vallée ; il est entouré de rochers, de forêts, de prairies et de vignobles. L'intérieur a des salons à ogives peintes à fresque, et des murs de sept à huit pieds d'épaisseur.

vite nos esprits ; et, tout à fait remis des délices de ma partie de cheval, de campagne et d'eau, j'étais quelques instants après, au beau salon de la princesse, reprenant, comme chaque soir, et ainsi que je le faisais à Kirchberg, mes habitudes de *trouvère*.

L'histoire du lac de *Saint-Sixte* que j'avais répétée à Madame, après le souper, rappela au comte de Lucchesi-Palli une anecdote de sa famille à peu près dans le même genre. Il nous la raconta. La voici :

Un de ses ancêtres, le prince de *Campo-Franco* (chacun sait que le comte de Lucchesi est d'une des plus illustres familles de l'Italie) [1], s'enthousiasma un jour pour une selle brodée en perles fines, et une belle esclave au visage noir qu'un chevalier de ses amis avait ramenés de la terre sainte. Il commença par en offrir des sommes raisonnables : on ne l'écouta point. Il doubla et tripla le prix : refus constants et impitoyables. Plus les obstacles s'élevaient, plus il s'acharnait à les surmonter. Les propositions grossissent, les prétentions ne font qu'augmenter. Le prince de Campo-Franco, emporté par son désir, finit par

[1] Un des princes de sa maison, étant à Lucques, s'y joignit aux chevaliers normands qui allaient conquérir la Sicile. Il fut le compagnon et l'ami du roi Roger. Ce monarque l'appelait *Lucchesi* parce qu'il était de *Lucques*. La famille conserva ce nom.

offrir pour la selle et l'esclave 28 *fiefs et 2 villes;* on accepte, et le troc a lieu. Mais ces beaux domaines n'étaient pas précisément au bailleur, il ne les possédait qu'en qualité de tuteur d'un neveu en bas âge et seul véritable propriétaire. Or, cette manière d'administrer les biens d'un mineur n'était pas de nature à lui mériter l'approbation de la famille; et, en 1400 environ, un grand procès commença sur cette affaire. Hélas! le procès dure encore. Ce n'est pas une petite question : il s'agit de deux ou trois cent mille livres de rente.

— Nous vous rendrons *les 28 fiefs* et *les deux villes,* répondent encore aujourd'hui les adversaires du prince de Campo-Franco : mais remettez-nous la selle brodée de perles fines, et rendez-nous l'esclave noire!

Ceci demande réflexion. Où est la selle?... Où est l'esclave?... Que décider ? On en est là.

Le comte de Lucchesi venait d'achever son récit, lorsque Son Altesse Royale Madame, se levant, fut chercher un *album* dans un de ses délicieux meubles en laque.

— Vous allez partir, me dit-elle. Il me faut là un autographe.

La plume était déjà à ma main; et obligé d'improviser, je n'avais pas eu le temps de recueillir une seule pensée. Mon embarras était visible; il est si difficile d'avoir de l'esprit tout de suite et à point nommé, de la verve à propos et à heure

fixe ! Refuser serait discourtois. Le moindre retard devient marque d'incapacité. Je pris hardiment mon parti ; et, au risque de tracer quelque sottise sur le papier, j'écrivis l'impromptu suivant : ce fut mon adieu à Madame.

« J'ai vu dans son castel, astre consolateur,
« Celle dont la Vendée a gardé la mémoire :
« En *Bretagne,* elle était *la gloire ;*
« A *Brunnsée,* elle est *le bonheur !* »

XVII

Gratz est une ville animée, riante et poétique. Cette belle capitale de la Styrie est située sur la *Muhr*, au milieu d'une immense vallée entourée de hautes montagnes. A l'une de ses extrémités s'élève une espèce de rocher à pic nommé le *Schlossberg* au sommet duquel est la citadelle qui domine la ville, et d'où se déroule un panorama enchanteur. D'un côté, le magnifique château d'*Enkenberg*, de l'autre les belles ruines de *Gesting*. Ici, les flèches de l'église renommée de *Maria Trost* où la contrée va en pèlerinage; là, la résidence, pleine de souvenirs, de l'infortuné duc d'Enghien. Plus près, les beaux jardins du comte

de Hebersdorf; de toutes parts des vues ravissantes.

La citadelle de Gratz eut beaucoup à souffrir en 1809, quand les Français s'en emparèrent; cependant il en existe encore une partie. La grande tour de *Schebenerthorn* où est la fameuse cloche qui ne sonne qu'à sept heures, n'a point été renversée, bien qu'elle fût au moment de sauter par ordre de Macdonald [1]. La tour carrée de l'horloge avec ses quatre cadrans gigantesques qui, de tous côtés, donnent l'heure aux habitants du pays, est encore debout [2]. Je considérai ces deux monuments avec un vif intérêt, car l'histoire dramatique de *Buankirque* était présente à ma mémoire. On me l'avait ainsi racontée.

La cloche de sept heures.

Buankirque, né gentilhomme, était plein de courage et d'honneur; mais il ne supportait patiemment aucun joug; il ne s'astreignait volontairement à aucune domination. L'obéissance a

[1] On prétend à Gratz qu'elle fut rachetée et sauvée au prix de 60,000 florins.

[2] Ces quatre cadrans, tournés vers les quatre points cardinaux, ont de douze à quinze pieds de diamètre : on y regarde, et on y voit l'heure à des distances énormes.

pourtant sa dignité comme le commandement. Par malheur, ce n'était pas l'opinion de Buankirque ; il n'aimait que l'indépendance ; il n'attachait de prix qu'à la célébrité ; et ces deux trompeuses monnaies, les plus vaines de toutes celles d'ici-bas, lui semblaient les seules à ambitionner. Elles devaient le conduire à sa perte.

Une action d'éclat avait signalé le début de sa carrière. L'empereur Maximilien Ier, tombé dans une embuscade aux portes de Neustadt et environné d'ennemis, était sur le point de périr, quand soudain, accouru à son aide, Buankirque, l'épée à la main, avait mis les traîtres en fuite. Son prince lui devait la vie.

Il faut plus d'élévation d'âme, peut-être, pour conserver une profonde reconnaissance que pour pardonner une grave injure. L'empereur, selon les chroniques du temps, ne s'attacha point à son libérateur. Il perdit de vue le service ; il se souvint à peine de l'homme. Buankirque, lui, n'oubliait rien.

Tout à coup, il éclate une révolte contre Maximilien, dans les montagnes de la Styrie. Elle grossit et s'étend. Un vaillant capitaine est à la tête de l'insurrection ; et ce capitaine est Buankirque.

Il a été armé par la haine, il est guidé par la vengeance. Mais s'il a la puissance qui brise, il lui manque celle qui crée. Il détruit sans rempla-

cer, et sans édifier il renverse. De tels phares s'allument pour éblouir : rayonnent-ils pour éclairer?

Les progrès du chef rebelle avaient été si rapides que déjà la terreur s'emparait des troupes impériales. Le souverain de la montagne a voulu l'être aussi des vallées. Il assiége la capitale de la Styrie; et tout fuit au nom de Buankirque.

Le commandant de Gratz, n'osant plus compter sur la victoire, demande à traiter avec les factieux. Une trêve est jurée entre les camps ennemis. Les propositions du chef des insurgés sont soumises à l'empereur. On espère qu'à certaines conditions il pourra mettre bas les armes. Que répondra Sa Majesté?

On attendait la décision de Maximilien. Buankirque, dans cet intervalle, a fait demander au gouverneur de la place assiégée un sauf-conduit pour aller passer quelques instants, en secret, dans l'intérieur de la ville. Il a là une fiancée, une jeune fille qui l'aime. Sa bien-aimée l'appelle et l'attend ; il veut la voir : ne fût-ce qu'une heure.

Le *sauf-conduit* est délivré. On lui ouvrira les portes de Gratz à cinq heures de l'après-midi. Mais ce *sauf-conduit* n'est accordé que sous une condition expresse : c'est qu'au moment où la *cloche* du soir sonnera *sept heures* à Schebenerthorn, Buankirque sera hors de la ville. S'il y manque, malheur à lui !

Le victorieux rebelle, monté sur son coursier de guerre, s'achemine vers la cité. Il est beau de vaillance et d'orgueil. Un grand cœur, la plupart du temps, ne met pas l'homme au niveau de l'humilité : il le place au-dessus de la modestie. Buankirque étalait sans nécessité sa supériorité personnelle devant les natures inférieures. C'est de tous les modes d'insulte et de tous les genres de cruauté sociale celui qui se pardonne le moins. Buankirque avait l'habitude insouciante de n'épargner aucun amour-propre ; aucun amour-propre, plus tard, n'épargnera Buankirque à son tour.

Le chef est chez sa fiancée. La ville entière est en émoi. Dans les conférences qui avaient eu lieu, précédemment, entre le commandant de la place et le héros des montagnards, ce dernier, selon sa coutume, avait laissé tomber sur les principaux officiers de la garnison, l'altière expression de ses dédains. Stéphen, l'un d'entre eux, les rassemble.

— Amis ! Buankirque est sous nos murs, dit le guerrier vindicatif. Vous rappelez-vous avec quels regards de pitié l'insolent factieux nous toisait, alors que se signait la trêve, et que nous entourions notre chef ! Camarades ! à notre tour ! Le traître, tout à ses amours, peut oublier l'heure fixée. Soyez, au coup de cloche fatal, à la porte de *Wasserthor* ! Si le rebelle y passe trop tard, qu'il périsse !

— Oui, qu'il périsse !

Le cri a été unanime.

Stéphen quitte ses compagnons. Il vole au rocher de Schlossberg : il monte à la tour de l'horloge, et parle au gardien de ce poste. Celui-ci frémit d'abord de ce qui lui est demandé. Il refuse : Stéphen insiste. Stéphen l'emporte : il a de l'or.

Que les moments passent rapidement auprès de ce qu'on aime ! Jamais *Céline*, la fiancée de Buankirque, n'avait paru si attrayante à son amant. Ce qui entourait le front de la jeune fille, c'était plus que la pudeur, l'innocence et la grâce, mieux que l'esprit, le talent et la beauté : c'était le calme d'un cœur pur, la sainteté d'une âme chaste. La brûlante organisation du rebelle se rafraîchissait à cette source pure. Il redevenait doux et généreux devant cette image de mansuétude et de bonté. La vertu a ses communicatives haleines, comme l'immoralité son souffle contagieux.

— O Buankirque ! disait Céline. Hors la justice, point de gloire véritable ! Hors l'honneur, point de jours sereins !

Buankirque était tombé à ses pieds.

— Enchanteresse ! guide-moi ! qu'ordonnes-tu ?

— Mets bas les armes !

— Devant toi, tant que tu voudras.

— Devant l'empereur : mon ami.

— Ce n'est plus, pour moi, qu'un ingrat.

— Veux-tu n'être, pour moi, qu'un traître ?

Bien des moments s'étaient déjà passés dans ces tendres contestations où, peu à peu, sous les prières de l'amour, s'éteignait le cri des vengeances. Le chef des insurgés porte ses regards vers la fenêtre qui donnait sur la citadelle. La tour carrée de l'horloge, avec son cadran gigantesque, était en face de lui. Malgré sa passion pour Céline, il calcule en secret le temps. Il doit être près de sept heures.

Buankirque se lève agité.

— Qu'as-tu, mon ami? dit Céline. Il n'est encore que six heures. Voudrais-tu déjà me quitter?

— Non : mais, exact et ponctuel...

— Regarde le cadran de l'horloge!

— C'est singulier! le croiras-tu ! ce cadran, depuis quelques instants, me fait l'effet d'être immobile...

— Les heures vous paraissent longues : interrompt la jeune fille en essuyant une larme qui roulait sous sa paupière.

— Ah! Céline! quelle injuste parole!

Et le guerrier n'est plus qu'à elle ; et le temps continue à fuir.

— Voyons! dit tristement la fiancée en regardant l'horloge; il faut nous séparer : c'est l'instant.

Un cri horrible lui échappe. Une main inté-

rieure a tout à coup fait tourner l'aiguille du cadran avec un mouvement rapide ; et l'horloge marque *sept heures*.

— Trahison ! s'écrie le rebelle.

Il s'élance à pas précipités hors de la maison de Céline. Il est trop tard. La cloche sonne.

Buankirque est déjà à cheval. Plusieurs soldats fondent sur lui ; ils ont ordre de l'arrêter. Le vaillant chef tire son glaive ; il combat, renverse et s'échappe.

Une foule ennemie s'amassait. Il se fait jour, il la traverse ; et, sur son coursier au galop, il arrive à *Wasserthor*, la principale sortie de la ville. Elle est ouverte des deux côtés ; il se précipite sous ses sombres voûtes : on l'a laissé entrer sans obstacle. Mais , soudain , quel sinistre bruit ! devant lui retombe une herse, et derrière on ferme les portes. Il est captif , il est perdu.

Buankirque , assailli de toutes parts , et sans aucuns moyens de salut , est renversé , saisi , désarmé. Point de miséricorde pour lui. Ce n'est pas un cachot qui va s'ouvrir : c'est une tombe. On ne lui fera point de procès , on ne lui signifiera point de jugement : on l'égorgera sans pitié. Buankirque est entouré d'assassins.

— *Grand* homme ! lui crie Stéphen d'une voix moqueuse : quelque *petits* que nous soyons , ton front va se baisser devant nous.

La tête du chef est tranchée ; et , sous le

rire des bourreaux, elle roule sur la poussière[1].

L'empereur Maximilien apprit ce meurtre avec une véritable douleur. D'après son ordre souverain, la fameuse cloche de la tour de *Schebenerthorn* ne sonna plus jamais que *sept heures;* et le soir, à ce lugubre moment, la ville, récitant une oraison de repentir en expiation du forfait, devait prier Dieu pour Buankirque. L'usage s'en est perpétué; j'ai entendu le son de la cloche : il était sept heures précises.

Le comte Charles de Meffray m'avait mené de Brunnsée à Gratz dans une des calèches de Madame; nous fûmes au palais qu'y habite l'hiver Son Altesse Royale. Là, je retrouvais les meubles, tapis, vases, tableaux et richesses de Rosny, j'aurais pu m'y croire aux temps heureux où la duchesse de Berry était la protectrice des arts en France. Ses grands salons m'offraient une foule de raretés élégantes et de précieux souvenirs. J'y distinguai ces trois objets 1. *Les étriers de Henri IV*, en or massif. 2. *L'épée de François Ier*, richement ornée de pierreries et ayant la salamandre à sa garde. 3. *Un des souliers qu'avait Louis XIV à son sacre*, il est de brocart d'or semé de fleurs de lis en argent : le talon de ce soulier est peint par *le Brun*.

[1] Cette mort mit un terme à l'insurrection. Le siége de Gratz fut levé, et les rebelles se soumirent. La porte où fut décapité Buankirque, est aujourd'hui entièrement détruite.

Un tableau représentant Sully au tòmbeau de Henri IV me fit venir les larmes aux yeux. La fidélité à ses princes est chose si touchante et si rare ; et pourtant, j'en ai eu la preuve, il est encore de nobles cœurs. Kirchberg et Brunnsée ont de nombreux pèlerins. L'exil et l'adversité ont leurs cours ; et qu'il reparaisse un *Henri IV*, on pourra revoir des *Sully* [1].

Je ne restai que deux jours à Gratz [2], et, après

[1] La salle à manger du palais de Madame, à Gratz, a un beau tableau de Louis XVI, par *Rigaud*, et un autre de Louis XV enfant, par *Vanloo*. Une tapisserie des Gobelins, représentant Henri IV, me fit un plaisir extrême. Le plus beau paravent en laque que j'ai vu de ma vie est chez Madame. Il y a là une table en porcelaine de Sèvres d'un prix inestimable ; on y voit une foule de portraits en pied des rois, héros, princes et princesses qui firent la gloire de la France. Il s'y trouve aussi les armoiries de la princesse.

[2] Le tombeau de madame la comtesse d'Artois, morte à Gratz le 2 juin 1805, y est religieusement conservé. Le caveau où il se trouve fut muré à l'entrée des Français, en 1809, de crainte de profanation. Les glacis et remparts de la ville offrent de jolies promenades. La statue en bronze de l'empereur François Ier, qui est sur la place publique, est un monument estimé. Les étrangers vont, presque tous, regarder un édifice curieux qu'on appelle *la maison peinte*. On y voit des *chevaliers*, des *tournois*, des *marines*, etc. Ces fresques sont du XVe siècle, dit-on, et sont bien conservées Celui qui les fit faire mit dans son testament que ses héritiers entretiendraient ses peintures, sans quoi la maison passerait aux hôpitaux ; or, comme la maison est fort belle et les hopitaux fort attentifs, jugez du soin que l'on y prend !

deux charmantes soirées chez le gouverneur de la Styrie et chez la baronne de Frenilly, je repris de nouveau la poste et me dirigeai vers Munich. On m'avait beaucoup entretenu à Gratz d'un riche Hongrois nommé *Fertetier,* mis en interdit par sa famille, vu que, dans ses bizarres caprices, il ne voulait rien que par douzaine : *douze* chevaux, *douze* repas, *douze* montres, *douze* mouchoirs, etc. Un jour on lui parlait d'une maîtresse à prendre. — J'en veux *douze !* répondit-il.

J'avais vu les bords du Rhin et ceux du Danube : les bords de la Muhr étaient devant moi, et je me demandais, étonné : *Est-ce que j'ai vu rien de plus beau ?* Puis, j'arrivais aux délicieuses rives de l'*Ems*, et je me recommençais la même question. C'est qu'en Styrie comme au Tyrol, bien qu'on s'attende sans cesse à des surprises, on est constamment saisi par l'imprévu. Chaque saison donne un nouvel aspect à ces ravissants paysages. L'automne avançait à grands pas. Les teintes jaunes et rouges des arbres qui perdent leurs feuillages, à côté du vert foncé de ceux qui conservent les leurs, étaient d'une sublime mélancolie. Parmi les montagnes, j'en remarquai une dont la terre était d'un rouge couleur de feu, d'où s'élevaient des arbres d'une teinte presque bleue, et sur laquelle couraient des bandes de nuages d'argent [1].

[1] Parfois, au milieu de vastes prairies, couvertes de milliers

J'avais traversé *Léoben* où furent signés, le 18 avril 1797, par les généraux *Bonaparte* et *Meerfeld,* des prélimaires de paix entre la France et d'Autriche[1]. Je me rappelai que, dans cette ville, avait récemment séjourné l'auguste famille royale; et tandis que, devant moi, longtemps après le coucher du soleil, passaient de noires forêts et des rochers sauvages, mes pensées couraient, avec eux, plus sombres et plus tristes encore. Je songeais aux douleurs de l'exil.

La nuit était venue. A cette heure-là, en voyage, on demande à la vie quelque chose de confortatif et de substantiel; or le confortatif et le substantiel, c'est une auberge, un souper, un lit et du feu. Hélas! que va-t-il m'être offert? un admirable bruit de torrents, un clair de lune magnifique, le brouillard des fils de Fingal, toutes les poésies d'une nuit dans les rochers. Pauvre humanité d'ici-bas! tu peux nourrir ton âme de grandes pensées et de hautes images, mais il faut autre chose à ton corps.

de petites baraques à bétail et à foin, qui ont l'air de villages sans fin, les routes font mille circuits. C'est qu'en Autriche on a un tel respect pour la propriété que jamais on n'y force personne à livrer son bien. On aime mieux allonger un chemin que violer un héritage.

[1] Un monument commémoratif y a été élevé. J'ai vu là des champs de bluets en octobre : des bluets! la fleur qui pousse en printemps dans les blés.

— *Vous aurez ici tout ce qu'il est possible d'avoir :* me dit un soir une jolie Styrienne de *Steinach* au moment où j'entrais dans son auberge.

C'étaient de rassurantes paroles ; et ce dialogue suivit :

— Donnez-moi du beurre et des œufs.

— Il ne nous en reste plus. Tout est vendu de ce matin.

— Des côtelettes de mouton.

— On n'en tue point dans ce pays.

— Du bœuf.

— Nous en faisons peu de cas.

— Des légumes.

— La saison est passée.

— Qu'avez-vous donc?

— Du veau rôti, du veau bouilli, du veau frit, du veau fricassé, du veau en salade, du veau à la marmelade de prunes, enfin *tout ce qu'il est possible d'avoir* en fait de *tout ce qu'il y a de meilleur :* car, le meilleur, c'est le veau.

La jeune fille était radieuse. Mais moi, en fait de nourriture, tout me plaît assez... hors le veau.

Le lendemain j'étais à Munich : le *Versailles* de la Bavière et l'*Athènes* de l'Allemagne.

Chose étrange! la première personne avec laquelle je m'y trouvai en rapport de société et même d'affection, ce fut le ministre de France, M. le baron de Bourgoing. Nos opinions politiques tendaient à nous séparer : nos goûts littéraires par-

vinrent à nous réunir. Il m'entraîna, chez lui, à *Weyhern*, à près de six lieues de Munich : un chemin de fer y conduit.

Weyhern est une fort belle résidence. Le baron de Bourgoing et sa charmante compagne allaient y dire adieu à leurs enfants : ils partaient de là pour Paris [1]. Le soir, au salon du château, le ministre de France, doué d'un esprit gracieux, aimable et fin, nous raconta les principaux événements de sa vie avec une piquante simplicité. Son entretien était plein d'attrait. Par malheur, il y avait certaines cordes qui, lorsqu'il les touchait, me semblaient vibrer mal et résonner faux. En littérature, nous étions sur le même terrain : en politique, aux antipodes. Il en résultait que, par moments, la conversation se dirigeant sur les affaires du temps, nous jouiions aux propos interrompus. Il me parlait *Louis-Philippe*, je répondais *Henri de Bourbon*. Il s'en tenait *aux faits accomplis*, j'en restais *aux droits immuables*. Et lorsque sa pensée s'élançait vers les Tuileries, la mienne partait pour Kirchberg.

Et cependant, loin de tirer l'épée en farouches adversaires, nous dînâmes en frères d'armes. M. Paul de B***, ancien officier de l'empire, était parmi nos convives : nous causions fabliaux et chroniques.

[1] La baronne *Ida* de Bourgoing est de Munich. Elle est fille du baron de *Locksbeck* de *Weyhern*.

— L'Allemagne entière, nous dit-il, n'a rien d'aussi fantastique et d'aussi merveilleux, dans ses plus singulières légendes, qu'un des principaux faits de ma vie. Ce *fait* dépasse toute idée. Écoutez !

Et il commença.

Lequel étais-je ?

J'avais environ vingt-deux ans ; et, je puis l'avouer, aujourd'hui que les années ont altéré mes traits et blanchi mes cheveux, j'étais un fort joli officier. J'avais déjà obtenu le grade de lieutenant de dragons ; et, en garnison à Paris, j'y passais mes jours fort gaiement.

Je m'étais épris d'une charmante veuve nommée Hermance de S***. Ma flamme avait été parfaitement accueillie ; et la fortune me souriait. Un soir, je traversais le jardin des Tuileries pour me rendre auprès de celle à laquelle je jurais continuellement un amour éternel (car, en *amour*, on fait toujours des serments d'*éternité*) lorsqu'auprès de la statue du *sanglier* que tous les promeneurs connaissent, une espèce de soldat enveloppé dans une espèce de capote, me remet un petit billet, me salue la main sur le front, et disparait presque aussitôt.

J'ouvre, et je lis ce peu de lignes :

« Viens demain au bois de Boulogne ! viens à cinq heures du matin ! Je t'attends à l'allée de Madrid : nous avons besoin de nous voir. »

En bas aucune signature. Était-ce un amoureux appel ?... L'écriture du billet ressemblait beaucoup à la mienne ; et l'on me trouvait une écriture *de femme*. Il ne me vint aucune sombre pensée ; et je pris gaiement l'aventure.

— François ! dis-je à mon domestique en rentrant chez moi un peu avant minuit : je veux me lever demain à la pointe du jour. Tu me selleras mon cheval. J'irai me promener à cinq heures.

J'arrive à l'allée de Madrid.

Je m'étais élégamment vêtu. Je montais un beau cheval blanc que j'avais ramené d'Allemagne. Mon cheval, tout à coup, se mettant à hennir, ouvre ses naseaux d'un air effrayé : j'en cherche vainement la raison, car il n'était ni ombrageux ni rétif, et jamais il ne lui prenait de caprices. Qu'avait-il donc ? Je regarde de tous côtés ; et j'aperçois, au bout de l'allée indiquée par le billet du rendez-vous, un cavalier venant à moi. Ce cavalier était sur un cheval noir qui se cabrait comme le mien, et refusait aussi d'avancer.

— Ceci est étrange, me dis-je. C'est cet homme qui m'a écrit.

Je ne sais pas trop pourquoi cette idée-là me vint : mais je me crus certain du fait. Je fais jouer

mes éperons, et mon destrier enfin part au trot. La personne, au-devant de laquelle j'allais, venait de suivre mon exemple ; et sa monture avait imité la mienne. Nous n'étions plus qu'à peu de distance.

— Si cet inconnu, repris-je tout bas, est, comme je n'en doute point, celui qui m'a écrit le billet, pourquoi ne l'a-t-il pas signé? Aurait-il de mauvaises intentions? J'aurais dû y réfléchir davantage. A quel propos, en outre, a-t-il choisi ce bois écarté, cette allée solitaire? et cela de si grand matin? Un piége m'est tendu peut-être. Ce particulier m'est suspect.

J'aurais dû faire ces observations plus tôt : mais la jeunesse est si étourdie! et j'étais si parfaitement jeune!... Mon intrigue galante allait-elle se changer en un farouche duel? Mais je n'avais nulle arme sur moi, et je n'en voyais aucune à mon adversaire. Au surplus, je me promettais maintenant une prudence extrême; et, détournant mon cheval, dans le dessein de mieux observer l'individu qui s'avançait, j'avais pris la droite de l'allée pour ne plus être vis-à-vis de lui. C'était une mesure sage.

Mais une pensée absolument pareille était venue à mon singulier antagoniste ; il avait fait faire la même évolution à son coursier; et nous nous retrouvions en face.

J'avançai un pas : lui de même. O surprise! l'un

près de l'autre, je reconnais les traits du mystérieux cavalier. C'étaient les miens à s'y méprendre. Même taille, mêmes habits. J'avais comme un miroir devant moi. Je pousse un cri d'étonnement : *lui* ou l'écho répète ce cri. Je retiens mon cheval par la bride : *lui* en fait autant et s'arrête. Nous demeurons tous deux immobiles.

Après une assez longue pause, il me prit une sorte d'indignation contre cet usurpateur de ma figure qui, sans consentement de ma part, se permettait de copier ainsi jusqu'à mes mouvements et ma voix. J'agitai brusquement ma cravache avec le geste du courroux.

— Allons ! m'écriai-je ! voyons !

— *Allons ! voyons !* fut la réplique.

Et nos deux cravaches se lèvent spontanément, et nos deux menaces retentissent à la fois.

Nos montures seules établissaient une différence réelle entre nous : car la mienne était d'un blanc de neige, et la sienne d'un noir de jais. Soudain, il me semble que mon *ménechme* m'a fait cette muette question : *Veux-tu te battre?* Je réponds *oui* par un signe de tête. Ah ! sans doute il m'a entendu lui adresser les mêmes mots, quoique je n'eusse pas plus parlé que lui : car le même geste de tête m'a renvoyé ma réplique : *Oui.*

Je me précipite à bas de mon cheval ; il avait déjà mis pied à terre. Je ne saurais vous en expliquer la cause, mais j'avais cet homme en horreur,

et je devais lui être exécrable. Alors commença entre nous la plus extraordinaire des luttes. Nous n'étions munis d'aucune espèce d'arme, car nous avions même jeté nos cravaches; pourquoi cela? je n'en sais rien. Toujours est-il que, nous saisissant corps à corps, nous nous frappons à coups redoublés avec une espèce de frénésie féroce et fantastique que nous ne comprenions ni l'un ni l'autre. Il y avait parfois du facétieux dans nos imprécations; il y avait du sang dans nos rires. Nous nous roulons tous deux sur la bruyère en répétant nos coups et nos cris; et pourtant ni plaies, ni blessures! Tout cela ne tenait ni de cette vie ni de l'autre. Il me passait des bluettes de feu devant les yeux; les plus bizarres accents retentissaient à mon oreille. La confusion de nos natures était devenue aussi entière que la conformité de nos visages. Je ne me distinguais plus de mon adversaire; et, dans l'étourdissement de mes sens, dans le bouleversement de mon organisation, me demandant mentalement laquelle des deux figures acharnées à se combattre était la mienne, je cherchais vainement à discerner les coups que je frappais de ceux dont j'étais atteint. Nos membres se croisent, se heurtent, se plient, se confondent; il me semble, et sans doute à lui aussi, que nous allons, en quelque façon, nous incorporer l'un à l'autre, nous mêler et n'être plus qu'un. Il y avait déjà fusion de pensées entre

nous, il allait peut-être y avoir aussi complète mixtion d'organes et de formes. Cette image se présente à moi comme une tête de Méduse ; je repousse aussitôt, avec un rugissement de tigre, l'espèce de serpent qui se tortillait autour de mes membres et autour duquel je m'enlaçais. Lui, de son côté, s'arrache avec la même horreur à mes étreintes. Frappé d'une commotion inexplicable et monstrueuse, je m'élance sur mon coursier ; *lui* aussi, saute sur le sien. Il s'enfuit d'un côté, moi de l'autre ; et je respire enfin, je suis seul.

Oui, je suis *seul,* mais suis-je *moi?* j'ai examiné mon cheval, il est *noir.* Ce n'est plus le mien. Mon adversaire a fui sur le *blanc.* Nous nous sommes trompés de monture dans notre précipitation virulente à nous séparer. Il est seul aussi maintenant ; il est seul, mais est-il bien *lui?*

Il m'est venu subitement l'inconcevable idée que dans le désordre inouï, ténébreux, tourbillonnant, gigantesque, infernal, de notre combat sur la bruyère, l'un s'était changé contre l'autre ; qu'il y avait eu une sorte de transmutation ; que c'était *moi* qui m'étais enfui sur le cheval *blanc,* et que c'était *lui* qui courait sur le *noir.* La secousse inimaginable que j'avais ressentie avait dû être le moment de l'adjonction et de la disjonction. Je me prends à l'instant en doute ; j'en suis à me prendre en horreur.

Je fouille dans mes vêtements, toutes mes

poches étaient vides. Je n'avais plus mes clefs ni ma montre. Aucune preuve pour m'assurer de la réalité de ma personne, rien pour me convaincre de mon identité. Je rentre à mon hôtel au galop.

— Monsieur a troqué son cheval? demande François étonné.

— Cela ne te regarde pas! lui répliquai-je brusquement.

— Mon Dieu! que monsieur est changé! reprend le domestique interdit.

— Changé! m'écriai-je avec trouble. Eh quoi! ce serait positif?... quoi! véritablement *changé!*

François m'a cru frappé de démence.

Je monte à mon appartement. Une glace était sur ma cheminée : Je me regarde attentivement. Le croirez-vous? je me reconnais à peine, je me trouve enlaidi, affreux. Je détourne la tête avec dégoût.

— C'est *lui,* ce n'est pas *moi,* me dis-je.

J'étais moulu, transi, brisé; et néanmoins je m'étonnais de ne l'être pas davantage après le fatal *pugilat.* Je m'étends sur mon lit et m'endors. Un rêve continue mon supplice. Je suis toujours *lui* dans ce rêve, *lui* dans *mon* hôtel à Paris : mais, de loin, je m'aperçois, *moi,* sur *mon* cheval blanc, fuyant vers des plages lointaines, et, comme chose naturelle, prenant service à l'étranger. Je me réveille en sursaut; j'appelle, et François se présente.

— Je suis hors de *moi!* m'écriai-je.

— Pourquoi? répliqua le valet.

— Pourquoi! c'est que je suis en *lui.*

Je croyais m'expliquer à merveille.

Je me lève, je fais ma toilette, et je me rends chez Hermance; elle m'accueille avec un sourire qui ne me paraît pas aussi gracieux que de coutume. Je la trouve beaucoup moins belle qu'à l'ordinaire; il ne me vient à la bouche que d'insignifiantes paroles. Je suis glacé, je suis stupide.

— Vous n'êtes plus *le même* aujourd'hui, me dit négligemment la baronne.

— Je le sais parbleu bien! répondis-je.

— Voilà une étrange réponse!

— Elle n'est pas tout à fait de moi.

— En tout cas elle est mal choisie. Je ne vous comprends plus.

— Ni *moi.*

— A quoi donc pensez-vous?

— A *lui.*

— Bien! continue Hermance avec dépit. Une énigme et des moqueries! Vous me faites un effet bien singulier. Auriez-vous le désir de rompre?

— Je suis à vos ordres, madame.

Hermance se lève indignée.

— Cela suffit, monsieur, répond-elle : je vous rends votre liberté.

Et, me congédiant avec un sourire plein d'a-

mertume, elle quitte l'appartement. Je ne fais aucun effort pour la retenir ; et notre rupture est complète.

— J'ai été, en effet, d'une inconcevable impertinence, me dis-je en retournant à ma demeure. Mais cela ne vient pas de moi, j'en suis sûr ; je n'aurais jamais fait chose pareille. Il est évident que c'est lui qui désorganise mon être. J'espère bien que j'en fais autant là-bas dans sa personne. Au surplus, il est impossible que cette situation dure. J'en deviendrais fou, je le sens : si même je ne le suis déjà.

Vous allez rire de moi, messieurs ! continua M. Paul de B*** en interrompant sa narration. Je suis persuadé que ce que je vous raconte ne vous paraît que du domaine de l'extravagance. Eh bien ! je vous le jure, foi de militaire ! il n'y a aucune invention dans mon récit ; j'ai ressenti toutes ces choses.

Certainement, je me répétais à toute minute que mon singulier duel au bois de Boulogne, avec une espèce de moi-même, ne pouvait être que l'aberration d'un cerveau malade et le cauchemar d'un insensé : mais d'un autre côté j'avais dans mon écurie, comme confirmation du fait merveilleux, le cheval *noir* de l'autre moi. Du reste, il y avait quelque chose de fort original, et, moralement parlant, de fort satisfaisant pour ma conscience dans la position exceptionnelle où me

plaçait ma mutation involontaire. Quand j'agissais honorablement, je me disais : C'est *moi* qui domine. Quand je me fourvoyais du droit chemin, je me disais : C'est *lui* qui l'emporte. J'avais tous les honneurs de la guerre ; et je marchais fier de ma lutte.

Mais, comment me conduisais-je en pays étranger, où j'étais certain que nous nous étions transportés moi et mon cheval blanc?... Cette idée tourmentait ma vie : car enfin, si je ne faisais rien de bien condamnable à Paris, je pouvais faire quelque grosse sottise ailleurs! j'étais responsable pour *deux ;* et, l'*unité* seule a déjà tant de peine à se donner des garanties!...

Je dois donc l'avouer, une inquiétude continuelle d'être ainsi condamné peut-être à vivre toujours double, un regret constant de ne pouvoir rentrer à mon gré dans la première simplicité de ma nature, empoisonnaient mes jours et mes nuits. Tous mes amis, surpris de ma nouvelle manière d'agir et de penser, ne cessaient de m'adresser ces fatales paroles qui me rendaient parfois furieux :

— Vous n'êtes plus *reconnaissable.*

Un jour, un de mes meilleurs compagnons d'armes me rencontre au café sur le boulevard. Il me prend affectueusement par le bras.

— Viens avec moi à l'Opéra, me dit-il. On donne une pièce charmante.

J'étais alors dans un de mes accès de tristesse et de misanthropie. J'avais une sorte de spleen.

— Non. Je n'aime pas la musique, lui répliquai-je brusquement ; elle me donne des maux de nerfs.

— Quelle métamorphose en toi ! reprend mon ami en me regardant d'un air stupéfait. Tu raffolais jadis de spectacle.

— Oh ! jadis ! *jadis !* c'est possible.

— Eh ! mon cher ! il n'est pas besoin, pour me répondre une chose aussi simple, de prendre une voix rauque et de se hérisser les cheveux.

— Simple ! mais c'est que rien n'est *simple* dans mon affaire !

— Encore ! ah çà ! reviens à toi ! je te prie !...

— Que *je revienne à moi !* mon ami ? Mais je ne forme pas d'autre vœu !... C'est ma continuelle pensée !

Un éclat de rire m'interrompt.

— Décidément, tù déménages.

— Morbleu ! c'est déjà fait, je le sais.

— Ho hé ! te moquerais-tu de moi ? La plaisanterie commence à me sembler un peu longue, et à demander explication. Que se passe-t-il donc chez toi ?

— Demande-le à ce qui y est entré, et à ce que je ne puis en faire sortir ! Ma nature...

— Est fort ridicule.

— Soit. La tienne est fort insolente.

— Assez ! ceci devient une insulte.

— En ce cas, je vais répéter.

— Vous m'en rendrez raison !

— Sur-le-champ.

Nous nous battons au pistolet. Je lui casse le bras ; sa balle ne m'atteint point ; nous sommes brouillés pour la vie ; et je m'adresse ces paroles :

— Je l'aimais pourtant beaucoup, cet officier ! Quelle folle idée m'a pris de lui chercher querelle ! Je n'étais pas bretteur autrefois ; il est clair que ce n'est pas *moi* qui ai agi en cette occasion ; j'étais incapable d'une pareille indignité. Toutes ces horreurs sont de *lui*. Oh ! comment m'en débarrasser !

Une nouvelle guerre éclatait ; et me voici parti pour l'armée. Mon colonel me donne ses ordres ; et j'y réponds avec humeur.

— Lieutenant ! me dit mon chef d'un ton moitié courroucé, moitié moqueur : votre caractère a d'étranges variations. Sur quelle herbe avez-vous marché ?

— Sur l'herbe du bois de Boulogne ; et, qui plus est, j'y ai roulé. De là, mon état, colonel.

— Cet état aurait besoin, je pense, d'un traitement particulier. Il lui faut les arrêts forcés. Le lieutenant, malade, les gardera trois jours.

— *Il* les gardera : répliquai-je. Je vous en remercie pour *lui*.

J'étais convaincu que je n'entrais pour rien dans cette série de désagréments. J'en prenais mon parti en brave.

L'heure des combats a sonné. Je me trouvais à l'une des dernières batailles de Napoléon ; je me précipite au fort de la mêlée, à la tête des miens ; je montais mon cheval noir ; et je ne m'étais jamais senti plus belliqueuse ardeur. Vingt fois je m'étais jeté vaillamment au milieu des rangs opposés ; vingt fois j'en suis sorti triomphant. Le soleil avait disparu de l'horizon ; et la bataille continuait avec opiniâtreté. Tout à coup je crois apercevoir devant moi un nouvel et terrible adversaire. C'était un officier de dragons sous les drapeaux de l'ennemi. Il accourait à moi furieux, je m'élance vers lui de même. O transports ! *nous nous* retrouvions. Oui c'était *moi*, ou plutôt *lui*. Non : c'était l'un et l'autre. N'importe !

Nous nous chargeons à coups de sabre. Nous nous frappons d'estoc et de taille. Nous nous renversons de cheval. Aucun n'était encore blessé. Nous traînant, dans les ténèbres qui s'étendaient sur la plage, au milieu de ruisseaux de sang, nous nous ressaisissons violemment corps à corps ; et là, derechef, entourés des ombres du trépas, et sur le terrain du carnage, nous recommençons

l'infernale lutte du bois de Boulogne : voilà ses bluettes de feu. Il sortait de nos bouches haletantes les mêmes paroles d'horreur ; nos regards lançaient les mêmes éclairs de rage : et, pourtant, nous ne pouvions nous tuer. Notre frénésie n'avait de la foudre que ses sinistres clartés et son affreux roulement : elle n'avait point ses atteintes mortelles. Nous nous étions de nouveau repliés l'un sur l'autre, et, en quelque façon, l'un dans l'autre, tant il y avait d'acharnement mutuel à nous saisir, à nous frapper, à nous écraser. Soudain, il me semble, après je ne sais quel effort gigantesque, que je viens de *me* ressaisir, que je me suis repris *chez lui,* que lui s'est arraché de *chez moi,* et qu'un rechangement a eu lieu. Quelle horrible commotion ! qui l'a produite ? je ne sais. Il tombe, et je m'évanouis.

Quelques minutes après, mes soldats me relevaient. Je n'avais aucune blessure, mais je me sentais la tête pesante, et mon sang ne bouillonnait plus. Une révolution, contraire à celle du bois de Boulogne, s'était opérée dans tout mon être. Je n'avais plus d'agitation ni d'effroi : mes esprits s'étaient rassérénés. Je cherche des yeux celui que j'avais combattu : il n'est pas devant moi, et n'a été vu de personne. Je remonte sur mon cheval ; ô ciel ! mon cheval était *blanc.*

Vous allez rire encore, messieurs ! Mais de ce jour finit mon supplice. Tout le monde me re-

trouvait. Je n'avais plus à subir ces atroces paroles d'autrefois : *Mon Dieu ! comme vous êtes changé !* au contraire, de tous côtés, je n'entendais plus que ces mots :

— Ah ! vous voilà rendu à vous-même !

Ma maîtresse me pardonna, je recouvrai mes amis, je rentrai dans mes habitudes. Je n'étais plus *lui,* j'étais *moi.* Depuis cette époque, messieurs ! aucune transposition, plus de mutation, plus de troc ; mon cheval est demeuré *blanc,* et je n'ai plus eu d'humeurs *noires.*

XVIII

En revenant de *Weyhern* où j'avais couché, je fus dîner à Munich chez le ministre de Sardaigne, marquis de Pallavicini. J'y trouvai nombreuse et brillante compagnie : le comte de *Vauxblanc*, aide de camp du prince royal de Bavière ; le colonel de *Parseval*, chambellan du roi ; la princesse de *Loewenstein*, brillante et parée de ses hauts et nobles sentiments ; la marquise de *Pallavicini*, tendre mère, et femme accomplie ; ses deux fils *André* et *César*, jeunes gens de savoir et de talent ; un illustre nonce du pape, monseigneur Viala, etc., etc., etc.

J'avais promis au baron de Bourgoing de visiter, à Munich, les curiosités de son appartement;

j'y vis des meubles admirables [1]. Le jour suivant, ayant pour cicerone le charmant fils aîné du ministre de Sardaigne, le marquis André de Pallavicini, je commençai à explorer les merveilles de Munich. Cette belle capitale qui, d'après l'essor qu'elle a pris sous un monarque artiste et poëte, devrait être sur *le Danube,* n'est malheureusement que sur *l'Iser* ou *l'Isar,* qui se contente d'aller se jeter modestement dans le grand fleuve, portant au lieu de navires à voiles et de bateaux à vapeur, des bois flottants et des radeaux. Du reste, cette rivière n'est pas sans un certain orgueil : car sur le pont qui réunit la ville au faubourg de *Laü,* elle a imprimé son histoire ; et s'il n'y a pas de quoi en remplir un volume, il y a du moins de quoi garnir un poteau.

[1] J'en vais donner ici le détail : 1° dans le salon gothique, un admirable bahut, avec sculptures et incrustations moyen âge, où s'offrent, en miniature, cent portraits des illustrations de l'époque, telles que *Gustave-Adolphe, Maximilien Ier,* électeur de Bavière, *le duc de Rohan,* chef des calvinistes, etc., etc. ; 2° une armoire en portail d'église, où est sculptée la Passion ; 3° un mobilier complet moyen âge ; 4° dans le salon de la Renaissance, salon favori de la baronne de Bourgoing, un lustre, surnommé d'*Aladin;* il est orné d'une guirlande de fleurs et de fruits en pierres précieuses : les raisins sont de *lapis-lazuli,* les abricots de *cornaline,* les amandes de *chrysoprase,* les figues d'*aigue-marine,* les reines-marguerites d'*améthyste* et les poires de *topaze;* 5° dans le salon moresque, des armes turques, prises à Silistrie en 1828. Tout cela est du plus grand prix.

En 1811, un événement déplorable eut lieu sur un des ponts de l'Iser. La crue des eaux étant devenue prodigieuse, une foule innombrable s'était réunie sur ce pont pour examiner l'inondation. En ce moment une arche s'écroule... un monde entier est englouti [1] ! Que de scènes touchantes et dramatiques ! Je citerai celle-ci entre autres. Une mère allaitait son enfant ; elle était près de la partie du pont qui résistait au désastre ; elle eût pu s'accrocher de ses mains à quelque appui libérateur : mais il eût fallu lâcher son enfant : elle préféra se servir de la force de ses bras pour le lancer à la foule. Elle le sauva... et périt. Voilà bien le cœur d'une mère !

J'ai parlé du faubourg de Laü : arrêtons-nous ici un instant. Ici, dans le style gothique, s'élève un prodige d'architecture moderne : l'église dédiée à *Marie*. On s'y agenouille avec admiration ; et l'on ne sait vraiment pas, pendant quelques minutes, si c'est devant la majesté du Seigneur ou devant le travail de l'homme qu'on vient de prosterner son front.

Piliers, voûte, nef, chœur et ornements, y sont à la fois d'une pureté, d'une hardiesse et d'une simplicité sublimes [2]. J'avais vu dans les vieilles

[1] Presque tout le monde périt.

[2] Les sculptures de l'autel sont de *Schonlaub* ; elles sont d'une grande beauté, ainsi que les bas-reliefs de la chaire.

basiliques de l'Europe des chefs-d'œuvre de vitraux antiques, j'avais ouï affirmer que les temps modernes ne retrouveraient point le secret de leurs admirables peintures : quel démenti j'avais devant moi ! Non, jamais couleurs plus vives, images plus brillantes, touches plus hardies, ne s'étaient offertes à mes yeux. Ce n'étaient pas ici des vitrages, coupés par petits morceaux, et à dessins incompréhensibles : c'étaient d'admirables tableaux, d'une composition irréprochable et d'un coloris merveilleux. Les joints sont à peine visibles. On dirait des toiles sous cadre, et peintes par les plus grands maîtres [1].

L'église Saint-Louis attire aussi les curieux à Munich [2]. J'y contemplai longtemps le gigantes-

[1] Je fus chez M. de Boisserer, celui qui s'est occupé des vitraux de l'église de *Laü;* et je vis dans le cabinet de cet homme de génie de nouvelles merveilles en peintures sur verre, M. de Boisserer me montra un tableau de l'*Adoration des mages* (d'après un grand maître), peint sur un seul verre d'environ trois pieds carrés. Jamais toile ne présenta rien d'aussi beau : effets de lumière et de perspective, moelleux des étoffes, pureté de dessin, richesse de coloris, tout y est la perfection même. (Une des singularités de ce tableau, c'est qu'on a donné à l'un des mages la figure de *Charles le Téméraire.*) M. de Boisserer reproduit sur verre les chefs-d'œuvre de *Raphaël,* et la copie surpasse l'original. Il a un *saint Christophe* devant lequel on reste en extase, et une *Assomption* qui m'a paru au-dessus de celle de *Murillo*. Notre savant M. *Brongniart* est venu exprès à Munich pour voir M. de Boisserer.

[2] Elle est dans le style byzantin, avec des peintures à fres-

que tableau, peint sur mur, qui remplit le fond de l'église, et qui, au-dessus du maître-autel, représente le *Jugement dernier*. Beaucoup de diables et peu d'anges; plus de damnés, je crois, que d'élus. Au sommet domine le Christ : je l'avais pris d'abord pour Jupiter. Le roi, parfaitement ressemblant, et dans un costume romain, s'aperçoit parmi les élus. C'est une prophétie, je suppose.

La *Basilica* est encore un monument dû à la munificence du souverain. Soixante-six colonnes de marbre gris, à chapiteaux de marbre blanc supérieurement travaillés, soutiennent cette belle église. La voûte est à charpente dorée; et les peintures, toutes à fresque, resplendissent sur un fond d'or [1].

Quant à la vieille cathédrale, elle a un superbe monument en bronze : le tombeau de Louis IV, empereur d'Allemagne, érigé, en 1603, par Maximilien Ier. L'église Saint-Michel est remarquable par la hardiesse de sa large voûte que ne soutient aucun pilier, et par le mausolée d'Eugène Beauhar-

que du fameux *Cornelius*. Cette enceinte a de beaux détails, mais sa voûte étoilée ne me paraît pas d'un goût irréprochable.

[1] La *Basilica* sera l'église d'un couvent de bénédictins que le roi Louis se propose de bâtir, et dont le patron sera saint Boniface. La vie de ce saint y est représentée, ainsi que celle de tous les saints de l'Allemagne. Les trois églises de *Laü*, de *Saint-Louis* et de la *Basilica*, ont été bâties par le roi Louis.

nais, sculpté par *Thorwaldsen*. La statue du prince est debout, gardant sa couronne de héros et laissant à ses pieds celle de roi. L'*Histoire* est là, qui prend la dernière et qui, son livre en main, écrit. La devise d'Eugène est gravée au-dessus du monument : « *Honneur et Fidélité !* »

Un des premiers objets qui attirent l'attention de l'étranger, à Munich, est un obélisque en bronze élevé à la gloire des soldats bavarois morts en Russie à la suite de Napoléon, et fait avec les canons pris sur l'ennemi ; on y lit cette singulière inscription : « *Eux aussi, ils moururent pour la délivrance de leur patrie !* » Les Russes n'y comprennent rien.

Mais que de monuments à décrire ! Le *théâtre* avec ses colonnes et ses fresques, le *bazar* avec ses galeries ornées des belles vues de l'Italie[1], la *poste* avec ses grands portiques, la *statue du roi Maximilien-Joseph* sur la place du théâtre, *celle de Maximilien Ier* sur la place *Witelsbach*[2], la *Bibliothèque* avec ses 400,000 volumes et ses 8,000 manuscrits[3], l'*université*, palais immense avec ses quinze cents étudiants, et en face le *séminaire*[4] :

[1] Au-dessus de ces tableaux sont des vers du roi-poëte Louis.

[2] Ce prince est la souche de la famille royale actuelle.

[3] Elle est dans le style florentin et sur le modèle de la maison *Strozzi*.

[4] La grande rue *Louis* est toute peuplée des monuments du

Que de créations grandioses! un seul règne a fait tout cela : ailleurs il en eût fallu dix.

Et pourtant je n'ai point encore parlé de ce que Munich a de plus prodigieux : la *Pinacothèque,* la *Glyptothèque,* la *Nouvelle Résidence* et la *statue de la Bavière.*

La Pinacothèque est un palais somptueux où resplendit l'or et le marbre. Des richesses sans nombre y sont entassées. Le nombre des tableaux qui garnissent les galeries de ce musée est en quelque sorte incalculable. On y trouve tous les grands maitres [1].

La Glyptothèque, magnifique monument sur le

roi de Bavière. L'*université* et le *séminaire* sont à l'extrémité de cette rue, où il y a aussi un *pensionnat royal* de jeunes filles; le tout bâti dans le style byzantin.

[1] Ces longues galeries sont éclairées par le haut. Là se voient à profusion les Rubens, le Raphaël, les Titien, les Van Dyck, les Rembrandt, les Corrége, les Carrache, les Guido Reni, les Téniers, les Léonard de Vinci, etc., etc., etc. Mais n'y a-t-il pas au milieu d'une multitude de vrais diamants une certaine quantité de fausses pierreries?... Cela pourrait être. En tous cas, même en supprimant une foule d'usurpations, il resterait encore un amas de trésors. Dans ce même palais est une collection de vases étrusques, venus de Pompéia, qu'on dit d'une valeur inestimable. Les pavés en mosaïque y sont du plus beau travail. Il y a là une galerie sans fin où j'ai compté vingt-cinq coupoles peintes et dorées. L'architecte lui-même, le célèbre baron Kleuse, chambellan du roi, me montra ce palais en détail; il fut commencé en 1816.

La Bavière a plus de 7.000 tableaux, évalués à 28 millions de francs.

modèle du temple d'Égine, a été uniquement bâti pour les collections de statues du royaume. Encore des salles immenses pavées de marbre : encore un luxe inouï de colonnades et de dorures. La galerie dite *des Romains* a trois admirables coupoles : sous l'une est *la Naissance* de l'art, sous la seconde est *l'Apogée*, et sous la dernière *la Décadence*. La galerie suivante est consacrée aux génies modernes. Là se trouvent la *Vénus* de *Canova* sous les traits de la princesse Borghèse, le *Pâris* du même sculpteur, et l'*Adonis* de *Thorwaldsen* [1].

Je sortis de la Glyptothèque fatigué d'admiration ; et le ministre de Sardaigne, chez qui je

[1] Donnons ici un rapide aperçu des principales merveilles de la *Glyptothèque :*

1° *Les Éginètes*. Ce sont, d'abord, dix statues en marbre, qui décoraient le premier fronton du temple d'Égine, et qui représentaient *la Mort de Patrocle;* elle ont environ *trois mille ans*. On y distingue à merveille *Patrocle, Hector, Pâris* et les *deux Ajax*. Ces figures, un peu avariées par les siècles, ont été restaurées avec un rare talent par le fameux *Thorwaldsen*. Puis viennent cinq autres statues formant le deuxième fronton du même temple, et où l'on reconnaît *Laomédon, Ajax, Télamon* et *Hercule*. Ces deux frontons, inappréciables, n'ont coûté au roi que 120,000 fr.

2° Un obélisque en granit oriental, venu de la villa Albana, et qu'on croit avoir été sur le tombeau d'Adrien.

2° Un faune de Praxitèle, restauré, dit-on, par Michel-Ange.

4° Un Silène et une Laodicée de Phidias, repris du Musée

dinai, me conduisit le soir à l'Opéra, où il y avait représentation extraordinaire pour la fête de la reine. La salle était resplendissante de bougies, ce qui me charma d'autant plus, qu'habituellement, en Allemagne, on n'y voit goutte au théâtre. La cour était en grande loge. Les ministres, officiers et notabilités de Munich, avaient revêtu leur grand uniforme. Mais, si le spectacle était beau dans la salle, il s'offrait peu brillant sur la scène; on s'imaginait y représenter et y chanter *Iphigénie en Tauride* : je ne pus me prêter à cette fiction.

La Nouvelle Résidence est un palais à quatre façades [1]. J'entrai dans ses appartements ; et je re-

de Paris. (La Glyptothèque a plus de cent pièces qui étaient au Louvre.)

5° Une tête de Méduse, qu'on attribue à Phidias ou à Praxitèle.

6° Un Néron, d'une douce et tendre figure.

7° Un Jason, plein de charme.

8° Alexandre le Grand, sculpté sous son règne, et la seule statue ressemblante qu'on ait eue de ce héros. Son visage est beau, mais son dos est plus que voûté. Sa tête est un peu de côté, ainsi que le représente l'histoire. Il y a, je crois, de la vérité dans ce marbre, qui a été restauré par *Thorwaldsen*.

9° Les bustes des empereurs romains et de la plupart des grands hommes de l'antiquité.

[1] Une d'elles, qui est sur la place du théâtre, est la copie du palais Pitti de Florence. Une autre, qui donne sur le jardin, avec statues et colonnades, est d'architecture romaine. On a conservé, dans l'intérieur de cette nouvelle demeure, une vieille tour où fut muré l'électeur Henri de Bavière.

culai, véritablement émerveillé, devant leur fastueux éclat. Ici, la pompe est sans mesure; les proportions sont gigantesques. Une des salles de bal a 125 pieds de long sur 56 de large. Quant à la salle du trône, elle tient des contes arabes. Entre vingt-quatre colonnes, d'une hauteur considérable, à chapiteaux d'or, et soutenant des galeries supérieures somptueusement ornées, s'élèvent, comme des déités fabuleuses, douze statues colossales en bronze doré, représentant les douze grands électeurs de l'Allemagne [1]. Ce sont des astres rayonnants sous des voûtes étincelantes. Les plafonds, les murs, les lambris, tout est or, marbres et peintures. Et l'on se demande avec surprise à la vue de tant de chefs-d'œuvre de l'art : « Où suis-je? Dans quelle immense capitale de quel immense royaume me vois-je ici transporté? Quel est le monarque puissant qui s'est placé sous ces auréoles de gloire? Suis-je chez Salomon, chez Haroun-Al-Raschid, chez Sésostris, chez Périclès, chez Sémiramis, chez Trajan, chez Léon X ou chez Louis XIV?... » Et, tout à son enthousiasme, on ne se répond pas : on admire [2].

[1] Ce sont les plus grandes masses dorées qui aient jamais été faites en ce genre.

[2] Dans la magnifique salle du trône, et dans toutes les vastes galeries de ce palais, il y a des fresques d'une rare beauté. Ici, c'est la vie de Charlemagne, par l'admirable peintre *Schorr*. Ailleurs, la vie de Barberousse, par le même. Plus loin, la vie

La statue de la Bavière a les proportions colossales de toutes les créations du roi. Elle a 54 pieds bavarois de haut [1], son visage a de l'expression ; et elle est appuyée sur un lion d'une extrême beauté. Cette figure gigantesque est l'œuvre de *Schwanthaler*. Derrière elle s'élèvera un vaste temple consacré aux gloires bavaroises.

Près de l'atelier où se travaille la statue, sont des plâtres curieux recouverts de bronze par le procédé galvanique. On m'y présenta, *en airain*, de légers feuillages de cèdre, de petites roses diaphanes et des insectes aériens. Le *bronze* devenu *papillon !...*

La grande-duchesse Stéphanie de Bade, passant

de Rodolphe de Hapsbourg. Puis enfin, les batailles modernes des Bavarois, par *Adam* et *Hesse*. Le fameux *Cornelius* a là aussi de ses œuvres. Parmi les douze statues des grands électeurs est celle de Louis de Bavière, empereur d'Allemagne, dont l'entrée à Munich est représentée peinte à fresque sur la porte de l'*Iser* par laquelle il passa. La chapelle royale, attenante au palais, rappelle celle de Sainte-Rosalie à Palerme, dont les parois sont revêtues d'or. De belles peintures ressortent de ce fond éblouissant.

[1] Le pied bavarois est plus long que l'ancien pied français. Ce sera la plus grande statue en bronze fondu qui aura paru. (Celle de saint Charles Borromée a bien douze pieds de plus, mais elle n'est qu'en bronze frappé.) Le roi doit la faire placer sur une hauteur dominant le *Theresenwiese*, prairie où se tiennent les célèbres fêtes d'octobre à Munich. Un des ongles du pied de cette statue, que j'ai mesuré, a beaucoup plus d'un demi-pied.

à Munich pour se rendre à Nice, daigna m'inviter à dîner avec le baron d'Andlaw, ministre de Bade, et le comte Colloredo, ministre d'Autriche. Quel bonheur j'éprouvai en me retrouvant auprès de S. A. R!... Mais j'eus à regretter de ne pas voir sa seconde fille auprès d'elle. Cette charmante sœur de la charmante princesse Wasa était souffrante et n'avait pu quitter son appartement. La princesse Marie aura l'esprit de sa mère comme elle en a la grâce. Un jour, à Baden-Baden, on jouait à de petits jeux écrits. Il fallait improviser des réponses soudaines à des demandes imprévues; cette question lui arriva. « Que préférez-vous de *l'espérance* ou du *souvenir?* » La jeune princesse écrivit de suite : « *Le souvenir :* lorsqu'il m'apporte *l'espérance.* »

J'avais admiré les pompes grecques et mythologiques de *la Nouvelle Résidence :* je fus visiter l'ancien palais des électeurs de Bavière, et j'y trouvai la magnificence du siècle des Richelieu et des Mazarin. On m'ouvrit *les salles impériales* [1]. Que de galeries à murailles de glaces ! que d'anciennes étoffes d'or ! que de tableaux ! que de sculptures !

« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »

Et tout cela est désert, abandonné. C'est le gran-

[1] Ainsi nommées depuis l'empereur Charles VII qui, le premier, les habita.

diose des temps passés : solennel mais froid, majestueux mais triste. Je n'étais plus dans des régions fabuleuses, sous des enchantements d'opéra : j'étais dans les réelles sphères de la royauté; au vieux sol de la toute-puissance. Je fis plusieurs fois le tour du lit de parade à balustres d'or où Napoléon refusa de coucher en 1809 [1]. La tenture en brocart de ce lit, d'une épaisseur inimaginable, renferme, dit-on, pour deux millions d'or. Qu'on juge du poids de l'étoffe! Non loin est le cabinet des miroirs et celui des miniatures. Le premier est bizarrement tapissé de 300 flacons de porcelaine de la Chine : au milieu est un lustre en ivoire supérieurement travaillé par Maximilien III, électeur de Bavière. Le second a 130 miniatures dont les sujets sont tirés de l'histoire ou de la Fable, et au milieu duquel se trouve aussi un lustre en ivoire parfaitement travaillé par l'électeur Maximilien Ier. Ces cabinets sont fort curieux.

J'avais ouï beaucoup parler à Vienne de *la Dame blanche* qui y apparaît à la mort de chaque membre de la famille impériale; ici l'on me montra le portrait de la *Dame noire* de Munich (électrice en 1785) qui remplit les mêmes fonctions que sa sœur d'Autriche auprès des princes de Bavière. Il n'y

[1] On n'en a pas su la raison. Il fit rouler à côté une espèce de lit de camp où il coucha.

a, à ce qu'il paraît, entre ces dames, qu'une différence de couleur.

Sur l'escalier du vieux palais est un portrait fort original : celui du bourgmestre de *Wasserbourg*. On avait prédit je ne sais quoi de fatal à ce magistrat sur sa lèvre supérieure ; et il en avait conclu que, pour éviter le malheur attaché à ladite lèvre, il fallait se garder d'y passer le rasoir. En conséquence, il lui était poussé une paire de moustaches tellement longue et tellement démesurée qu'elle le gênait horriblement dans sa marche. Obligé de lui faire faire un demi-tour à droite ou un exercice par le flanc gauche pour pouvoir marcher librement, il s'arrangeait de manière à ce qu'elle fît queue, non derrière lui, mais de côté. Un jour, jour de triste mémoire, il descendait rapidement un escalier. Distrait et préoccupé, il avait oublié les précautions que nécessitait sa barbe supérieure : ses pieds s'embarrassent dans le poil de ses moustaches, il tombe et se brise la tête contre les marches ; la catastrophe est positive ; et cependant elle paraîtra toujours, selon moi, un peu tirée par les cheveux [1].

Sous une des portes du palais est une énorme pierre attachée par une chaîne de fer à la muraille ; elle fut lancée jadis à 18 pieds de haut par

[1] Le portrait fait foi de la vérité du récit. Le bourgmestre est peint avec sa moustache de six pieds et demi de long faisant queue à côté de lui. Il descend l'escalier où il va périr.

l'électeur Christophe de Bavière. Ce bloc pèse 182 kilogrammes, autant de livres, à *une* près, qu'il y a de jours dans une année. Quel fameux bras avait ce prince! J'aime mieux *le bras* que *la barbe!*

Il y avait, ce soir-là, concert et cercle royal : je ne me souciais guère d'entendre encore de la musique à Munich ; car la veille, le marquis de Pallavicini m'avait mené dans sa loge, à l'opéra de *Robert le Diable;* et j'étais sorti du spectacle, avant la fin, envoyant *Robert* à tous les *diables.* Mais, ici, j'allais voir, réunie, la famille royale; et il y avait là un intérêt bien autrement puissant que celui d'un simple concert.

Le roi et la reine parurent; le prince héréditaire était auprès d'eux, ainsi que sa jolie sœur la princesse Aldégonde. Le roi parla à une foule de personnes avec une amabilité extrême; la reine imita son exemple. Puis, la musique produisant un même effet sur l'assemblée, le monarque se trouva de nouveau en accord parfait, et en complète harmonie, avec ceux qui l'entouraient, à une seule différence près : Sa Majesté sommeillait assise; nous autres, nous dormions debout.

Le *Walhalla!* Voici de tous les monuments élevés par le roi de Bavière, le plus complétement admirable. Il est sur les bords du Danube, à une lieue de Ratisbonne; et, dominant fleuve et con-

trée, il y plane en roi, presque en dieu [1]. On y monte de terrasse en terrasse par plus de 300 degrés de marbre ; et là, comme devant toutes les constructions du roi Louis, on s'arrête émerveillé. En vain y chercherait-on du bois et de la pierre ; tout y est marbre, bronze et or. Soixante colonnes environ l'entourent à l'extérieur. On entre, et l'enthousiasme s'accroît ; douze colosses de bronze, dorés en partie, et représentant les *Valkyries*, se dressent sous la vaste enceinte [2]. Plusieurs frontons intérieurs, en bronze, et sculptés à jour, offrent *Odin, Frigga*, les *Nornes*, *Hêla*, *Surtur*, *Braga*, *Balder*, *Iduna*, le *chêne Ydrasil*, le *grand Serpent*, et autres déités scandinaves : tout cela d'un travail parfait, d'une richesse inouïe, et prestigieusement beau. Ce temple est consacré aux hommes illustres de l'Allemagne. Tous leurs bustes y seront placés. C'est une grande idée nationale.

Et cependant, comme toutes les choses d'ici-bas, elle a son côté attaquable. On se demande pourquoi des divinités *scandinaves*, placées dans un temple *grec*, et par un prince *catholique*, pour les gloires de *l'Allemagne!*... Il y a peut-être là d'étranges disparates. Une pensée religieuse et chrétienne eût été plus en harmonie, ce me sem-

[1] Non loin, sur une hauteur, sont les ruines de *Donau-Stauf*.

[2] Ce sont des cariatides gigantesques et d'un travail fini.

ble, avec le temps, les lieux et les hommes. N'importe! en dépit des critiques, et sous le rapport de l'exécution, le Walhalla, chef-d'œuvre d'architecture du baron Kleuse, n'en sera pas moins, et à tout jamais, un des plus beaux monuments de l'Europe.

Munich, illustrée par les *Thorwaldsen,* les *Cornélius,* les *Schnorr,* les *Kaulbach* [1], les *Kleuse,* les *Boisserer,* les *Zimmermann,* les *Adam*, les *Hesse,* et une foule d'artistes en tout genre, est un centre où accourent les célébrités des autres nations. Mais comment le roi de Bavière a-t-il pu subvenir à tant de dépenses? Ici, nouveau sujet de surprise. Non-seulement Sa Majesté n'a point obéré l'État; mais elle n'a contracté aucune dette, et n'a augmenté aucun impôt. Bien plus, elle a fait des épargnes; et, s'il survenait une guerre, elle a des trésors en réserve [2].

[1] J'ai parcouru avec admiration les ateliers de ce grand peintre.

[2] J'ai entendu quelques personnes regretter, pour le pays, qu'on n'ait pas consacré plusieurs des sommes qui ont édifié tant de palais à finir le canal qui joindra le Rhin au Danube. C'eût été aussi un beau monument. Ce travail paraît abandonné.

Le marquis André de Pallavicini me mena au château royal de Nymphenbourg, à peu de distance de Munich. Il y a là des jardins, des lacs, des jets d'eau et des statues. Je me reprocherais, à ce sujet, de ne point faire mention de la promenade publique de Munich, qu'on appelle le *jardin anglais.* C'est un endroit ravissant.

Je n'avais plus que peu de temps à rester à Munich [1], lorsque j'appris que le ministre de Sardaigne se préparait à célébrer la fête de sa mère, la marquise de Pallavicini, née de Lomellini. La marquise, quoique avancée en âge, a conservé, dans l'esprit, la grâce et la fraîcheur des beaux jours de la vie. Je parvins à découvrir que la petite solennité de famille aurait lieu secrètement dans un des faubourgs de Munich, qu'il y aurait grand dîner, illuminations, et feux d'artifice. Je devais être de cette partie; mais on ne m'avait rien expliqué; et par malheur j'étais engagé à dîner ailleurs ce même jour; néanmoins, au moment où toute la famille du ministre présentait ses bouquets et ses cadeaux à la marquise, j'apparus au fond de la salle. Je portais aussi mon offrande; et j'y joignis cet impromptu :

« Ce matin, sur ces bords, le bruit s'est répandu
« Qu'on fêtait la bonté. qu'on fêtait la sagesse.
« La bienfaisance et la vertu.
« L'on me cachait les noms, on me taisait l'adresse;
« Mais j'avais regardé; j'observais; j'avais vu :
« Et vers vous je suis accouru : »

[1] On donnait la *Straniera* le jour de mon départ, et cette représentatiou était annoncée avec solennité.

XIX

Il est un mot charmant dans la langue allemande, un mot intraduisible en français : c'est le *seinsucht*. Cela signifie l'irrésistible désir de se retrouver auprès de ceux qu'on aime. C'est plus que *le mal du pays ;* c'est le besoin maladif de se replacer sur le terrain de ses affections ; enfin , pour essayer de rendre ce mot aussi brièvement que possible : c'est *la maladie du revoir.*

Eh bien ! *cette maladie,* je l'avais. Je commençais , en dépit des vives jouissances de mon voyage, à tourner mes yeux en soupirant vers mon *tant beau pays de France:* je l'appelais de la pensée et du cœur. Ma famille me réclamait.

Je traversais la ville d'Augsbourg. Ses larges rues, toujours belles mais d'un aspect désert, ses fontaines, toujours superbes mais d'un abord triste, ont conservé le prestige des vieilles renommées: on les contemple avec respect. *La salle d'Or* de l'hôtel de ville où se tenait la fameuse diète, et où fut couronné l'empereur Ferdinand III, a été soigneusement conservée. La cathédrale, bâtie du temps de Charles-Quint, a quelques détails à noter. La place publique où elle se trouve est grande; mais l'herbe y pousse comme dans une prairie; il n'y manque que des moutons.

Augsbourg, néanmoins, malgré son espèce d'isolement et d'abandon momentanés, a tout ce qu'il faut, par sa position, sa grandeur et ses souvenirs, pour occuper le plus haut rang parmi les principales cités de l'Allemagne; son étoile pourra revivre. Une des gazettes les plus répandues et les plus célèbres a fixé son siége à Augsbourg. Rédigée par des hommes de premier mérite, elle est *journal européen*.

J'étais à l'hôtel des Trois Maures. Les figures noires qui lui servent d'enseigne ont chacune une fleur de lis sur la tête. Ce fut là que coucha *Marie-Antoinette* allant épouser *Louis XVI;* ce fut là que les envoyés d'Autriche la remirent aux envoyés de France: les trois fleurs de lis y sont depuis cette époque.

Étrange bizarrerie du sort ! Le 19 mars 1810, l'archiduchesse *Marie-Louise* descendait à ce même hôtel. Elle épousait *Napoléon*.

Le maître actuel des Trois Maures m'apporta un grand registre où étaient inscrits, par ordre de date, depuis un long espace de temps, les noms des souverains et des illustrations de la terre qui avaient logé sous son toit. Je lus, en quelque sorte, *l'histoire*, dans ces extraordinaires nomenclatures où se voyaient les vicissitudes de la fortune et de la vie, à la simple inspection des changements de place et de titres. *Le* 18 *septembre* 1805, le général Mack arrive aux Trois Maures se rendant à Ulm, où il comptait arrêter l'armée de Napoléon ; *le* 10 *octobre* 1805 (environ trois semaines après), Napoléon arrive aux Trois Maures : Ulm et Mack avaient capitulé [1]. Regardons passer les monarques : ils s'appellent le *roi de Westphalie*, puis le *prince de Montfort :* le *roi de Hollande*, puis *le duc de Saint-Leu : le roi de Portugal*, puis *don Miguel*. Ainsi de suite pour bien d'autres.

Sur ce registre singulier, je vis que l'hôtel avait été originairement le palais d'*Antonio Fugger*, dit *le riche ;* et que l'empereur Maximilien Ier s'y était jadis installé. *Luther* s'y montra lorsqu'il fut cité par Léon X à comparaître en 1518 devant la fameuse diète d'Augsbourg. Fugger y reçut

[1] *Le grand rejistre* a gardé copie du discours que fit alors Napoléon aux autorités d'Augsbourg.

Charles-Quint lorsque ce prince vint présider la diète de 1530; et il lui avança là des sommes énormes pour faire la guerre à Venise. Cet Antonio Fugger avait une telle fortune que Charles-Quint, parlant de lui, disait, à Paris, à François Ier qui lui montrait les raretés de son palais: *J'ai un* TISSERAND, *à Augsbourg, qui, avec son or, pourrait acheter toutes vos richesses* [1].

Charles-Quint, revenant de sa campagne de Tunis, en 1536, fut de nouveau descendre chez Fugger. Celui-ci, déployant une magnificence sans égale, fit faire, dans la salle du banquet, un grand feu avec du *bois de cannelle,* et y jeta toutes les obligations que lui avait signées l'empereur. On montre encore aux curieux cette salle historique [2].

Les empereurs, rois et princes de la terre se succédaient sur le registre... Un dernier nom frappa mes regards: un nom puissant, *Henri de France.*

Ulm est triste et silencieux. J'y fis quelques courses à pied; c'était à la chute du jour. Le bruit cadencé de mes pas retentissait seul autour de moi; par intervalles, de rares passants y joi-

[1] Il paraît, d'après ce mot de *tisserand,* que Fugger faisait le commerce de toiles.

[2] Les obligations brûlées se montaient à des sommes immenses. Il ne reste plus que cette salle, du palais de Fugger. Le reste a été brûlé par un incendie en 1690.

gnaient un aperçu de mouvement ; mais ce fugitif signe de vie ne faisait que mieux ressortir le silence habituel de la cité. Je n'aurais osé y élever la voix. On dirait que, depuis la capitulation de Mack, Ulm a perdu le droit de parler haut. La ville a pourtant eu sa vengeance, et son vainqueur souffrit plus qu'elle [1].

La route d'Ulm à Stuttgard a plusieurs points de vue pittoresques [2].

Une agréable surprise m'attendait dans la capitale du Wurtemberg : le prince Jérôme de Montfort, neveu du roi, instruit de mon départ de Munich, vint me voir à mon arrivée. Ma bonne étoile m'envoyait en lui un illustre *cicerone ;* et ce fut dans son élégante calèche à quatre chevaux que je commençai mes nouvelles excursions. Le jeune prince était mon guide : toutes les portes m'étaient ouvertes ; et il y avait pour moi plus d'un attrait dans ces charmantes promenades : car j'avais à mes côtés l'un des neveux de Napoléon ; et ce ne-

[1] La cathédrale d'Ulm est d'un beau style. Sa chaire et ses vitraux sont superbes.

[2] Notamment les ruines de *Weinsberg* qu'un fait a immortalisées. Le fort de *Weinsberg* étant assiégé par l'empereur Conrad III, on permit aux femmes de sortir de la place en emportant *ce qu'elles avaient de plus précieux :* elles prirent leurs maris sur leur dos, et passèrent. La ville de Weinsberg est la résidence du célèbre poëte allemand *Justinus Kerner*. Le pont de *Plochingen,* fait d'une seule arche, couvert comme une galerie et orné de fenêtres à persiennes, est d'un effet original.

veu, aimable et bon, m'offrait les traits de l'empereur.

Nos entretiens étaient pleins de charme. Le prince Jérôme de Montfort, doué d'un beau visage et d'une physionomie gracieuse, est Français d'esprit et de cœur. Il ne parle et ne rêve que de la France. Il dit toujours *nous* en parlant des fils de la grande nation. Sa position à Stuttgard est brillante; et pourtant il lui semble que la plus modeste habitation en France lui serait préférable au plus beau palais à l'étranger. Je lui parlai du passé de Napoléon; il m'écoutait avec transport. Je lui parlai de l'avenir du duc de Bordeaux; il m'écoutait avec intérêt. « Gloire à jamais, me dit le prince, à qui rendra heureuse la France! » C'était là aussi ma pensée.

Notre première excursion fut à *Rosenstein*, délicieux château de plaisance du roi de Wurtemberg [1]. Notre seconde fut aux haras du royaume: ce sont les plus fameux de l'Europe.

Ces haras sont à quelques lieues de Stuttgard, dans des vallées thessaliennes, dans des bocages

[1] Cette belle résidence domine Stuttgart, et autour d'elle s'étend la riante vallée du Necker, encadrée de hautes montagnes. Sur le sommet de l'une d'elles est le beau temple grec de *Rothenberg*, où repose la première femme du roi. L'intérieur du palais est élégant et riche. J'y remarquai un tableau représentant Napoléon à Ratisbonne, quatre tableaux d'Horace Vernet, et un poétique salon de fête. Près du château est une source d'eau ferrugineuse où l'on vient boire de fort loin.

dignes des pinceaux du Poussin. Ils sont au nombre de trois. Le premier se nomme *Klein Kohenheim* [1], le second *Scharnhausen* et le troisième *Weil*. Il s'y élève une multitude d'admirables coursiers ; la plupart sont arabes pur sang [2]. Weil a bien quelques chevaux anglais de race pure, et Scharnhausen plusieurs chevaux de race croisée [3] ; mais, en général, les arabes pur sang y sont en majorité. On y voit des poulinières et des étalons venus de leurs terres classiques et nés sous les brûlantes zones ; à leurs pieds de cerf et à leurs yeux de flamme, on reconnaît les coursiers de Job. Leurs hennissements vous disent : *Allons !*

Des haras du roi, le prince de Montfort me conduisit au palais de Stuttgard dans les appartements qu'il occupe. Je ne pus y regarder sans attendrissement *une petite branche de saule :* elle avait ombragé le tombeau de Sainte-Hélène. Non loin était un fer d'une grande simplicité ; mais qu'il avait de prix, ce fer ! C'était l'épée de Napoléon.

Peu de jours avant mon arrivée, une grande fête avait eu lieu à Stuttgard ; et le roi de Wur-

[1] Il y a là un ravissant chalet suisse, surmonté d'un grenier à foin où l'on entre en voiture.

[2] Nés de père et mère arabes.

[3] Mère anglaise et père arabe. Il y a à *Weil* une jolie villa à peu de distance d'Esling, petite ville aux bords du Necker.

temberg s'y était vu entouré des acclamations d'amour de son peuple. On célébrait la 25e année de son règne [1]. Sa Majesté, en cette grande circonstance, avait publié une amnistie générale, *sans exception;* et décrire ici l'enthousiasme de la nation serait une tâche au-dessus de mes forces. Le roi de Wurtemberg est adoré de ses sujets, et jamais prince ne le mérita davantage. Tout occupé de donner de sages institutions à son pays, il sait admirablement mettre en harmonie les principes d'ordre du temps passé, avec les idées de liberté du siècle présent. Il n'est point le chef d'une caste à part, ni le moteur d'un système privilégié : il est le souverain chéri de toutes les classes, et le dominateur indulgent de toutes les opinions. Voulant débarrasser peu à peu le pays de certains droits féodaux qui tendent parfois à entretenir de l'irritation entre les grands et les petits, il engage les seigneurs à vendre leurs droits, et les vassaux à les acheter. Or, que fait-il pour que la transaction réussisse? Il paye les deux tiers du prix stipulé; et, grâce à cette générosité royale, chacun se trouve satisfait.

Les finances du Wurtemberg sont dans l'état le plus prospère. Rien n'est négligé dans ces États, où ne resplendit pas le luxe des monuments,

[1] Cette fête n'a lieu que la vingt-cinquième année d'un règne.

mais où fleurissent, en revanche, toutes les branches de l'administration publique. Le peu d'impôts qui existent diminue chaque année. Routes, hôpitaux, églises, casernes, colléges, tout est surveillé avec un soin paternel. Dans les campagnes comme dans les villes, on voit sur les visages cette sérénité confiante qui annonce une nation heureuse. L'éloge du prince est écrit... sur le front tranquille du peuple.

Aussi, quelle touchante manifestation d'enthousiasme et de dévouement à la grande fête de Stuttgard ! Vieillards, femmes, enfants, guerriers, magistrats, paysans, gentilshommes, se mêlaient et se pressaient autour du roi sans distinction de rangs ni d'état : chacun avait le même cœur, pour exprimer le même amour. Le soir de cette belle journée, l'auguste souverain se promenait seul au milieu de la multitude qui, tout en se rangeant respectueusement devant lui, ne pouvait s'empêcher de resserrer parfois le cercle pour baiser le bas de son habit, toucher un coin de son vêtement, et lui glisser tout bas quelque parole de tendre affection. C'était réellement un père au milieu de ses enfants, de ses enfants de bonne race : et un père du bon vieux temps.

J'assistai, dans la tribune diplomatique, à l'ouverture des chambres. Il n'y a de session que tous les trois ans ; et, dans leur intervalle, un comité permanent veille aux affaires de l'État.

Les pairs du royaume ne sont point en grand nombre, mais les plus illustres noms de l'Allemagne y figurent; la plupart, princes et comtes médiatisés, étaient autrefois souverains [1]. Ces pairs n'ont pas de costume spécial; chacun a son uniforme particulier. Les députés sont divisés en deux classes, ceux de la noblesse et ceux du tiers état. Les premiers, qui sont en petit nombre, ont un habit bleu à broderies d'argent; les seconds, qui sont en majorité, sont revêtus d'un manteau noir. Là, ne s'élève point ce foyer de passions révolutionnaires qui, ailleurs, s'appelle *tribune*. Les membres de l'assemblée ne parlent guère que de leur place; et les discours écrits ne sont pas permis. Point de femmes aux galeries. La reine elle-même ne peut assister à aucune séance. La prudence nationale a eu soin d'écarter de l'enceinte législative tout ce qui pouvait donner un dangereux essor à l'imagination, tout ce qui pouvait entraîner l'esprit à briller aux dépens de la sagesse.

Le roi, debout sur son trône, avait à recevoir la prestation de serment de son fils. Le prince royal, d'une taille élégante et d'une figure distinguée, s'avança vers lui, et prononça : *Je le jure !* avec un accent ferme et digne. Son père, lui tendant la

[1] Il y a parmi les pairs onze membres de la famille royale, dix-sept princes et treize comtes *médiatisés*. Leurs séances sont secrètes. Il y a dix pairs à vie dans la chambre.

main, serra la sienne avec émotion. Cet usage a quelque chose de simple, de touchant et de chevaleresque. Dès qu'un pair ou un député a prêté serment, selon la forme voulue, le roi presse sa main dans la sienne. C'est, pour ainsi dire, une étreinte affectueuse et une alliance solennelle entre le prince et la nation. Le jeune héritier du trône de Wurtemberg a sur le front un cachet de noblesse et de loyauté qui donne confiance dans son avenir. Le fils continuera le père.

Le prince de Montfort me mena au vieux château des électeurs souverains. Une large pente douce, en guise d'escalier mais sans marches, qu'on peut monter à cheval et même en voiture, nous conduisit au premier étage sous des galeries extérieures à longues colonnades qui communiquent aux grands appartements.

— Ici, me dit le jeune prince, est apparue *la Dame blanche*...

— La Dame blanche! interrompis-je. Eh quoi! la Dame blanche de Vienne!

— Non : celle de Berlin; et celle-ci n'est pas la moins effrayante.

— Toutes les cours d'Allemagne ont donc la même vision?...

— Et, en partie, la même croyance. La Dame blanche de Stuttgard a son portrait dans un des appartements dits de l'*empereur*. Je vais vous conter son histoire.

Les deux obstacles.

La Dame blanche de Stuttgard n'était point de race royale. Mais le ciel l'avait douée d'une rare beauté ; et l'électeur souverain se prit de passion pour elle. Par malheur, la dame était veuve et avait deux enfants en bas âge, garçon et fille. Un mariage entre elle et le prince ne semblait donc nullement convenable. Un jour l'électeur, tout entier à son amour, laisse échapper ces fatales paroles de tendresse et de regret : *Je voudrais l'épouser, je l'adore : mais il y a entre nous* DEUX OBSTACLES.

Ces mots sont répétés à la veuve. Elle avait souvent remarqué que l'électeur ne supportait la vue de ses enfants qu'avec une impatience tenant de l'aversion. « Voilà les deux obstacles, sans doute ! » se répète l'infortunée.

Plusieurs journées se passent dans des alternatives de haine et d'amour pour les deux petits êtres qu'elle caressait jadis avec tant de bonheur. Tantôt elle les pressait sur son cœur en murmurant tout bas : *Chers enfants !* Tantôt elle les repoussait avec violence en s'écriant : *Funestes barrières !* Son amour de mère s'épuisait à combattre à la fois sa passion d'amante et son ambition de femme. Un soir elle les entraîne au fond d'un

oratoire où était placé le portrait en pied de l'électeur dans son costume souverain, beau de visage et de puissance. Elle tombe à genoux devant ce tableau ; et, les yeux brillant du feu de la démence et du désespoir, elle tire un poignard de son sein.

— Mes enfants ! dit l'infortunée, je vous préférais à tout sur la terre : Mais regardez cet homme !... ce prince !...

Et, de la pointe de son fer, elle leur montrait l'électeur.

— Eh bien ! celui-là, mes enfants !... celui-là l'emporte sur vous. Je n'aime plus que lui ; et, sur la route du bonheur, vous deux vous me barrez les passage ; car il vous hait celui que j'adore ! Enfants ! Il fallait me décider entre vous et lui : j'ai choisi , vous allez mourir.

Les pauvres petites victimes , trop jeunes pour comprendre un pareil discours , regardaient leur mère avec un étonnement effrayé.

— Allons ! joignez vos mains ! priez ! reprend la veuve d'une voix sourde et agitant son arme meurtrière d'une main convulsive : Vous irez à Dieu, mes enfants ! et moi je me voue à Satan. Mais mon ciel à moi, c'est l'amour ! et l'amour ceint du diadème. Il n'aura qu'un temps, ce paradis. L'enfer suivra. N'importe ! mourez !

Le frère et la sœur poussent un cri de désolation devant le poignard levé sur leur tête. Ils se

sauvent, effarés, à l'extrémité de la chambre, ne pouvant encore prononcer qu'un seul mot, mais le plus suave de tous : *Maman*. Tremblants, ils se réfugient au pied d'une espèce d'autel, au-dessus duquel était une Madone tenant son fils entre ses bras ; et par un instinct machinal, ils montraient cette image à leur mère.

— Mon Dieu ! je parlais de l'enfer ! reprend la misérable éperdue : j'y suis déjà. Je brûle !... je brûle !...

Les yeux lui sortaient de la tête. Sa raison l'avait totalement abandonnée. Elle jette un regard suppliant sur la lame de son poignard.

— Frappe-les ! Frappe donc ! s'écrie-t-elle ; termine l'infernal supplice !

Elle s'élance vers ses enfants ; et les joues sillonnées de larmes brûlantes, elle les presse contre son sein.

— Embrassez-moi donc ! reprend-elle avec l'accent de la frénésie : faites-moi vos derniers adieux ! Pauvres petits que j'aimais tant, vous serez heureux et sans tache ! vous serez deux anges là-haut ! moi, je suis l'esprit maudit ici-bas ! Nous ne pouvions rester ensemble, ni pour mon bien ni pour le vôtre. Mon souffle eût souillé votre haleine. Oui, je vous tue, mais je vous sauve.

Les saisissant par les cheveux, elle les renverse à ses pieds. Le poignard frappe, le sang coule. Le frère et la sœur ont péri.

Grand Dieu !... un homme entre : c'est l'électeur. La veuve était debout, les cheveux hérissés, le poignard à la main, et regardant d'un œil hagard les dernières palpitations de ses victimes.

— Voici les deux obstacles tombés ! dit-elle au prince avec la solennité du délire et de la mort. J'adorais ces pauvres enfants ; mais ils me séparaient de vous : et pour vous je les ai tués ! et pour vous je me tuerais moi-même ! et pour vous je sacrifierais le monde entier ! et pour vous je viens de perdre mon âme !

— Misérable ! s'écrie le prince : eh ! ce n'étaient point là les deux obstacles qui nous séparaient ; ceux qui se dressaient entre nous étaient le blâme de mon père et le mécontentement de ma sœur. Ces deux oppositions, ce matin, venaient enfin d'être levées : j'accourais vous offrir ma main. Monstre ! vous ne méritez plus d'autre trône que l'échafaud, et d'autre époux que le démon !

Il reculait terrifié.

—Arrête ! réplique la veuve en se précipitant vers lui, arrête ! infâme meurtrier ! Oui ! meurtrier, car c'est toi qui as tout fait ; toi qui montrais de l'aversion aux fruits de mon premier hymen ; toi qui prononçais contre eux je ne sais quelles paroles ambiguës qui appelaient le crime et le sang ; toi qui ne t'emparais de mon cœur, par fascinations infernales, que pour le pousser au

plus exécrable des forfaits! C'est toi qui as tué mes enfants!

— Infâme! reprend le prince en se dégageant d'elle avec violence : que je ne te voie plus devant moi ! Arrière! Tu me fais horreur!

— Et toi aussi, arrière de moi ! répète la femme assassin avec l'expression du dégoût, et le rire de l'ironie. Comment donc ai-je pu t'aimer? Tu me parais atroce et hideux. Ne crains rien, je ne veux plus ni de ta foi, ni de ta couronne. T'épouser! être à toi ! jamais. Je t'abhorre! je te maudis. Ma fille! mon fils! chers enfants!... Quoi! cet homme fut mon idole! Non... non : je vous aimais bien davantage. Tu me voues aux enfers : as-tu dit! Eh bien! j'y descendrai, je pars. Mais j'en sortirai, je l'espère, pour épouvanter toi et ta race, pour annoncer le deuil et la mort. Adieu, tremble! je revivrai.

La croisée contre laquelle elle s'appuyait, donnait sur des fossés profonds; elle l'ouvre, et se précipite d'une hauteur considérable contre un amas de pierres aiguës. Un cri d'horreur a retenti. Elle était morte et mutilée.

Peu d'années après, l'électeur étant tombé malade, une Dame blanche apparaît tout à coup le long des galeries extérieures de son château. Il était nuit; la lune éclairait son visage, et ce visage était sinistre. Un des officiers du palais l'aperçoit d'un étage en face : elle lève son bras, et

lui montre l'appartement du souverain, avec un rire satanique. L'officier reconnaît la veuve qu'avait aimée l'électeur; il s'élance vers elle... et la vision disparaît.

Le prince, au point du jour, expira.

J'avais écouté cette histoire avec attention. Les superstitions ont toujours un certain charme; et, bien que la raison les repousse, l'imagination les accueille.

— Je ne crois, certes, pas à la Dame blanche, continua le prince de Montfort; mais voici, néanmoins, un fait qui me concerne, et qui, dans le temps, me fit une vive impression! Ma mère, sœur du roi, était malade à *Lausanne;* mais non dangereusement, selon les médecins; et son état ne nous inspirait aucune alarme. Une nuit (j'habitais alors le vieux château où nous sommes), une nuit j'entends un grand bruit. Pourquoi tant d'émoi, tant d'alarme? La Dame blanche vient de traverser *la fameuse galerie;* et elle a frappé à ma porte. Les sentinelles l'ont vue et sont restées glacées d'épouvante. *Partez de suite pour la Suisse!* me dit le roi de Wurtemberg. *Je crains pour la vie de ma sœur.* Je me rendis sur-le-champ à Lausanne: ma mère était au lit de mort. Je reçus ses derniers soupirs [1].

Maintenant, poursuivit le prince Jérôme, je

[1] Ce fut le 25 novembre 1835.

vais vous raconter plusieurs autres apparitions bien constatées de cette même Dame blanche. Vous en croirez ce que vous voudrez.

D'épaisses ténèbres couvraient la ville de Stuttgard. Le sommeil y étendait ses pavots. Qui trouble ce profond silence?... Un carrosse à six chevaux court bruyamment sur le pavé ; il s'arrête devant la vieille résidence. Le marchepied de la voiture se baisse ; et, à la vue des factionnaires qui regardaient du haut des murs, il en descend la Dame blanche. La porte ne s'ouvre pas devant elle ; et pourtant elle la traverse d'un pas léger, comme si ses battants n'étaient pas plus épais que le brouillard de la nuit. La voilà se promenant le long de la *fameuse galerie* avec sa solennité habituelle. Les factionnaires n'osent bouger. Qu'arriva-t-il à la suite de cette apparition? La mort du duc Ferdinand de Wurtemberg, oncle du monarque actuel [1].

A l'époque où mon père était roi de Westphalie, ajouta le prince de Montfort, son ministre en Prusse lui écrivait la lettre suivante que j'ai lue et que j'ai gardée. *Rien de nouveau à Berlin, si ce n'est que la cour est en alarme, vu qu'il y a eu au palais une apparition de la* DAME BLANCHE. *Du reste, il n'en résultera rien de fâcheux, je suppose : car*

[1] On fit le procès aux sentinelles, devant un conseil de guerre, pour n'avoir pas crié *aux armes!* et être restées immobiles en présence de la vision. Les pièces du procès existent.

tous les membres de la famille royale se portent à merveille. Peu après cette lettre écrite : autre dépêche, autre nouvelle. La belle reine de Prusse était morte.

Ici finirent les récits du jeune prince. Plus tard, j'appris cette autre anecdote.

La seconde femme du roi actuel de Wurtemberg, sœur de l'empereur Nicolas, était souffrante et dans son lit. La porte de sa chambre s'ouvre tout à coup, comme poussée par le vent. Fermez ! dit la reine surprise. Sa lectrice, assise au chevet de son lit, se lève et exécute l'ordre. Elle revenait à sa place, quand, installée sur son fauteuil, elle aperçoit la Dame blanche...

Deux jours après, la reine était morte [1].

L'intérieur du vieux château a encore d'assez beaux appartements avec fresques et ogives. J'en sortis pour aller admirer le monument élevé à *Schiller* [2]; puis, le prince de Montfort et moi, nous fûmes à *la nouvelle résidence.* Ce palais, d'une belle et simple architecture, n'a rien de prétentieusement fastueux ; mais il ne manque ni de noblesse ni de majesté. Il est en harmonie avec tout ce qui

[1] La princesse Wasa affirme aussi avoir vu cette célèbre Dame blanche avant une des catastrophes citées. Cette même vision se montra au grand Frédéric aux jours qui précédèrent sa mort.

[2] Non loin, dans une vieille muraille, est un boulet lancé, dit-on, par Charles XII, contre la ville de Stuttgard.

l'entoure. Ses galeries intérieures ont une magnificence convenable ; il est digne enfin de son prince [1].

A une charmante soirée chez la comtesse Alexandre de Wurtemberg, où je me trouvais avec le neveu du roi, la maîtresse de la maison remit l'entretien sur les singulières traditions de la Dame blanche dont j'étais encore préoccupé.

— Notre belle Allemagne, me dit-elle, est un pays où la froide raison ne repousse pas dédaigneusement les mystiques révélations et les croyances poétiques. Puis, privilégiés sous ce rapport, nous avons continuellement parmi nous de mystérieuses histoires. Dernièrement encore, il s'est passé sous nos yeux un fait que personne ne saurait révoquer en doute. La princesse de *Sigmaringen*, âgée de 82 ans et parente des ducs de Bade, perdit son mari le 17 *octobre* 1831 ; à cette époque, et toute à sa douleur, elle prononça ces paroles : *Dans dix ans, au même jour et à la même heure, je rejoindrai le prince au tombeau.*

— Eh bien ! madame ! interrompis-je.

—Eh bien ! quelques jours avant le 17 octobre, elle était à toute extrémité. Luttant contre une longue agonie, elle disait aux assistants : *Je ne suc-*

[1] La grande salle à manger du palais a des lustres où il y a pour 200,000 fr. d'argent massif. *La salle de marbre* et *la salle du trône* sont d'un aspect imposant. J'ai vu la chambre où coucha Napoléon. Son lit y a été conservé.

comberai pas aujourd'hui ; mais je n'en ai plus pour longtemps ; examinez la date du mois. J'ai encore trop de vie pour mourir, et n'en ai plus assez pour vivre.

Le 17 octobre 1841, à l'heure annoncée, la princesse rendait le dernier soupir.

Cette narration achevée, le comte Alexandre de Wurtemberg en commença une autre en ces termes :

— Un de mes amis, le prince Alfred de Schonburg, était en voyage, il y a environ deux ans. Au moment où l'on changeait de chevaux à la poste, il entend, à côté de lui, dans sa voiture, des gémissements lamentables ; il regarde... il y était seul ; un mouvement d'effroi le saisit. Arrivé chez moi peu après, il me raconte en riant sa bizarre aventure. *J'ai eu un instant de frayeur,* ajouta-t-il, *quelle sottise !... il n'y avait là aucun mauvais présage : car ni moi ni les miens n'avons éprouvé le moindre accident.* Il me quitte ; et, rentré chez lui, il meurt frappé d'une apoplexie foudroyante. La princesse de Metternich l'attendait ce même jour à dîner. — Nous serons treize à table, dit-elle au général *Tettenborn* qui entrait en ce moment dans son salon ; il ne me manque plus que le prince de Schonburg. Mais où donc est-il, ce *treizième ?*

— Hélas ! bien loin, madame ! il est mort.

Notre conversation fut interrompue par le thé. Elle recommença ensuite ; et je recueillis un nou-

vel épisode… une page de plus à ajouter au livre des mystères de la vie humaine.

Le comte Alexandre de Wurtemberg (celui chez qui je me trouvais) était au printemps de la vie ; son cœur ne lui avait encore indiqué personne à aimer. Une nuit, un génie femelle, une espèce d'enfant habillée à la hongroise, lui apparaît en songe, et, le doigt levé vers l'orient, lui dit d'une voix solennelle : *Viens où je suis ! bonheur est là !* Puis, le comte s'est réveillé.

Il aurait oublié ce songe, mais ce songe se répéta. Alors, vint se présenter à lui une de ces femmes ravissantes que les yeux ne peuvent regarder sans que l'âme ne soit saisie. Il l'épouse; elle était Hongroise.

Le mariage conclu, il part pour le château de sa femme. Où se trouvait ce château? Au fond de la Hongrie. Il arrive avec la comtesse; ils entrent dans l'appartement qui leur était destiné. Heureux, et comblés par le sort, ils s'aimaient du plus tendre amour. Le comte, examinant sa chambre, porte ses regards en face de son lit. Un portrait y était suspendu à la muraille. Que voit-il ? *l'enfant de son rêve.* Semblables traits, taille pareille. Elle est vêtue à la hongroise ; et, le doigt levé vers l'orient, elle est dans l'attitude où elle s'offrait à lui quand ces mots sortaient de sa bouche : *Viens où je suis ! bonheur est là.*

Ce n'était plus un songe trompeur. Le comte

a gardé le portrait ; et il n'a point perdu le bonheur [1].

Chacun me demandait, à mon tour, une histoire du même genre : un fait vrai et des noms connus. Je me rappelai un événement extraordinaire que le comte de Lucchesi-Palli m'avait raconté à Brunnsée ; je le répétai mot pour mot.

Peintre et prophète.

Le prince de Campo-Franco, grand-père du comte Lucchesi, étant à Turin, vit passer un matin, dans une des rues de la ville, une femme d'une éblouissante beauté. Elle l'avait regardé avec une sorte d'émotion, et s'était promptement échappée. Rentré chez lui, poursuivi par cette séduisante image, il ne songeait qu'aux moyens de la retrouver ; quand tout à coup, la porte s'ouvrant, la belle inconnue se présente.

— Prince ! vous désiriez me voir ?

— Avec ardeur, avec transport. Votre présence inespérée...

— Je suis artiste, interrompt-elle.

[1] Personne ne savait dans la famille de la comtesse Alex de Wurtemberg, quelle était la singulière personne dont ce portrait offrait l'image.

— Et comment avez-vous pu deviner ma secrète pensée?...

— Il faut quelque magie aux artistes.

— Vous en avez de plus d'un genre.

— Prince! mon art est la peinture; et je viens vous demander la permission de faire votre portrait. Y consentez-vous?

— Volontiers. Je n'y vois pourtant rien d'utile.

— J'y vois une nécessité.

L'inconnue avait prononcé ces mots d'une voix douloureuse et sombre.

— Et pour qui ce portrait? dit le prince.

— Je l'enverrai à votre famille.

— Elle vous l'aurait demandé?

— Non. Mais je sais combien il lui sera précieux : car elle ne doit plus vous revoir.

— Juste ciel! que voulez-vous dire?...

— Que vous ne retournerez plus sous le beau ciel de la Sicile; que vous n'embrasserez plus les vôtres; que, dans un mois, vous serez mort.

Le prince a d'abord frissonné. Puis, après quelque réflexion, il n'a vu là que le début, mystérieusement original, d'une intrigue piquante; et, l'œil attaché sur la ravissante figure de sa prophétesse, il réplique d'un ton léger :

— En tous cas, aimable sibylle! vous aurez trente jours pour me peindre, moi quatre semaines pour vous plaire, et tous deux un mois pour aimer.

— C'est bien des choses à la fois ! répond tristement l'inconnue. Commençons par le plus facile.

— Le moins dangereux ?

— Le plus pressé. Je vais essayer de vous peindre.

— Et moi j'essayerai de vous plaire.

— Soit : mais, à la fin des trente jours, changeant de termes et de mots, remplaçons *aimer* par *mourir !*

— Quoi ! vous me suivriez au tombeau ?

— Ou bien ! je vous devancerai.

— A merveille ! Vous êtes non-seulement la plus belle, mais la plus singulière femme que j'aie jamais rencontrée. Pour vous j'aimerais à mourir : mais...

— Mais vous mourrez en m'aimant.

— Vivre ensemble serait plus doux.

— Savez-vous d'abord si je vis ?

L'étrangère avait proféré ces dernières paroles avec un accent tellement hors des inflexions de voix accoutumées, que le prince en a tressailli. Il la regarde de nouveau. Elle était plus éblouissante que jamais ; mais la transparence de sa peau d'albâtre avait quelque chose qui ressemblait, pour ainsi dire, à un prélude de transfiguration. La pureté de son front et la perfection de ses traits tenaient plus de l'ange que de la femme. Le prince sourit d'un air contraint et troublé. Vainement

chercherait-il à reprendre un ton galant et cavalier, ses idées se sont rembrunies ; il se sent mal à l'aise : il s'assied.

— Voyons ! avez-vous vos pinceaux ? Commençons ! vous n'avez qu'un mois.

— J'ai le temps qui m'est nécessaire. Il ne me faut qu'une ou deux heures.

A l'instant même un chevalet s'établit en face du peintre. L'artiste avait déjà sa palette ; les couleurs se trouvaient broyées ; et la minature est en train.

Comment tout cela s'est-il arrangé si vite ? le prince n'a pu se l'expliquer. L'inconnue était devant lui ; il est de nouveau fasciné. Oubliant tout, et en extase, il n'a plus d'autre pensée que celle de se repaître de sa vue. Déjà le portrait est fini ; puis, l'étrangère disparaît.

Environ un mois après, la famille du prince apprenant qu'il était parti de Turin pour revenir auprès d'elle, l'attendait avec une impatience extrême. Un courrier, à franc étrier, lui apporte, avec une lettre cachetée de noir, une boîte couleur d'ébène. La lettre annonçait la fin prématurée du prince de Campo-Franco [1], et son portrait était dans la boîte. Qui avait écrit cette lettre ? Qui avait fait et envoyé ce portrait ? Nul n'a ja-

[1] Frappé de mort subite au moment de se mettre en route, et un jour avant l'expiration du mois.

mais pu expliquer le mystère. La seule chose positive et incontestable, c'est que le portrait était d'une ressemblance inouïe et que le prince était mort.

XX

Je me plaisais beaucoup à Stuttgard ; car là, comme dans toutes les villes d'Allemagne où j'avais séjourné, reçu partout comme un ancien ami, je passais continuellement de plaisirs en plaisirs, et de fêtes en fêtes. Que de doux souvenirs m'aura laissés cette noble terre de Germanie où j'ai goûté tant de jouissances et que j'ai quittée avec tant de regrets !...

Les mœurs sont fort sévères à Stuttgard. On n'y entend jamais parler d'intrigues galantes ni de scandaleuses amours ; et cependant, les jeunes filles y jouissent d'une inconcevable liberté ; elles se rendent au bal sans leur mère, et elles vont seules au théâtre.

On donnait à Stuttgard *le Verre d'eau* de M. Scribe, traduit en allemand. J'y fus ; et mon amour-propre national ne put s'empêcher de remarquer avec satisfaction que, partout où j'avais passé dans mes voyages, je n'avais vu que des livres français dans les salons, et des pièces françaises aux théâtres.

J'avais dîné chez le vicomte de Fontenay, ministre de France ; et, le lendemain, je devais être présenté au roi. Il me tardait d'être admis auprès de ce monarque, et de lui parler des émotions que j'avais éprouvées en parcourant ses États. Sa Majesté me reçut dans son cabinet particulier. J'admirai d'abord sa noble physionomie, puis seul, et l'écoutant, je me sentis fier de pouvoir ainsi converser avec lui sans témoins. Il daigna me garder près d'une heure, et m'entretenir des plus hautes questions. Il joint l'esprit profond d'un penseur à la haute sagesse d'un roi. Je découvris en lui ce que l'on trouve si rarement sous la pourpre : une juste appréciation des temps, une idée exacte des choses, et une admirable connaissance des hommes. Que d'élévation dans le caractère de ce prince ! et que j'aimerais à répéter ses nobles paroles ! Mais le respect me le défend ; et, soumis à ses lois, je me tais.

La reine me reçut ensuite, après le dîner, dans ses appartements. Sa mise était riche et brillante ; ses diamants éblouissaient ; et je ne me serais oc-

cupé que de son élégance et de sa beauté, si mon entretien avec Sa Majesté n'était venu me prouver qu'elle y joignait des dons plus puissants encore : la bonté, la grâce et l'esprit. J'avais une mission auprès d'elle, et je la remplis. La reine m'écoutait avec le sourire de la bienveillance et de l'intérêt : ce fut un doux moment pour mon âme.

La veille de mon départ, je devais lire une légende dans un des brillants salons de Stuttgard. — Choisissez, me dit-on, quelque chronique dans le genre *schwarmerisch!* Je ne compris rien à la phrase ; on me l'a depuis expliquée. Ce mot immense est très-significatif en Germanie ; on ne peut le traduire qu'ainsi, et très-incomplétement : *maladie rêveuse des Allemandes.* J'ai ouï dire d'une noble dame, plongée dans une mélancolie pleine de charmes : Elle est aujourd'hui schwarmerisch. Je me rendis à ma soirée.

Que n'avais-je alors la légende que je recueillis depuis à Wisbaden de la bouche d'une illustre et belle princesse! Je vais la raconter ici. Elle n'est nullement schwarmerisch.

Les pygmées, les pains et les verres.

Il y avait une foi *un roi* et *une reine*... Je me trompe : *un comte* et *une comtesse*, à qui rien n'eût

manqué sur la terre, si... (hélas! il y a toujours des *si* et des *mais* qui gâtent les plus belles destinées) *si* le ciel eût voulu perpétuer leur race; *mais* ils n'avaient pas d'héritiers...

Pour le coup, je m'interromps tout à fait : car je m'aperçois que mon début est absolument celui d'un conte de fées; et je ne voudrais pas qu'on s'imaginât le moins du monde, que ma légende avec ses pygmées, ses petits pains et ses trois verres, pût ressembler aux divertissantes gentillesses de Perrault, notamment Barbe-bleue.

Je supprime donc entièrement mon commencement, sauf à y revenir au besoin : et je saute *vingt-deux ans*. La scène va changer de face : vous le comprendrez facilement.

Le comte de *Brannenburg* est mort. Comme, dans le principe, je ne vous ai pas détaillé ses vertus, je suis persuadé que vous recevrez assez froidement cette lamentable nouvelle. Je ne m'y appesantirai pas.

Vous saurez, maintenant, que Brannenburg est sur les bords de l'*Inn* à trente lieues de Munich, et dans les montagnes du Tyrol. Ce beau château existe encore. Je l'ai admiré; mais cela vous importe peu, je suppose; et j'en supprime la description.

La noble veuve du comte de Brannenburg, fort âgée, et surtout fort infirme, vient de s'asseoir, avec un grand air de solennité, sur un fauteuil à

large dossier. Elle a ses trois fils auprès d'elle. *Trois fils!* vous ne vous attendiez peut-être pas, d'après mon préambule, à cette nombreuse progéniture ; mais la vie n'est souvent qu'un enchaînement de surprises ; et les surprises sont la vie des histoires.

Bref! les trois fils sont debout vis-à-vis de leur mère, dans l'attitude soumise et avec le profond respect des enfants d'autrefois. Hélas! ceux d'aujourd'hui n'en ont plus : quoi? d'*attitude* ou de *respect?* Comme vous voudrez : je passe outre.

— Mes enfants! dit la châtelaine en hochant la tête avec une certaine dignité impossible à rendre, l'heure est venue de vous éclairer à la fois sur *le passé, le présent et l'avenir.*

Rien que cela. Les trois fils saluent.

— Ma mère! nous vous écoutons : répondent-ils avec autant de sagacité que d'à-propos.

On les disait fort lettrés pour l'époque : car ils avaient voulu apprendre à lire. Ajoutons, cependant, qu'ils n'y avaient pas parfaitement réussi.

— Je commence par le passé, reprend lentement la comtesse. C'est dans l'ordre, et je tiens à l'ordre. J'avais juré devant le Seigneur de ne jamais révéler les mystères de votre naissance avant que mon dernier fils eût atteint sa majorité : ce terme est expiré d'hier. Asseyez-vous pour mieux m'entendre. Ce que je vais vous raconter, mes enfants, n'est certes pas dans le cours habituel

des choses ; mais je connais trop votre respectueuse confiance en moi, pour craindre un instant que vous puissiez élever le plus léger doute sur la véracité de mon récit. Je n'ai jamais menti sur la terre ; et j'en prends le ciel à témoin.

La noble dame, en prononçant ces mots, levait la main vers une des images saintes de son oratoire ; et les trois fils tiraient leur chapeau. Ce chapeau, c'était une toque. Je m'aperçois encore ici que j'ai oublié de vous dire que la scène se passait de 1401 à 1460. Je me donne une marge de 59 ans environ : c'est infiniment peu de chose dans la chaîne des siècles depuis Abraham ou Moïse. Mettez 59 ans dans la balance de l'éternité ; et dites-moi un peu, je vous prie, ce que cette bagatelle pèse !

— Mes chers enfants ! poursuit la comtesse, en ce temps vivait votre père...

La châtelaine essuie une larme. Ses héritiers en essuient trois.

— Il était sans postérité, continue l'honorable dame ; et, bien que nous eussions entrepris ensemble, à l'effet d'attendrir le ciel, une foule de pèlerinages excessivement recommandables, vous n'étiez point nés, mes enfants. Mon mari en mourait de douleur.

Un soir : (silence ! je vous prie, voici venir l'instant des prodiges !) j'étais seule, souffrante, étendue sur mon lit, et ne pouvant fermer ma

paupière. Ma chambre était peu éclairée ; mais assez, néanmoins, pour me laisser parfaitement distinguer la plupart des objets qui s'y trouvaient. Jugez, mes fils, de ma surprise! j'aperçois au milieu de ma chambre une multitude de petites figures d'environ cinq pouces de haut, qui dansaient en rond çà et là : m'est avis même qu'elles chantaient : mais ce détail est peu important. Leurs voix, d'une faiblesse extrême, et terre à terre en quelque sorte, n'arrivaient pas jusqu'au plafond. Je reste immobile et muette. J'étais comme attachée sur ma couche, et ne pouvais remuer mes membres. Convenez que c'était étrange !

— Ma mère! nous en convenons : répondent, avec autant de discernement que de tact, les trois frères de Brannenburg.

— Un pygmée se détache de la foule, reprend la haute et puissante dame. Il saute sur mon oreiller ; et, d'une voix claire, mais aiguë, il m'adresse ces paroles inimaginables : *Nous allons te cuire du pain.* Je ne me serais jamais attendue, je l'avoue, que tout ce petit monde dansant et toutes ces petites gens si gaies, fussent venus chez moi pour faire l'office de mitrons. N'importe : la musique cesse. Les pygmées se posent un bonnet blanc sur l'oreille, se nouent un tablier à la ceinture, se mettent les jambes à nu, se retroussent les bras jusqu'à l'épaule ; et, autour d'une charmante miniature de huche, se mettent à pétrir

des pâtes. Non loin, s'allumait un four de dimension proportionnée ; et, peu de minutes après, un tas de petits pains étaient cuits. Ce tas est empilé sur mon lit. L'orateur des pygmées, me montrant alors du doigt l'œuvre de ses boulangers, me souffle à l'oreille ces phrases : *Autant tu mangeras de pains, et autant tu auras d'enfants.* J'aurais bondi de joie, mes fils ! si j'avais pu me remuer.

— Et vous avalâtes trois pains ? demandent les jeunes Brannenburg.

Question pleine d'intelligence.

— Oui : répond la mère en souriant, charmée de leur pénétration. Oui, je pris les pains des pygmées ; ils me parurent de la grosseur d'une noix. J'aurais pu en avaler douze : je me fixai au nombre trois. Pourquoi aussi peu ? je l'ignore : car je me sentais la force et le désir de manger toute la cuisson. Mais quelque chose m'arrêta. C'étaient d'horribles maux de cœur.

— Un commencement de grossesse ! se sont écriés les trois fils.

Ceci pouvait manquer de logique.

— Les pygmées, continue la veuve, reprirent le reste des pains ; et je ne sais ce qu'ils en firent. Mais quelle mutation de costume ! et quel changement de métier ! Ils ôtent leurs bonnets et leur tabliers blancs, reprennent chaussures et bas, se revêtent d'une blouse grise ; et, la tête couverte d'une calotte brune, se bâtissent une forge

devant moi, avec soufflets, creusets et fourneaux. Mes *mitrons* se sont faits *verriers*. Je leur vois souffler trois flacons.

— Autant de flacons que de pains ! disent à la fois les trois frères.

Observation judicieuse.

— Rien de plus clair que ces flacons : reprend gravement la comtesse. Ils étaient d'un verre admirable ; et, chose aussi étonnante que le reste, ils étaient d'une dimension monstrueuse, comparativement à la taille de ceux qui les avaient fabriqués ; car, dans chacun de ces trois verres, on aurait pu blottir trois pygmées. Bref : ils sont posés sur mon lit, et ces derniers mots me sont adressés, je ne sais plus comment ni par qui : *Quand tes fils auront vingt et un ans, donne un de ces verres à chacun d'eux. Celui qui saura conserver le sien intact, verra prospérer sa famille ; il aura enfants et fortune. Celui qui cassera son flacon, n'aura ni race ni bonheur. Il sera trahi par le sort.*

La châtelaine de Brannenburg avait accentué ces paroles avec une sévérité majestueuse. Elle se lève, ouvre un bahut à sculptures moyen âge ; et les trois verres apparaissent.

Chaque Brannenburg en prend un. La noble dame s'agenouille ; et, au fond de son oratoire, elle adresse au ciel cette courte prière : *Mon Dieu ! qu'aucun flacon ne se brise !*

Mais, aimée de la châtelaine et élevée près de ses fils, il y avait au château de Brannenburg une céleste créature. C'était la jeune et douce Arnésie. Fille d'une sœur de la comtesse, orpheline et riche héritière, elle n'avait jamais quitté ni le manoir ni ses cousins ; et ses cousins, épris de ses charmes, étaient continuellement en adoration devant elle. Ils la regardaient non-seulement comme la merveille du pays, mais comme le génie tutélaire de la famille. Chaque château, selon les traditions révérées du Tyrol, possédait son bon et son mauvais esprit. Les héritiers de Brannenburg avaient décidé dans leur âme que leur *démon* était caché, mais que leur *ange* était visible. On nommait cet ange *Arnésie.*

Il avait été arrêté, par la comtesse, qu'Arnésie épouserait, à son choix, et quand bon lui semblerait, un des comtes de Brannenburg. Chaque frère, en conséquence, essayant de la mériter, s'efforçait de lui plaire. Arnésie, jusqu'à ce moment, ne s'était déclarée pour aucun.

Ils accoururent tous trois, le verre à la main, chez l'orpheline du castel. Arnésie s'attendait à leur visite. Elle avait préparé ces paroles :

— Cousins ! voici ma décision. Dans un an, à partir de ce jour, je promets d'épouser un de vous. Mais, première condition, chacun me rapportera son verre. Celui qui ne l'aura pas gardé, devra renoncer à ma main.

Les jeunes gens souscrivent à ce singulier arrêt; aucun moyen de faire autrement. Hubert, l'aîné de la famille, espérait avoir plu secrètement à sa cousine ; car elle lui disait souvent avec un accent plein d'émotion et d'intérêt : Hubert! prenez garde à votre humeur querelleuse et à vos goûts de ferrailleur ! n'ayez donc pas toujours la menace à la bouche et l'épée à la main! Le démon, par là, veut vous perdre; par là, il a prise sur vous. Fuyez combats et discussions! ou malheur vous en adviendra !

Christian, le second de la race, avait aussi l'intime conviction qu'il était loin de déplaire à l'orpheline; car elle ne cessait de lui répéter de la manière la plus touchante : Cousin! j'ai peur pour votre avenir. Vous aimez trop la table et le vin. J'ai ouï parler d'orgies où vous présidiez; l'esprit du mal est là qui vous guette. Il connaît le défaut de votre armure. Prenez garde à l'intempérance! il y a là, pour vous, un abîme.

Hamilcar, le dernier des fils, était le seul qui regardait sa cousine avec découragement et tristesse, sans se flatter du moindre succès : car la belle et douce Arnésie ne lui faisait point d'exhortations, ne lui adressait point de reproches, et conséquemment, selon lui, ne l'aimait pas comme ses frères. Il était loin de s'imaginer, le modeste et naïf jeune homme, que sa nature inspirait moins d'inquiétude à la nièce de sa mère, et

qu'ayant plus de foi à son avenir, elle n'avait rien trouvé en lui à blâmer.

Les deux frères aînés se sont promis de ne jamais se séparer de leurs verres, afin de les mieux surveiller, et pour les préserver de tout risque. Hubert, chasseur déterminé, porte son flacon dans sa gibecière; on dirait un clairon caché. Christian a fait faire un étui au sien, le tient suspendu de côté, au bout d'une solide écharpe, et ne le quitte pas plus qu'un chevalier son épée, ou qu'un trouvère sa mandore. Seul, Hamilcar, le dernier frère, a déposé son flacon dans la chapelle du manoir, sous la garde de l'Éternel, auprès du tombeau de son père, et chaque jour y adresse cette fervente prière : Fortifiez mon cœur dans le bien! Faites qu'il n'ait pas, ô mon Dieu! la fragilité de ce verre!

Hamilcar, ainsi que ses aînés, n'avait ni instruction ni talents : mais il était droit, franc et loyal. Oh! qu'on ait fait ou non ses études, l'esprit vient où il y a de l'âme.

La saison des chasses arrive. Hubert réunit au château la noblesse du voisinage; et le cor retentit dans les bois. On avait remarqué, pendant un certain laps de temps, qu'il évitait le bruit et la foule. Hélas! ce temps a peu duré. Las de l'isolement et du silence il a mis de côté ses premières bonnes résolutions. Mais du moins il compte s'observer au milieu des agitations et des plaisirs. Il

s'est promis de se contraindre, il se croit certain de se vaincre.

Un jeune chevalier du voisinage, nommé Bertram, esprit revêche et tête chaude, se rencontre sur son passage. Hubert galope après un cerf. Bertram était aussi à cheval. Mais, soit par humeur, soit par esprit de contradiction, il n'allait qu'au pas et barrait la route au chasseur.

— Taïaut! taïaut! criait Hubert.

Bertram a haussé les épaules : il ricane, siffle et s'arrête.

Hubert pousse un juron monstrueux.

— Eh! range-toi donc, animal!

— Range-toi toi-même, insolent!

L'aîné des Brannenburg, hors de lui, arrache son gantelet de cuir, et le lance au visage de Bertram. Celui-ci, non moins furieux et la figure ensanglantée, se jette sur son adversaire. Ils avaient leur épée au côté : ils s'attaquent en rugissant. Déjà la lutte est meurtrière ; déjà le sang des deux rivaux coule de plusieurs larges blessures. Hubert, farouche et forcené, avait les yeux rouges du tigre. Un bruit aigre, imprévu et fatal, le fait tout à coup tressaillir. L'épée du chevalier Bertram, traversant une gibecière, y a brisé un verre en éclats : le fameux verre des pygmées. Hubert vient de perdre Arnésie.

Le comte de Brannenburg jette un cri de rage; il redouble ses coups avec une nouvelle frénésie.

Il sent que son avenir est tué : il tuera l'ennemi en revanche. Bertram tombe ; Hubert est vainqueur ; un cadavre roule à ses pieds.

— *Tu triomphes !* lui crie intérieurement l'esprit des ténèbres.

— *Tu es perdu !* lui répond tout bas l'ange gardien.

Ses yeux se ferment égarés. Il croit voir s'envoler loin de lui une forme aérienne et céleste. Cette figure avait des ailes blanches : le mot *adieu* sortait de ses lèvres ; et , s'échappant triste et plaintive, elle avait pris les traits d'Arnésie.

Le lendemain les cloches sonnaient, à quelques lieues de là , les funérailles de Bertram ; et Hubert avait disparu.

Plusieurs mois se sont écoulés. Christian fuyait les jeux et les fêtes. On ne le voyait plus boire aux grands banquets du pays. Il évitait soigneusement les parties fines. Il ne se livrait à son insurmontable passion... que dans le silence de ses appartements retirés. N'était-il donc point corrigé ? Non : mais il passait pour l'être ; et cela lui suffisait. Il montrait toutes les apparences de la sobriété. Ses déréglements inconnus étaient d'une hypocrisie parfaite : ils n'avaient ni bruit ni scandale.

Mais le mauvais esprit, qui régnait en lui , ne s'était contenté de cette amélioration simulée que pour ne pas heurter de prime abord ses pre-

miers projets de réforme. Il commençait à lui murmurer tout bas que l'opinion générale ne lui décernerait complétement la palme de la sagesse que quand on l'aurait vu résister publiquement aux séductions de la bonne chère et aux enivrements d'une fête. Le tentateur maudit lui insinuait subtilement qu'il y avait de la lâcheté à ne pas combattre en plein air, et à ne pas vaincre au grand jour. Il le fait convier à un magnifique banquet donné par toute la jeunesse de la contrée, en commémoration d'une bataille célèbre où s'était immortalisé le Tyrol ; et Christian s'assied au festin.

Plein de confiance et d'orgueil, il ne doutait pas qu'il ne fût de force à sortir triomphant de cette épreuve ; mais, à ses côtés à table, il se trouvait un individu, vêtu de noir, que personne ne connaissait, et qui ne cessait de remplir sa coupe. Christian lui avait d'abord résisté avec succès ; mais l'étranger maniait le sarcasme avec une habileté si rare, y joignait la flatterie avec une adresse si merveilleuse, et entremêlait le tout de paroles si amusantes, que le second des Brannenburg, ne continuant plus à se tenir sur ses gardes, se laissait aller par degrés aux délices qui l'entouraient. L'inconnu l'avait subjugué.

Le banquet dressé sous une tente au fond d'un bosquet, se continue jusqu'à la chute du jour. Les vins les plus exquis y petillaient. De facé-

tieux propos, suivis de chants bachiques, commençaient à changer la repas en orgie et la fête en bacchanale. La coupe du pauvre Christian ne désemplissait plus ; Christian a perdu la tête.

— Qu'avez-vous donc de suspendu au cou ? lui demande son voisin noir. Ce n'est ni un cor ni une lyre. Cela n'a rien de gracieux.

— C'est un talisman, mon ami, répond Christian d'une voix empâtée et l'œil à moitié endormi : le verre des félicités.

— Pourquoi ne buvez-vous pas dans ce verre ? reprend l'étranger. Le flacon des félicités doit être celui des plaisirs.

— C'est vrai ! c'est sensé ! c'est exact ! réplique le jeune homme entièrement ivre. Verse-moi du vin dans ce verre !

Il tire aussitôt le précieux flacon de son étui, le fait remplir de la liqueur la plus forte, et s'écrie :

— Camarades ! à nos amours !

— Aux bons vivants ! dit l'inconnu.

— A la bombance !

— Aux saturnales !

Les clameurs devenaient étourdissantes. Jamais pareil tumulte ne s'était encore vu. Il y avait là sans doute une magique influence qui désordonnait les esprits. On chantait, on beuglait, on hurlait : c'était un vacarme d'enfer.

L'individu noir s'est levé.

— Aux gais lurons ! aux vrais tapageurs !

Cette exclamation est accueillie par des trépignements et des transports frénétiques.

— Point de fête sans verres cassés ! reprend le fougueux étranger.

Et d'un coup violent, il brise un des pieds de la table : il l'a en partie renversée.

Plusieurs convives, poussant de longs éclats de rire, battent des mains et applaudissent. D'autres, non moins extravagants, l'apostrophent avec fureur :

— Qui t'a permis de casser nos verres, ivrogne ! malotru ! ribaud !

Indigné de cette sortie, l'inconnu lance une bouteille à la tête de ses adversaires. Aussitôt la table du banquet et le terrain de l'orgie deviennent un champ de bataille. Tout est cassé, brisé, culbuté. On dirait le festin des Centaures et des Lapithes. Christian prend parti pour son compagnon de table, et jette à ses antagonistes le premier objet qui se rencontre sous sa main. Dieu ! cet objet, c'était son verre !

Le bruit du flacon se brisant en éclats lui fait faire un bond d'épouvante. Une commotion intérieure, agissant sur sa pensée, lui a fait voir un abîme entr'ouvert sous ses pas. Les vapeurs du festin s'épaississent à ses yeux. Il lui semble que le perfide étranger, assis près de lui au banquet, prend tout à coup des ailes noires et fuit sous des flots de fumée. L'infâme, le regardant avec d'af-

freux ricanements, emportait son verre cassé. Puis, un soupir d'adieu part des nues : c'était le doux accent d'Arnésie.

Bien des semaines après la fatale orgie, l'orpheline de Brannenburg était dans son appartement tenant à la main deux messages. Ce jour était celui où ses trois cousins devaient lui rapporter leurs verres. L'année d'épreuve était finie ; et Arnésie, ce même jour, devait enfin choisir son époux.

Elle ouvre la première dépêche. C'est Hubert qui la lui adresse. Il ne l'a pas écrite ; car il ne sait même pas signer son nom ; mais il a trouvé un secrétaire, et il a dicté le message.

« Ma chère cousine,

« Une épée a cassé mon verre. Vous n'aviez « que trop raison : ma passion pour les glaives et « les combats devait nécessairement me mener à « une catastrophe. Me voilà donc forcé de renon- « cer à vous et de céder la place à mes frères. « C'est rude ; mais, prenant la chose résolûment « et en brave, j'ai pensé qu'il fallait une expiation « à ma faute ; en conséquence ; afin de me punir « de mon amour effréné pour les batailles, je me « suis voué à l'état militaire ; j'ai demandé du « service en Hongrie ; et, soldat constamment « sous les armes, je me bats comme un enragé. »

L'autre épître est de Christian. Voici, lui, ce qu'il a dicté :

« Ma chère cousine.

« J'ai cassé mon flacon à table. Vous aviez bien « raison de me recommander d'éviter les banquets « et les orgies ; le vin devait nécessairement, un « jour ou l'autre, me faire perdre la tête. Encore si « je n'avais perdu que cela !... Mais je n'ai plus ni « verre ni femme ; et vous épouserez un autre que « moi. Cousine, c'est par trop cruel ! J'ai senti qu'il « me fallait un châtiment proportionné à mes er- « reurs. Je me le suis choisi et imposé moi-même ; « j'ai quitté le monde où vous êtes ; en expiation « de ma passion désordonnée pour la bonne chère « et le vin, je me suis fait chanoine en France. »

La douairière de Brannenburg versa d'abondantes larmes sur la détermination de ses deux fils aînés ; mais il lui restait Hamilcar : celui-ci avait religieusement conservé son verre. Il allait rendre heureux tous les siens ; et il épousait Arnésie [1].

[1] *Hubert* et *Christian*, conformément à la prédiction des pygmées, ne perpétuèrent point leur race. *Hamilcar*, au contraire, devint la souche heureuse d'une foule de nobles descendants. Brannenburg fut constamment un lieu de délices et de prospérité. Hamilcar avait pris le soin, avant sa mort, afin

que ses héritiers continuassent à jouir de son bonheur, de murer son verre dans un coin écarté du château. Les propriétaires actuels, m'a-t-on assuré, faisant des réparations à une aile du bâtiment, trouvèrent, il y a peu de temps, soigneusement scellé dans le mur, un flacon recouvert d'un étui : c'était le verre d'Hamilcar.

XXI

J'aime les nations où le souverain est cher à son peuple. Sortant du Wurtemberg où régnaient la paix, l'attachement et le bonheur, j'entrai dans les États du grand-duc de Bade, où tout est calme, affection et prospérité. Je ne changeais pas de région.

Carlrsuhe fut fondée, il y a 120 ans seulement, par Charles Guillaume, margrave de Bade-Durlach. Là où s'élève aujourd'hui le palais grand-ducal, il n'y avait alors qu'un simple château de chasse. Peu à peu on éclaircit la forêt. La ville, bâtie dans la forme d'un éventail déployé, se peu-

pla rapidement ; et, sous le règne de Charles-Frédéric, elle prit un aspect imposant.

L'aimable baron de Rink, chambellan de la grande-duchesse régnante, me mena à la tour du château. Trente-deux allées ou rues, en ligne droite, aboutissent à ce point central [1]. Je traversai, pour y arriver, *la chambre* et *le salon de marbre*, deux des plus beaux appartements du palais ; puis, monté sur le belvédère, j'y jouis d'une vue superbe : d'un côté la forêt de Carlsruhe (Hartwald) avec les sommets ondoyants de ses grands chênes ; de l'autre, le *Rhin* se glissant comme un

[1] On voit de la tour du château les principaux monument de la ville, dont le détail suit :

1° *Un obélisque* d'un seul morceau, qui porte cette inscription : *La ville reconnaissante au fondateur de la constitution!* Ce fondateur était le mari de la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

2° *La pyramide* de la place du marché, où est gardé le cœur de Charles-Guillaume, fondateur de la ville.

3° *La tour gothique.* Elle doit son origine à une cause funeste. Elle fut élevée à la mémoire du prince Charles-Louis de Bade, qui, allant voir sa fille en Suède, mourut des suites d'une chute en voiture.

4° *Les principales portes de la ville, les établissements publics, le musée, le jardin botanique, les églises,* etc.

De cette même tour, on aperçoit aussi à l'horizon le mont du *Mercure* de *Baden-Baden.* Plus près est *la tour de Durlach,* bâtie par les Romains, qui fut depuis un château de margraves, et *l'abbaye de Gottsane* avec ses cinq tourelles, qui fut dévastée par les Français sous Louis XIV, et qui est aujourd'hui une caserne.

serpent argenté à travers des pays fertiles [1] ; et, au loin, le fort de Tryfels.

Tryfels ! ce fut là que Richard Cœur-de-Lion se vit transféré des bords du Danube. Sa première prison avait été *Duranstein.* Tryfels fut la seconde et la dernière. On y montre encore le cachot du prince ; et c'est au pied de ces murs que chanta le fameux *Blondel* [2].

Invité à dîner chez le grand-duc de Bade, je m'y rendis avec un vif empressement. Son Altesse Royale est un des beaux princes de l'Allemagne. Sa stature est haute et noble, sa physionomie ouverte et franche, son maintien plein de dignité, sa famille est une des plus nombreuses et des plus belles de l'Europe. La grande-duchesse, aussi remarquable par son esprit que par ses grâces, est le modèle des vertus. Rien ne manque au bonheur du prince.

Il y avait peu de monde à table ; et le repas fut animé : car l'entretien roulait sur la France ; or, la France, en quelque lieu qu'on aille, est tou-

[1] Le Rhin forme là la frontière de la Bavière Rhénane.

[2] *Tryfels,* ainsi appelé, parce qu'il y a trois châteaux sur la montagne, est à 1.500 pieds au-dessus de la plaine. La prison de Richard était sur le pic le plus élevé. Sa plate-forme en pierre de taille avance, par en haut et en saillie de plus de trente pieds. sur le rocher. Là, le fils de Henri VI conspira contre son père. Les conjurés étaient réunis à Tryfels, quand tout à coup le monarque se présenta au milieu d'eux, et arrêta leur chef. Ce coupable fils n'a jamais régné. Tryfels est aujourd'hui ruines.

jours le point de mire de l'Europe, le sujet de l'attention publique et l'objet des controverses générales. Nous retournâmes au salon. Les fils du prince et notamment l'aîné sont des jeunes gens remarquables. Plein d'esprit et parfaitement élevé, l'héritier de Son Altesse Royale sera aussi, un jour, un souverain distingué. Bade est vraiment aimé des cieux.

La conversation se prolongea fort longtemps. Le grand-duc se plaisait à me faire raconter une foule d'anecdotes qui semblaient l'intéresser. Hélas! c'est que, dans ma patrie, bien que je sois loin encore du temps où l'on plie sous le fardeau des âges, j'ai vu tant d'hommes et de lieux! tant de beaux jours et tant d'orages!... J'ai tant senti et tant souffert! ma vie eut tant de joies et de larmes!... Aussi, que de souvenirs et de drames dans ma pensée! Je suis un long recueil d'émotions, un livre entier d'événements. Souvent on me le fit ouvrir, ce livre! et, sur bien des rives lointaines, au milieu d'un cercle attentif, souvent j'en feuilletai les pages.

Le duc de Bade dîne à deux heures. Son grand chambellan, le comte de Brussel, devait, à la chute du jour, me faire faire une excursion en calèche dans le parc de Son Altesse Royale. Ce parc magnifique a quatorze lieues de tour [1]. Le

[1] Une de ses royales allées, bordée d'arbres centenaires, a six lieues de longueur.

temps était beau : la voiture du comte de Brussel, attelée d'excellents chevaux, fendait les airs comme *un wagon :* on ne dit plus comme *une flèche.* 2,500 *daims,* environ 800 *cerfs,* et plus de 1,200 *sangliers* peuplent l'enclos royal : mon guide, intrépide chasseur, me les fit voir, entre *chien* et *loup,* du milieu d'un épais taillis; et je fus ravi du spectacle.

Son Excellence le chevalier Dubois, grand maréchal du palais, et d'une noble famille française, m'avait comblé de prévenances affectueuses ; je lui serrai la main en quittant Carlsruhe, comme à un bon et ancien ami ; car c'était un compatriote ; et, quand l'âme est à l'unisson, tout compatriote est un frère.

Je ne restai que deux jours à Carlsruhe; j'y dînai chez le marquis d'Eyragues, ministre de France, dont j'avais beaucoup connu à Paris la belle-mère, madame de Morelle. Je fus au théâtre où Son Excellence le baron de Blettesdorf m'attendait dans sa loge [1] ; et, le lendemain, je partis pour Aix-la-Chapelle, où j'allais retrouver ma famille.

Le bateau à vapeur sur lequel je redescendais le Rhin, était *la Ville de Mayence.* J'y rencontrai M. *Victor Bohain,* autrefois rédacteur en chef du

[1] La salle de spectacle de Carlsruhe est petite, mais jolie. Le grand-duc aime et protége les arts. Son théâtre a de bons acteurs; et j'y vis jouer à merveille *le Postillon de Lonjumeau.*

Figaro à Paris, et aujourd'hui propriétaire-gérant du *Courrier de l'Europe* à Londres. Nous débarquâmes ensemble à Manheim, ayant tous deux la même pensée : *voir les ruines d'Heidelberg.*

Je ne puis décrire Manheim : je ne l'ai vu qu'au clair de la lune ; et cette manière de regarder une ville, quelque poétique qu'elle soit, n'est pas d'un usage adopté. Je dirai seulement que cette cité passa silencieusement devant moi, sous les pâles rayons de Phébé, comme une vague apparition.

Mais, où suis-je? qu'ai-je aperçu ? en face de moi : les ruines d'Heidelberg ! Je m'arrête : je me recueille.

Le magnifique palais d'Heidelberg, commencé en 1346, fut continué successivement par les divers souverains du Palatinat. La façade, élevée en 1612, est d'une structure admirable. La grande reine *Élisabeth* d'Angleterre y demeura quelques jours : une porte monumentale, bâtie pour elle en une nuit, selon les annalistes, en consacre le souvenir. De quelle étendue était cette royale résidence ? Combien s'y élevait-il de tours et de flèches, de colonnes et de statues [1] ? Qu'avaient coûté ces merveilleux bas-reliefs, ces portiques à ogives, ces salles de chevalerie et ces chefs-d'œuvre de

[1] J'ai compté à l'extérieur plus de soixante statues assez bien conservées. La salle des chevaliers a encore de belles sculptures intérieures.

sculpture? À cela qui pourrait répondre! Rien de plus saisissant, de plus grandiose et de plus lamentable que le tableau de ces ruines! Le fer et la flamme, y passant, y ont marqué leurs traces, en caractères indestructibles, sur la destruction elle-même. Renversé, ravagé, brûlé, par les armées de Louis XIV, lors de l'incendie général du Palatinat en 1689, ce palais, fantôme immobile, œuvre épouvantable du démon des combats, gigantesque accusation, ce palais, qui n'est là, en quelque sorte, ni tombé ni debout, présente tous les prodiges de l'architecture, au milieu de toutes les horreurs de la dévastation. C'est, pour ainsi dire, l'immortalisation de la fureur guerrière : c'est une page d'anathème, contre le génie des conquêtes, écrite en pierres brûlées et croûlantes.

Heidelberg conserve encore trop de murs, de statues, de colonnes, de portiques, de vitraux et de salons, pour être entièrement *une ruine :* il ne lui reste plus assez de toits, d'abris, de voûtes et d'enceintes, pour pouvoir être *une demeure.* Là, dans un silence de mort, tout paraît avoir les bruits de la vie : car tout y parle à la pensée, tout y remue l'esprit et le cœur. Ces tours à demi abattues par les explosions de la poudre ont encore une crête altière. Elles ouvrent leurs flancs vides et nus : mais, à travers leurs larges crevasses, on contemple encore leur force, on admire encore leur orgueil. Elles semblent crier,

du fond du passé, aux exterminateurs de leur temps : *Vous n'êtes plus, et j'existe encore. Honte à vous ! je vivrai toujours.*

Je demeurai longtemps, assis sur des décombres, devant cet amas démesuré de ruines imposantes et de splendeurs éteintes. L'art, cependant, loin d'être humilié et confus des dégradations de cette plage où son front s'élevait si fier, l'art continue à y régner. Rien n'a pu effacer ses merveilles : elles ressortent des ravages et resplendissent du contraste. Il est frappé, mais non à mort. Peut-être est-il plus grand que jamais, fixé dans ce palais-sépulcre. Il y est immuable et sublime.

J'entrai sous l'antique chapelle ; elle a son toit et ses plafonds. On pourrait y officier. J'explorai les longues galeries du château où pousse l'herbe et croissent les ronces. Leurs croisées ne sont plus que des brèches ; leurs portes ne sont que des trous ; et, pourtant, leur aspect impose : on dirait des arcs de triomphe mutilés. Je parcourus un dédale d'appartements. J'y cherchais quelques souvenirs de ces grandes figures historiques, qui, passant là pleines de vie, s'étaient élancées vers la gloire et n'étaient arrivées qu'à la tombe. Là, rien ne disait plus leurs exploits ; rien même n'y disait leurs noms. Valait-il donc la peine d'avoir tant remué, tant combattu, tant ambitionné, tant souffert, pour en arriver, après l'excès

du bruit et de la fatigue, à l'éternité du silence et de l'oubli !...

De sombres méditations courbaient ma tête. J'étais retombé, des adversités du prochain, sur mes propres afflictions. Je me rappelais mes souffrances, mes douloureuses pertes de cœur. Tant de coups ont frappé ma vie !... M. Victor Bohain vint à moi ; il comprenait mes rêveries ; et, tirant un cahier de sa poche, il me lut le quatrain suivant :

« Ne songe plus à ta misère !
« Bien futiles sont nos tourments.
« Il nous faut si peu sur la terre :
« Et si peu, pour si peu de temps [1] !

Je soupirai et nous partîmes [2].

[1] Ces vers sont la traduction d'une des strophes de la fameuse ballade du *Vicaire de Wakefield*, par M. Victor Bohain. Cet écrivain distingué se propose de publier un recueil de ses traductions des meilleures poésies anglaises.

[2] Du sommet des tours d'Heidelberg, d'où l'on domine Manheim, l'œil suit au loin les sinuosités du *Necker* ou *Neckar*, rivière qui traverse la ville. On me montra *Schwetsingen*, château de plaisance du grand-duc de Bade, renommé par la beauté de son jardin anglais. Dans les caves du palais d'Heidelberg est une vieille tonne gigantesque qui contient 300,000 bouteilles de vin. Il y a des souterrains, assure-t-on, qui, passant sous la rivière, communiquent du château à la montagne en face. Au pied de cette montagne est *Hirssgass*, maison et terrain au bord du Necker, où les étudiants viennent se battre. C'est leur *Pré-aux-Clercs*.

Les commerçants d'Heidelberg se plaignent amèrement de

Heidelberg a une université renommée. Ses étudiants sont, dit-on, au nombre 7 à 800, parmi lesquels on compte des Anglais et des Français. Je remarquai, à la bibliothèque de la ville, deux manuscrits de *Luther* [1], et des extraits de Bible en 107 langues ou idiomes. D'Heidelberg je partis pour *Heppenhein* et *Darmstadt*. J'admirai les ruines de *Starkenburg* et de *Malikopus ;* je ne séjournai point à Francfort ; et je me retrouvai à Wisbaden.

Je ne devais m'y arrêter un instant, que pour y revoir un professeur français, nommé M. Plasson, auquel j'avais voué depuis longtemps une affection particulière et qui s'y trouvait établi ; mais Son Altesse Royale madame la duchesse de Nassau, désirant me garder un jour, daigna m'inviter à diner ; et une dernière fois encore, je repris chez elle, le soir, mes habitudes de *trouvère*.

Sur le bateau à vapeur de Mayence, je passai devant le beau château de *Johannisberg ;* et je songeai avec un vif regret que j'avais traversé l'Allemagne et vu une partie de ses illustrations, sans m'être rencontré avec le plus célèbre des di-

la ligne de douanes qui leur fait payer les denrées françaises à un prix exorbitant. « Votre gouvernement, me disait l'un « d'eux, aurait dû élever la voix. » C'est vrai : mais la paix à tout prix !...

[1] L'un contient quelques-uns de ses sermons ; l'autre la reproduction des prophéties d'Isaïe.

plomates du siècle : le prince de Metternich. Une espèce de fatalité m'avait constamment séparé de lui. Il voyageait en sens opposé.

Les bords du Rhin, entre Mayence et Cologne, ont des sites si enchanteurs que je voulus, quittant mon navire, aller les explorer à pied[1]. Je descendis donc en pèlerin, sur ces rivages magiques ; et, après avoir contemplé, quoique de loin, les ravissantes ruines de *Rheinstein*, dressées sur la pointe d'un pic, et dont le prince Frédéric de Prusse s'est fait un admirable château gothique, je me mis à errer à l'aventure au milieu des gorges de montagnes qui s'ouvraient çà et là. Je ne pus jeter qu'un coup d'œil rapide sur *Falkenburg* et *Riebierholm*[2]. Je gravis les deux pics sauvages où étaient jadis les castels de *Katz* et *de Maus :* le *chat* et la *souris*. Ces deux habitations féodales du temps passé, répondant dignement à leur nom, se faisaient une guerre acharnée. Le *chat*, cependant, ne croqua point la *souris*. Tous deux ont encore un simulacre d'existence. Aucun n'a tout à fait disparu[3].

[1] A mon premier voyage sur le Rhin, j'avais été de Coblentz à Wisbaden en poste et par Ems.

[2] Immenses ruines près du fleuve.

[3] Entre Cologne et Mayence. en face des ruines de *Lahneck*, le roi de Prusse fait relever le vieux château de *Stolzenfels* dans le style gothique. Sa Majesté y dépense des sommes énormes ; et ce sera d'une beauté achevée.

Sternberg et *Liebenstein*, désignés sous le nom des Deux Frères, sont deux manoirs à une portée de canon l'un de l'autre. Là vivaient l'*Étéocle* et le *Polynice* des bords du Rhin. Ce sol a retenti de leurs crimes [1].

Une étroite vallée, entre deux montagnes à pic, se présentant à mes regards, je m'y dirigeai lentement. Le ciel était sombre et couvert. La nature avait je ne sais quelle mélancolie sauvage qui serrait péniblement le cœur, sans perdre néanmoins de son charme.

Je m'arrêtai devant une petite chapelle ombragée d'arbres ; et j'allais me dire « *prions !* » lorsqu'un inconnu en sortit. Ce n'était point un vieillard, et pourtant il avait des cheveux blancs ; ce n'était point un prêtre, et pourtant il avait les mains jointes. Sa taille, quoique un peu voûtée, me parut encore élégante. A mon aspect il fit un cri... un cri de surprise et de joie : Le vicomte d'Arlincourt ici !

Je reconnus, à l'instant même, un ancien compagnon de jeunesse ; mais il y avait près de vingt ans que nous ne nous étions rencontrés. Je l'avais laissé jeune, brillant et beau. Gérard de M***, alors beaucoup plus âgé que moi, était le plus aimable, le plus spirituel et le plus gai des fashionables de l'époque. Quel changement dans sa personne ! Il

[1] La légende de ces deux castels est tellement usée et connue que je me garde de la redire.

s'aperçut de ma surprise ; il me prit la main tristement.

— Asseyons-nous sur cette espèce de pierre tumulaire ! me dit-il avec un douloureux sourire. Elle convient à l'histoire que j'aurais à vous raconter. Vous souvenez-vous avec quel plaisir, autrefois, je vous faisais mes confidences ?... Elles n'étaient pas tristes alors. Aujourd'hui, m'écouteriez-vous ?

— Oui, certainement, répondis-je.

Gérard commença en ces termes.

La soirée d'adieu.

Je n'ai pas toujours été, vous le savez, tel que vous me voyez maintenant, avec ce teint flétri, ces joues caves, ces yeux éteints et ces cheveux blancs. Il fut un temps, bien loin aujourd'hui, où, comblé de tous les dons de la nature, j'entrais gaiement dans la carrière. Rien ne me manquait alors pour prendre place au joyeux banquet de la vie, parmi les favoris de la fortune. J'avais un beau nom, des biens considérables, une position indépendante. Hélas ! quand le bonheur luit ainsi sur une tête privilégiée ayant un long avenir devant elle, c'est une proie friande qu'il offre aux coups du sort, et sur laquelle le malheur se précipite

avec avidité. Je n'avais que la religion du plaisir; et celle-là ne se comprend que trop au jeune âge, bien qu'elle ait aussi ses mystères. Dieu m'en a cruellement puni. Si j'eusse été d'un autre siècle, j'eusse embrassé, loin des humains et au fond de quelque ermitage, la vie des Pères du désert; je les trouvais si admirables, dans mes premières années, alors que je lisais l'Écriture sainte! L'humanité passée me paraissait en eux si sublime et si haute, que j'avais peine ensuite à me baisser vers mon époque pour y regarder l'humanité présente! Oh! ces impressions du temps de l'innocence reviennent à l'âge des douleurs: j'ai prié jeune, je prie vieux. Les extrémités de la chaîne, la tombe et le berceau, finissent par se rapprocher; l'enfant marchait à la vieillesse: le vieillard revient à l'enfance. Que le printemps ait été pur, l'hiver pourra être serein.

J'avais la passion des voyages; je laissai mon père à Paris, et je fus parcourir l'Espagne. Une dame de haut rang, la belle marquise de Noliros, s'y rencontra sur mon passage... Ce moment décida de ma vie.

Dona Antonia de Noliros habitait la Navarre. Ses parents lui avaient imposé pour mari un hidalgo de la contrée, riche et puissant, mais sombre et brutal. Il ne s'était uni à elle que par convenance et calcul. Elle aussi, de son côté, n'avait jamais ressenti pour lui la moindre affection. Or, une

femme mariée sans amour, est une plante qui croît sans soleil, une fleur qui passe sans parfum. La condition première de sa nature lui a été enlevée. Elle n'a que la vie factice : la véritable vie lui manque.

Je l'avoue, le remords dans l'âme : j'entourai Antonia de toutes les séductions de la tendresse et du dévouement. Je lui fis une atmosphère saturée de parfums et d'adulations, au milieu de laquelle, humblement agenouillé, je lui offrais la coupe enchantée des plaisirs et de l'amour. Antonia entendait pour la première fois le langage de la passion ; elle n'avait jamais aimé son mari qui, presque toujours absent et livré à des goûts ignobles, la laissait belle et sans appui, parmi les dangers les plus irrésistibles... Bientôt l'infortunée fut à moi.

Un an se passa dans toutes les délices que peut procurer ici-bas la possesion d'une femme adorée. J'avais tout oublié près d'Antonia, patrie, position et famille. J'avais renoncé à l'état militaire où j'étais entré, pour ne me consacrer qu'à elle. « *Toute une carrière de gloire,* me disais-je enivré de ma flamme, *vaut-elle une année de bonheur!* » Mes serments de dévouement sans bornes et de constance éternelle lui étaient répétés chaque jour. Elle les écoutait avec ravissement ; elle y croyait de bonne foi. Elle m'aimait de toutes les forces de son existence et semblait avoir peur de

ne pas encore m'aimer assez. Elle m'avait tout sacrifié, jusqu'à sa réputation, et regrettait de n'avoir eu que cela à perdre pour moi. Du moment où son cœur avait parlé, elle avait comme franchi d'un bond toutes les barrières des convenances et toutes les coutumes de la société : heureuse de penser qu'il n'était rien que ne pût braver son amour. Hélas ! et c'était moi qui, prenant cette âme pure et candide au milieu du calme de l'innocence, en avais ainsi fait une nature ardente et exaltée, sous le feu de mes coupables enseignements. Je l'avais accoutumée aux exagérations de l'âme et aux emportements des sens : mes armes allaient se replier contre moi-même ; la foudre, travaillée de mes mains, allait éclater sur ma tête.

Triste fragilité du cœur ! Chaque jour je commençais à sentir avec désespoir que ma passion se refroidissait. Antonia ne me paraissait plus le modèle accompli des femmes. D'autres beautés attiraient mon attention. Je causais avec d'autres qu'elle. Je m'absentais sans trouble et sans peine. Quand nous nous retrouvions ensemble, les accents et les paroles ne se se croisaient plus, entre nous, si rapides et si puissants ; naguère, ils semblaient jeter un défi fantastique d'en saisir toutes les expressions : maintenant ils se succédaient, sur mes lèvres, languissants et décolorés. Je me disais, à l'écart, que ma position était inconvenante, qu'il fallait un terme à toute chose, que

j'avais ridiculement abandonné ma carrière, que je me devais aussi à ma famille, et que ma patrie me réclamait. Je me faisais, alors, une foule de sages réflexions, qui m'eussent paru autrefois d'exécrables pensées. Tout changeait d'aspect à mes yeux : c'est que mon cœur avait changé. Infortunée Antonia! Le sien, lui seul, restait le même.

On ne trompe point l'œil d'une amante. Les reproches de l'indignation, les larmes du désespoir, vinrent ajouter des tortures de plus aux supplices que j'endurais. Parfois, aux brûlantes paroles d'Antonia, quelques restes de flamme se rallumaient encore en mon sein ; mais ils s'y éteignaient peu après ; et le froid n'y redescendait que plus glacial. Je n'aspirais qu'à rompre mes chaînes.

Il m'arriva, sur ces entrefaites, une nouvelle désastreuse qui me parut un coup de fortune. Mon père, ayant compromis sa situation financière par de fausses spéculations, m'écrivait qu'il était au bord de l'abîme ; qu'un brillant mariage pour moi, terminant un procès ruineux, pouvait seul sauver la famille ; et que ce mariage, à peu près arrangé d'avance, devait me paraître un devoir.

Je remis la lettre à la marquise.

— Gérard! qu'avez-vous résolu? me dit-elle avec épouvante.

— *J'obéirai!* lui répondis-je.

Elle tomba comme morte à mes pieds.

Mon père avait prévu, sachant mes tendres liaisons, les difficultés qui pourraient s'opposer à son désir ; et, s'étant trouvé en relations d'affaires avec le marquis de Noliros dont le caractère lui était connu, il avait cru pouvoir correspondre avec lui à cœur ouvert. Un jour, la marquise reçoit une lettre de son mari, timbrée de Madrid, qui lui enjoignait de partir sur-le-champ pour venir le rejoindre. L'ordre était précis et sévère. Elle accourt vers moi sa lettre à la main. Des pleurs inondaient son visage.

— Mon Dieu ! que résoudre? dit-elle.

— Il faut obéir ! répondis-je.

Antonia sèche ses larmes. L'éclair d'une fureur concentrée éclate en ses regards. Elle a compris que tout était fini entre nous. La sécheresse de mon accent et la tranquillité de mon maintien l'ont complétement éclairée. Plus d'illusions : plus d'amour. L'espérance, qui leurre si souvent avant qu'on n'en soit arrivé à lui dire adieu à elle-même, l'espérance ne lui est plus permise.

— Eh bien ! reprit froidement Antonia : votre conseil sera suivi, votre vœu sera exaucé : nous obéirons tous les deux. Mais qui partira le premier ?

Cette question, faite d'un ton de raillerie funèbre, avait quelque chose de calme et de menaçant qui me fit passer un frisson dans les veines?

— Je l'ignore, balbutiai-je. Décidez vous-même !

— Moi ! non. Je veux que ce soit le destin.

— *Le destin!* Qu'entendez-vous par ce mot ?

— Le hasard, la fatalité, Dieu, si vous voulez : peu m'importe !

— Antonia ! je vous croyais pieuse.

— Autrefois, oui. Aujourd'hui, non. Je n'ai plus foi à rien ici-bas. Il fut un temps, Gérard ! où, près de celui que j'aimais, mon cœur croyait devoir se parer et, pour ainsi dire, se parfumer d'idées religieuses, afin d'être une demeure plus digne de lui. Ce temps de délices a fui. On est venu briser la demeure. Qu'en est-il advenu ? Elle est vide.

Je frissonnai encore à ces mots, où entrait une sorte d'insouciance farouche. Je voulus répliquer ; elle m'interrompit avec un sourire à la fois hostile et compatissant.

— Non, non, pas de réponse, Gérard. Nulle expression convenable, nul mot réparateur ne viendraient à votre bouche. L'instrument n'a plus de sons lorsqu'il n'a plus de cordes. D'ailleurs, votre silence est doux, quoiqu'il ait un sens implacable. Je sais ce qu'il y a dans votre âme : épargnez-moi, du moins, de l'entendre !

Antonia sortit lentement. Je n'osai retenir ses pas. Avait-elle espéré le contraire !

Le lendemain, je reçus un petit billet d'elle.

Il calma pour un instant mes appréhensions et mes remords. Dona Antonia paraissait résignée à son sort. Elle se reprochait ses scènes de jalousie ; elle me demandait pardon des peines qu'elle m'avait causées. Parlant de son mari sans effroi , elle sentait qu'une séparation éternelle était devenue indispensable entre elle et moi. Elle ne me demandait plus qu'une soirée d'adieu, une seule soirée : la dernière ; et elle désirait que ce fût à la *villa Noliros*. Là, avaient commencé nos amours : là, elle voulait qu'ils finissent. Une douce et tendre mélancolie régnait dans cette lettre qui me toucha jusqu'aux larmes ; et j'acceptai le rendez-vous. Le jour et l'heure furent fixés.

La villa Noliros était un pavillon solitaire, au milieu d'un bois, et loin de toute habitation. Des fossés plein d'eau l'entouraient, et si le bâtiment avait eu des tourelles et des ponts-levis, il eût ressemblé , en petit, à un castel du moyen âge. J'y arrivai le soir vers neuf heures.

Je ne sais pourquoi, mais en entrant dans ce lieu plein de tendres souvenirs, un pressentiment affreux me saisit. Les murailles me semblaient noires ; les lumières éclairaient mal ; le silence y était plaintif, et la solitude , funèbre. L'amour avait fui cette demeure : n'y restait-il plus que la mort ?

Antonia, vêtue de blanc et dans une toilette ravissante d'élégance et de coquetterie, me reçut

au fond d'un boudoir tout en glaces et sous une atmosphère embaumée. Elle avait désiré que son appartement me rappelât ceux de Paris ; car depuis longtemps elle s'était plu à changer toutes ses habitudes espagnoles pour adopter les coutumes françaises. Des lumières, allumées dans des vases d'albâtre, jetaient de doux reflets autour d'elle. Plusieurs cassolettes de la Chine y exhalaient des odeurs suaves. C'était un sanctuaire d'amour.

A cet aspect inattendu, devant cette jeune femme si attrayante et si dévouée, je me sentis reprendre à cette vie de voluptueuse ivresse que, là même, et à ses genoux, j'avais tant savourée naguère. Je revoyais mon adorable Espagnole telle qu'elle m'était apparue pour la première fois, dans sa splendeur printanière, environnée de mille prestiges. Je retrouvai mon cœur prêt à battre.

— Que tu es belle ! m'écriai-je.

Je tombais de nouveau à ses pieds.

— Erreur ! illusion ! me dit-elle. C'est le dernier éclat de la lampe... alors que va s'éteindre sa flamme. D'ailleurs songez-y bien, mon ami ! ce n'est pas ici *une nuit d'amour :* ce n'est *qu'une soirée d'adieu.* J'ai appris de vous la première : vous apprendrez de moi la seconde.

Elle souriait tristement ; et sa main blanche, tendue vers moi, m'attirait doucement auprès d'elle. Je m'assis sur son canapé. Des pleurs hu-

mectaient sa paupière ; et je me sentais hors de moi. Je passai mon bras autour de sa taille ; je revenais à nos beaux jours... Elle se leva brusquement.

— Gérard ! parlons départ ! me dit-elle.

— Non, pas encore ! répondis-je.

— Ah ! reprit-elle en tressaillant, le mot est bien choisi : *pas encore !*

Son accent et sa physionomie avaient pris un tel caractère d'irritation et de dédain que j'en demeurai confondu.

— Antonia !... continuai-je.

— Oh ! assez ! interrompit-elle. Ne vous est-il donc pas évident, comme à moi, que nous n'avons plus de langage possible !... Vous rappelez-vous ce qu'étaient ici nos entretiens d'autrefois ? Vous saviez alors ce qu'il fallait dire, et moi ce que j'avais à répondre. Tout est désappris maintenant ; je ne sais plus que ce qu'il faut taire.

— *Que ce qu'il faut taire !* eh ! quoi donc ?

— La seule vérité d'ici-bas.

— Que vous appelez... ?

— La souffrance.

Elle s'était approchée d'une table à thé sur laquelle un réchaud à esprit-de-vin faisait bouillonner de l'eau chaude. Il y avait là les fruits que j'aimais, les gâteaux anglais qu'elle savait être de mon goût, le thé, ma boisson favorite. Rien n'était oublié de ce qui pouvait m'être agréable. Oh !

ces petits repas d'autrefois ! qu'ils m'avaient paru ravissants ! Celui-là, disposé comme les autres, était aussi chez elle et près d'elle. Hélas ! qu'il leur ressemblait peu !

Le thé fut bientôt préparé. Je regardais Antonia... sans oser rompre le silence : je savais que mes paroles et ma voix ne lui faisaient plus que du mal.

—Antonia ! lui dis-je soudain, croyez-vous donc ici souffrir seule ?

Elle tourna sur moi un regard étonné.

— *Non*, si, au dehors, je regarde. *Oui*, si, au dedans, je compare.

J'allais combattre ses idées.

— Gérard ! continua-t-elle avec une froideur pleine de solennité : j'étais jadis simple et naïve ; je suis devenue, sous vos leçons, impétueuse et passionnée. Vous avez changé ma nature : subissez-la ! ce sera juste.

Je restai muet de surprise. Il y avait une douleur inerte dans sa pensée, et une folle activité dans son regard. Ce mélange terrifiait.

Antonia s'aperçut de mon trouble. Son visage reprit sur-le-champ une sérénité angélique. Il se trouvait près d'elle une lyre; elle la prit négligemment et en tira quelques accords. Puis, d'une voix mélodieuse, elle chanta une romance française. Le refrain en était, *adieu*. Je suffoquais, j'étais au supplice.

— Oh ! à mon tour, assez ! m'écriai-je. Assez ! vous me tuez !

— Moi aussi.

En prononçant ces mots singuliers, la marquise de Noliros versait du thé dans nos tasses. Et, s'agitant à cet effet, elle s'efforçait d'avoir l'air occupé de toute autre chose que de notre entretien. Une longue pause suivit.

— Je vais vous paraître bizarre : reprit-elle d'un air vif et pénétrant. Voyez cette table à pivot, sur laquelle je viens de poser deux tasses de thé. Faites-la tourner rapidement, sans rien casser ni rien répandre. Gérard ! j'y attache une idée.

Antonia, je l'avais toujours remarqué, se complaisait à des minuties superstitieuses. Tantôt, elle comptait les feuilles d'une marguerite; et si leur nombre était impair, elle en tirait un sombre présage. Tantôt elle ouvrait un livre au hasard, et, si, sur la ligne au haut de la page, elle ne trouvait aucune idée triste, elle s'écriait : *C'est bonheur !* Je ne doutai pas, cette fois, qu'elle ne cherchât un pronostic quelconque dans l'extraordinaire jeu qu'elle me proposait, et la table tourna de suite. Antonia fermait les yeux.

— Regardez donc! repris-je avec joie. Je n'ai rien brisé sur la table. Je n'ai même rien répandu. C'est de bon augure sans doute?

— Je ne jugerai que plus tard. Donnez-moi maintenant ma tasse.

J'obéis : elle la vida.

— Et vous ?

Je suivis son exemple.

Antonia , le coude appuyé sur la table et le visage caché dans sa main, demeura quelque temps immobile et muette. Mon cœur battait avec une violence extrême. Une foule d'idées affreuses me venaient à l'esprit : je pressentais je ne sais quoi d'horrible... La marquise, en ce moment, releva son front avec vivacité. Ses yeux brillants se portèrent sur moi avec une compassion inquiète et douloureuse. Elle était pâle comme la mort.

— Grand Dieu ! Vous souffrez ! m'écriai-je. Qu'avez-vous ?

Et j'allais sonner.

— C'est inutile ! me dit-elle. Personne ne viendra.

— Personne !

— Non, continua la marquise avec un calme inconcevable. A quoi servirait d'appeler ? Il n'y a pas un domestique à la villa Noliros. Ils sont sortis tous par mon ordre. Nous sommes seuls... complétement seuls. Gérard ! je l'ai voulu ainsi.

Sa voix avait un accent si lugubre, et ses mots un caractère si glacial, que je me précipitai vers la porte sans trop savoir à quelle intention.

— C'est inutile encore ! reprit la marquise avec le même flegme effrayant. Toutes les issues

sont fermées au dedans comme au dehors; toutes les clefs sont emportées. Nous sommes tous deux prisonniers : tous deux seuls, et complétement seuls. Gérard! je l'ai voulu ainsi.

Mon épouvante allait croissant. En effet, la porte de l'appartement était fermée ainsi qu'elle le déclarait. Je m'élançai vers la fenêtre.

— Elle est grillée! me dit l'Espagnole.

Je tirai violemment les rideaux : j'aperçus les barreaux de fer.

— Antonia! Antonia! que signifie ?... Quel est ce mystère ?...

La marquise me prit la main; elle la serra dans les siennes; et, m'entraînant vers le canapé où je m'étais déjà assis auprès d'elle, elle reprit d'un ton ferme et doux :

— Écoutez-moi sans m'interrompre! Vous souvenez-vous, Gérard, qu'ici même, au temps où vous m'enlaciez de vos séductions, vous me disiez avec transport : *Quand on aime, c'est pour la vie; la séparation, c'est la mort*. Eh bien! Je crus à vos paroles : Je les répétai près de vous; je les adoptai sans réserve. Elles seront une vérité.

Mes cheveux se dressaient sur ma tête. Je n'avais pas la force d'interrompre. Dona Antonia poursuivit :

— C'est vous qui, au sentier du mal, m'avez initiée à tous les mystères et à tous les délires de la passion! Vous m'avez faite ce que je suis : vous

allez frémir de votre œuvre. Gérard, le jour où j'ai reconnu que nos nœuds étaient irrévocablement rompus, j'ai pensé que cette vallée de larmes qui nous avait vus réunis, ne pouvait plus nous porter séparés ; que je ne pourrais endurer, désormais, ni que vous soyez malheureux par moi, ni que vous soyez heureux par une autre ; qu'il fallait donc au repos de l'un... que l'autre disparût de ce monde ; et... nous allons mourir, *vous* ou *moi*.

Elle s'arrêta et me regarda d'un œil fixe.

Je restai à mon tour impassible ; je ne savais plus ni où j'étais, ni ce que j'entendais ; je n'en pouvais croire mes sens.

— Une des tasses de thé que nous avons bues, reprit-elle, était empoisonnée de mes mains. Laquelle des deux? Je l'ignore. Je vous ai fait tourner la table pour ne plus les reconnaître moi-même ; et je vous ai donné à choisir.

La soirée d'adieu s'expliquait ; c'était le duel à mort d'une femme. J'eus un mouvement d'horreur convulsive. Elle me saisit par le bras. Je restai immobile et glacé.

— Je n'ai pas voulu m'empoisonner moi-même, continua-t-elle ; il me semblait que je n'en avais pas le droit. Je n'ai pas osé vous tuer non plus, je n'en aurais pas eu la force. J'ai voulu, ainsi que je vous l'avais dit, que ce fût la destinée, la fatalité, le Très-Haut, n'importe quel pouvoir sou-

verain, qui décidât ici la question : *lequel devait partir le premier*. Nous saurons bientôt qui mourra.

— Je le sais déjà ! m'écriai-je. Je le pressens !

— Dites !

— C'est vous.

— Oh merci ! mille fois merci ! répliqua-t-elle avec transport.

Et son œil rayonnait de joie.

Je m'étais élancé vers la porte, et la frappais avec violence ; elle s'offrait inébranlable, et aucune force humaine n'aurait pu la briser.

J'avais couru à la fenêtre. Je l'ouvre impétueusement ; et, à travers les atroces grilles, je remplis les airs de mes cris.

— Au secours !... A l'aide ! Au secours !

Il était nuit. Le vent mugissait. Mes accents d'horreur et de désespoir traversaient en vain les espaces. Point de réponse, pas d'écho. La solitude était implacable ; il fallait mourir sans secours.

Je revins effaré vers elle. Antonia, à demi couchée sur un sofa, semblait reposer mollement au milieu des fleurs et des parfums. Sa délicieuse toilette, les bougies odorantes qui l'éclairaient, ces tentures roses qui se drapaient autour d'elle, ces tapis moelleux sur lesquels reposaient ses jolis pieds, cette atmosphère de volupté sous laquelle nous respirions... c'était *la mort, l'horrible mort !* Ce lieu d'amour : c'était le tombeau.

— Vous aviez raison, reprit-elle en portant la

main sur la poitrine; la Providence a été juste.

Sa poitrine était haletante ; et ses traits se décomposaient.

— O ciel!

— Vous avez bien choisi.

Je poussai un rugissement de terreur et de frénésie. Je me précipitai à ses pieds.

— Antonia ! Antonia ! m'écriai-je hors de moi. Ouvre cette funeste porte ! Laisse-moi appeler du secours, ou je me brise la tête contre ces murailles ! Ma bien-aimée, je te le jure, nous resterons ensemble à jamais. Plus de départ : plus de mariage. Toi et moi, nous fuirons l'Espagne ; nous irons vivre... n'importe où. Je renonce à ma fortune, à ma famille, à ma patrie, au monde entier, si tu l'exiges ; mais je ne puis renoncer à toi. Vis pour moi ! vis ! je t'en conjure. Ce n'est pas toi seule que tu frappes, c'est Gérard aussi que tu brises. Antonia ! grâce pour deux ! Si je te perds, je meurs ; sauve-nous !

A l'effroyable spectacle du bouleversement de mes esprits, de ma douleur et de mon désespoir, Antonia se lève éperdue.

— Non, Gérard, non, me répond-elle ; je ne crois plus à ton langage. Que de fois et avec le même accent de vérité, ne m'as-tu pas fait des serments plus solennels encore ! Ce que tu dis là, tu le penses en ce moment ; mais demain !... Laisse-moi mourir.

Je la pressai contre mon sein.

— Antonia! mes amours! ma vie! non, je ne veux pas que tu meures. La clef!... du secours!... ouvre-moi!...

— *Non!* dit-elle en me repoussant : tu ne seras libre que demain; et tu le seras demain tout à fait.

Ici commença une scène impossible à décrire, une scène de nuit infernale, une scène épouvantable, monstrueuse, digne de l'abîme du Dante. Antonia, saisie par les premières convulsions de la mort, luttait contre les vomissements qui pouvaient lui faire rejeter le poison dont ses entrailles étaient dévorées. Elle avait un mouchoir sur la bouche, j'en devinai la raison. Je m'élançai sur elle avec rage; je lui arrachai ce mouchoir... C'était un de ceux qu'elle avait brodés de nos chiffres enlacés, à l'époque de nos amours. Hélas! ce funeste mouchoir, je l'ai là!... posé sur mon cœur : il ne m'a plus quitté depuis.

La lutte entre nous fut atroce. J'employai rage et violence. Je poussais des hurlements sauvages. Mes muscles se tordaient au milieu du déchirement de tout mon être; et, dans ce débat convulsif, elle eut un doigt cassé sous ma main.

Je triomphais : j'avais le mouchoir. Mais j'étais devenu entièrement fou. Le sang jaillissait de mes yeux. Je ne voyais plus ma victime; et semblable à une bête fauve, je tournais autour de l'en-

ceinte, cherchant çà et là au hasard. Antonia, tombée à genoux, faisait sa dernière prière.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi! disait-elle. Mon Dieu ! ayez pitié de lui !

Une glace était devant elle : Antonia regarde et frissonne.

— Ah ! s'écrie-t-elle en se couvrant les traits. Quel visage décomposé ! Grand Dieu ! je vais lui faire horreur.

— Oh ! la clef ! la clef ! répétais-je, frappant lambris et fer à coups redoublés. Antonia ! vois mes mains en sang. Grâce !... pitié ! miséricorde !... Antonia... la porte !... la porte !...

Mais rien ne devait la fléchir. Ses convulsions avaient redoublé ; et elle me cachait ses tortures. Pardon ! je ne puis achever. Je redeviendrais fou de nouveau [1].

Le malheureux Gérard s'arrêta. J'avoue que j'avais besoin comme lui que l'histoire s'interrompît ; j'en étais à demi suffoqué. Le mouchoir d'Antonia était entre mes mains. J'y voyais les chiffres G. M. , et les initiales A. N. Je songeais à l'horrible nuit... je voyais *la lutte* et *la mort*. Je ne respirais plus qu'avec peine.

Les sanglots d'un homme à cheveux blancs ont

[1] Cette clef, demandée et cherchée en vain, la marquise l'avait jetée par la fenêtre, prévoyant la possibilité de se laisser fléchir, et voulant s'ôter d'avance à elle-même tout moyen de salut.

quelque chose de déchirant... Mes yeux se mouillèrent de larmes. Gérard se leva brusquement : nous marchâmes quelque temps en silence à côté l'un de l'autre. Je n'osais plus le questionner. Bientôt néanmoins, peu à peu, je parvins à lui arracher ces derniers détails. Ils sont incomplets... mais suffisent.

Antonia, après trois heures d'agonie délirante, trois heures de tortures inouïes, mourut dans les bras de Gérard. On les trouva le lendemain, elle morte, et lui frappé de démence. Il fut arrêté; une lettre d'Antonia, placée près d'elle et qui justifiait son amant, le fit rendre à la liberté. On le ramena en France : son père venait de mourir. Enfermé dans une maison de santé, il y resta plusieurs années sous le poids accablant d'une aliénation mentale complète. Plus tard la raison lui revint : des héritages lui avaient rendu de la fortune ; mais la *soirée d'adieu* de la villa Noliros avait brisé sa vie tout entière. Ayant pris le monde en dégoût et les femmes en aversion, Gérard de M*** était venu s'ensevelir au milieu des montagnes du Rhin. Je vis sa maisonnette à quelques pas de la chapelle où je l'avais rencontré. Là, languissant depuis longtemps, il priait dans la solitude, il pleurait dans l'obscurité : mais hélas ! il ne mourait point.

XXII

Un beau soleil d'automne lançait ses rayons sur la flèche aiguë de la cathédrale de Cologne[1].

[1] La ville de Cologne a célébré le 14 février dernier, par une magnifique procession, avec service divin dans la cathédrale, la reprise active des travaux de terminaison de ce monument historique. Tous les arts et métiers de Cologne figuraient dans cette belle fête populaire. Le roi de Bavière aussi vient de publier un rescrit par lequel il engage ses sujets à souscrire à l'achèvement de la cathédrale de Cologne comme à l'une des merveilles de la patrie commune des Allemands. Les travaux du dôme prennent, dans les circonstances actuelles, un caractère politique ; et, de tous côtés, arrivent au comité central des souscriptions et des envois de matériaux des différentes contrées d'Allemagne. (*Gazette de Cologne.*)

Je venais d'y jeter un dernier regard d'admiration ; et déjà sur le chemin de fer menant à Aix-la-Chapelle, je passais, avec la rapidité du vent, sous le plus long et le plus large tunnel de l'Europe. J'allais retrouver ma femme et mes enfants. La plus belle journée d'un voyage est, dit-on, celle de retour. Est-ce là une phrase vraie? oui : mais seulement pour celui qui se sait regretté par les siens, et qui revient vers ceux qu'il aime.

Si j'écrivais ma vie sur ces pages, je peindrais ici mes sensations de bonheur en rentrant à Aix-la-Chapelle ; mais je n'ai voulu raconter que mes voyages ; et ils sont finis : je m'arrête.

Je passai par Bruxelles pour retourner à Paris. *Salut! belle terre de France!* m'écriai-je avec transport en remettant le pied sur le sol de ma patrie. J'en étais dehors depuis plus de six mois ; et mon cœur se dilatait en revoyant le ciel du pays. Ah! je me rappelais le temps bien éloigné (1814) où revenant des guerres d'Espagne, une voix me cria tout à coup, sur le sommet des Pyrénées, à moi qui depuis plus de trois ans étais à l'étranger : *Ici! ici commence la France!* Je tombai à genoux sur-le-champ ; et, sans analyser l'émotion, sans calculer le mouvement, j'embrassai ma terre natale. Cela pouvait se faire à vingt ans. Que ne les avais-je encore! oh! mon âme n'a point vieilli.

Et pourtant, bien que ravi de me retrouver

auprès de mes compatriotes, je ne pus m'empêcher de tourner un regard d'affection en arrière, et de pousser un soupir de regret vers ces plages aimées du ciel, où j'avais eu tant de beaux jours!... Non, je ne suis ni ne serai jamais de ceux qui prennent des émotions comme le joueur prend des cartes, pour y trouver gain ou plaisir, et qui, partie finie, les jette. Loin de moi cette cruelle pensée exprimée par les froids observateurs, que souvent les amis de ce monde, lorsqu'on se livre à eux avec l'abandon du sentiment, ne sont que des hommes armés contre lesquels on combat sans armes. Non, je veux, tout en vieillissant, garder la jeunesse du cœur. Je veux, dussé-je être trompé jusqu'à la fin de mes jours ainsi que je l'ai été si souvent, m'en tenir aux douces effusions des beaux jours de la vie. Je ne veux ni douter ni craindre. Je veux croire : je veux aimer.

Hélas! oiseau de passage en Hollande et en Germanie, je n'y aurai peut-être laissé guère plus de traces qu'une brise à travers la plaine. N'importe! je n'oublierai pas, moi, l'accueil des Pays-Bas et de l'Allemagne. Les hommages, j'ai dû les taire ; ils sont effacés de ce livre ; mais, dans la mémoire et dans l'âme, ils sont gravés en lettres de feu. Qu'ils reçoivent donc ici les expressions de mon éternelle gratitude, ceux qui me reçurent avec une cordialité si touchante, et me

traitèrent avec une distinction si flatteuse ! Il a fallu les quitter au moment où, appréciant leurs nobles caractères, j'eusse voulu ne plus m'en séparer. On ne pouvait assez les connaître, on ne pouvait assez les aimer ! Adieu ! belles contrées du Nord ! Vous m'avez inspiré quelques pages : Hélas ! sont-elles dignes de vous !... Oh ! du moins je veux ici que le dernier mot de ma plume vous apporte l'accent du cœur ; et ce mot, c'est : *Reconnaissance.*

FIN.

Publications nouvelles.

LA ROUE DE FORTUNE, par *Auguste Arnould*. Un vol. in-18.
AVENTURES DE LYDERIC, par *Alex. Dumas*. Un vol. in-18.
HÉVA, par *Méry*. Un vol. in-18.
SI JEUNESSE SAVAIT! SI VIEILESSE POUVAIT! par *Frederic Soulié*, tome Ier.
HORACE, par *G. Sand*. 2 vol. in-18.
LA FILLE DU CABANIER, par *Élie Berthet*. Un vol. in-18.
HISTOIRE DE MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, par Mme *Sophie Gay*. 2 vol. in-18.
LA DUCHESSE DE MAZARIN, par *Alex. de Lavergne*. 2 vol. in-18.
HISTOIRE DE JERUSALEM, par *Poujoulat*. 3 vol. in-18.
LES FRÈRES DE LA CÔTE, par *Em. Gonzalès*. 2 vol. in-18.
LES ILOTS DE MARTIN VAZ, par *Ed. Corbière*. 2 vol. in-18.
CE MONSIEUR! par *P. de Kock*. 2 vol. in-18.
LA GOUTTE D'EAU, par *Em. Souvestre*. 2 vol. in-18.
L'AVENTURIER *ou* LA BARBE-BLEUE, par *E. Sue*. 3 vol. in-18.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES, par *H. de Balzac*. 2 vol. in-18.
UN MOINE MÉCONNU, SCÈNES DU XVe SIÈCLE EN ALLEMAGNE, par *Leon Gozlan*. Un vol. in-18.
DEERSLAYER *ou* LE TUEUR DE DAIMS, par *Fenimore Cooper*, traduit de l'anglais. 3 vol. in-18.
LE RHIN, LETTRES A UN AMI, par *Victor Hugo*. 2 vol. in-18.
WIELAND *ou* LA VOIX MYSTÉRIEUSE, par *Brockden Brown*, traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.
LE MANOIR DE MONT-CRUEL, suivi de BERTRAND CYPRIEN, par *Élie Berthet*. Un vol. in-18.
LE PROCUREUR DU ROI, par *Jules A. David*. Un vol. in-18.
LAURENCE, par Mme *Camille Bodin*. 2 vol. in-18.